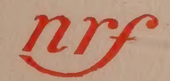
ANNÉE N° 206 1er NOVEMBRE 1930

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA FOLIE DE NIETZSCHE
(Documents)

— CHRONIQUES —

— NOTES —



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER . 7 50

LA FOLIE DE NIETZSCHE

(*Documents*)

Le premier document que nous possédions sur la folie de Nietzsche est un extrait du questionnaire rempli par le docteur Baumann, de Turin :

Forte constitution, aucune déformation physique ou maladie constitutionnelle. — Dons intellectuels extraordinaires, excellente éducation, succès remarquables dans ses études. — Nature rêveuse. — Extravagant en ce qui concerne le régime alimentaire et la religion. — Les premiers symptômes de la maladie remontent peut-être assez loin, mais n'existent en toute certitude que depuis le 3 janvier 1888. Avant cette date a souffert durant des mois de violents maux de tête accompagnés de vomissements. — De 1873 à 1877 déjà, fréquentes interruptions dans son professorat à cause de violents maux de tête. — Situation pécuniaire très modeste. — Le désordre mental actuel est le premier dans la vie du malade. — Causes provoquant ces désordres : plaisir ou déplaisir excessif. — Symptômes de la maladie actuelle : mégalomanie, faiblesse intellectuelle, diminution de la mémoire et de l'activité cérébrale. — Selles régulières. — Urine fortement sédimenteuse. — Le patient est habituellement agité, mange beaucoup, réclame continuellement à manger, n'est cependant pas capable de fournir un effort et de pourvoir à ses besoins ; prétend être un homme illustre, ne cesse de réclamer des femmes. — Diagnostic : faiblesse du cerveau. — N'a été examiné qu'une fois par le docteur. Signé : D[r] Baumann, Turin.

Nietzsche n'est plus désormais aux yeux du monde qu'un aliéné. Si Overbeck voit encore dans la conduite de Nietzsche à Turin, l' « incarnation terrifiante de l'idée orgiastique de la fureur sacrée », cette idée se traduit sous la plume du médecin par : « Ne cesse de réclamer des femmes. »

Les notes renfermées dans les bulletins des malades nous renseignent sur la conduite de Nietzsche à la clinique de Bâle où l'a emmené Overbeck, dès leur retour d'Italie. A la date du jour de son arrivée on lit :

Le malade arrive à la clinique accompagné de M. le Professeur Overbeck et de M. Miescher. Se laisse conduire sans résistance dans sa section ; en chemin il regrette que le temps soit aussi mauvais et dit : « Mes braves gens, je vais vous faire demain le temps le plus splendide. » — Il prend avec grand appétit son petit déjeuner. — Le malade va également volontiers au bain ; il est d'ailleurs en toute occasion affable et obéissant.

Status præsens. Homme de bonne mine, bien proportionné, d'une musculature et d'une ossature assez forte ; thorax profond. Rien d'anormal à la percussion des poumons ni à l'auscultation. Sonorité obtenue à la percussion, à l'endroit du cœur, normale, bruits du cœur faibles, nets. — 70 pulsations régulières.

Asymétrie des pupilles, la droite plus grande que la gauche et réagissant très paresseusement. Strabisme convergent. Myopie prononcée. Langue très chargée ; ni déviation ni tremblement. Innervation faciale peu troublée ; pli nasolabial un peu moins marqué à droite. Réflexes patellaires accentués ; réflexes de la plante du pied normaux. Urine claire, acide, ne contenant ni sucre ni albumine.

Le malade se laisse examiner de bon gré, ne cesse de parler pendant l'examen. — Aucune véritable conscience de sa maladie, ressent une sensation d'euphorie. Déclare qu'il est malade depuis huit jours et qu'il a fréquemment souffert de violents maux de tête. Dit avoir aussi été sujet à quelques accès pendant lesquels il ressentait une impression extraordi-

naire de bien-être et de bonne humeur, il aurait aimé alors à serrer dans ses bras et à embrasser tous les gens dans la rue et à grimper jusqu'en haut des maisons. Il est difficile de fixer l'attention du malade, il ne répond que partiellement, incomplètement ou pas du tout aux questions qu'on lui pose et sans interrompre ses discours embrouillés. Du point de vue sensoriel assez fortement amoindri.

Le malade reste toute la journée au lit. — Il mange de fort bon appétit; il est très reconnaissant pour tout ce qu'on lui donne. — Dans l'après-midi le malade parle continuellement à tort et à travers, chante et crie souvent très haut. Sa conversation, très décousue, n'est qu'un mélange de souvenirs d'autrefois ; une idée chasse l'autre sans aucun rapport logique. — Prétend qu'il a été infecté spécifiquement deux fois [1].

2 janvier 1889. — Le malade n'a pas dormi de toute la nuit, ne cessait de parler, s'est aussi levé plusieurs fois pour se rincer la bouche, se laver, etc.

Se trouve le matin dans un état de torpeur assez prononcé, prend avec grand appétit son petit déjeuner. Reste couché jusqu'à midi. Passe l'après-midi dehors dans une continuelle agitation sensitivo-motrice ; jette son chapeau par terre, se couche parfois lui-même sur le sol. — Parle de façon confuse, se reproche parfois d'avoir précipité différentes personnes dans le malheur.

12 janvier. — Après absorption de sulfonal a dormi environ quatre à cinq heures avec de nombreuses interruptions. Sulfonal 2,0. Plus calme au début de la matinée. Interrogé sur son état de santé répond « qu'il se sent si extraordinairement bien qu'il ne pourrait s'exprimer qu'en musique et encore...

13 janvier. — Meilleure nuit, a dormi de six à sept heures. Montre un énorme appétit, réclame sans cesse de

1. « Infection spécifique » signifie dans la langue médicale allemande d'autrefois : Infection syphilitique.

la nourriture. Dans l'après-midi s'est promené dans le jardin, chantant et criant. Enlève parfois veston et gilet et se couche par terre. Au retour de sa promenade le malade reste dans sa chambre.

14 janvier. — A dormi quatre à cinq heures ; le reste du temps n'a fait que parler et chanter. A reçu aujourd'hui la visite de sa mère.

Immédiatement après son retour de Turin, Overbeck, lui-même en plein désarroi, avait écrit à la mère de Nietzsche, à Naumbourg, pour la mettre au courant. Désespérée, la malheureuse femme était partie sur le champ ; le soir du 13 janvier elle arrivait à Bâle. Elle descendit chez les Overbeck et le jour suivant se rendit à la clinique. Avant de voir son fils elle s'entretint avec les médecins ; ses propos furent consignés sur la feuille du malade sous la mention : « Déclarations de la mère » :

Père mort à trente-cinq ans et demi d'un ramollissement du cerveau ; la mère vit et est en bonne santé. — Le père tomba malade du cerveau à la suite d'une chute dans un escalier.

La mère donne l'impression d'une femme bornée. — Le malade a d'abord étudié la théologie, puis la philologie et enfin la philosophie à Bâle ; il a été en rapports excessivement étroits avec Wagner et sa musique. — Ses grands-parents sont morts très âgés.

Une sœur du malade vit au Paraguay et est en bonne santé. Un frère de sa mère est mort dans une clinique pour maladies nerveuses. Les sœurs de son père étaient hystériques et quelque peu excentriques. — Grossesse et accouchement très normaux.

Dans son enfance, le malade était plutôt calme et suivait très facilement les classes à l'école. — Appelé à l'âge de vingt-quatre ans comme professeur de philosophie à l'Université de Bâle où il enseigna pendant neuf ans. — Déjà pendant cette période à notre université souffrait beaucoup de maux de tête et de maux d'yeux qui l'obligèrent à la fin à quitter le professorat pour se reposer. —

Dans ses lettres à sa mère le malade écrivait déjà d'une manière exubérante, éprouvait dans les derniers temps une sensation d'euphorie profonde et de bonne humeur, parlait de Turin, où il séjourna trois mois, comme de la plus belle et de la plus admirable des villes, de plus il écrivait qu'il n'avait jamais autant produit que depuis qu'il habitait Turin. Ces lettres datent des mois de novembre et de décembre 1888.

Puis on conduisit Mme Nietzsche auprès de son fils ; cette entrevue se trouve décrite sur la feuille du malade comme suit :

La visite de sa mère réjouit visiblement le malade ; à son entrée il va à sa rencontre, l'embrasse tendrement et s'exclame : « Oh ! ma chère et bonne mère, que je suis heureux de te voir. »

Il s'entretient un moment avec elle des affaires de la famille et cela d'une manière très sensée, puis il s'écrie tout à coup : « Vois en moi le tyran de Turin ! » Après cette exclamation il recommence à divaguer, de sorte qu'il faut interrompre la visite.

Nietzsche ne resta plus que trois jours à la clinique de Bâle. Sa mère voulut absolument l'emmener. Le professeur Wille qui soignait Nietzsche s'y opposa d'abord, puis céda.

Le directeur de la clinique psychiâtrique de l'Université d'Iéna, Otto Binswanger, sollicité par Overbeck, accepta de se charger de Nietzsche.

Voici les dernières notes inscrites sur les feuilles du malade, à Bâle :

15 janvier. — A dormi quatre ou cinq heures de la nuit ; tout le reste du temps, a été très bruyant. — Plus paisible dans l'après-midi.

Le patient absorbe de grandes quantités d'eau. Il se promène l'après-midi dans le jardin, criant et gesticulant avec force.

Le soir douche froide. Sulfonal 2,0.

17 janvier. S'est très bien reposé pendant cette dernière

nuit, a été plus calme le matin. — Parésie du facial gauche beaucoup plus accentuée que pendant les derniers jours. Aucun trouble appréciable dans la parole. — Asymétrie des pupilles, la droite > que la gauche. — Part ce soir pour l'asile d'aliénés d'Iéna.

En tête de la feuille de maladie tenue pour Nietzsche, Wille avait inscrit lui-même ce diagnostic : « Paralysie progressive ».

Le jeudi soir 17 janvier, Nietzsche quitte Bâle, accompagné de sa mère, d'un médecin, le jeune Dr Mähly, et d'un infirmier.

Au début tout se passe bien. Le Dr Mähly est tellement satisfait de l'état et de la conduite de Nietzsche qu'il entrevoit la possibilité de se dispenser de l'aide de l'infirmier. Mais avant d'atteindre Francfort Nietzsche est pris d'une crise de rage. Plus tard sa mère en fait le récit dans une lettre à Overbeck :

A partir de Francfort j'ai dû voyager dans un autre compartiment, car il avait eu un accès de rage contre moi, accès qui ne dura qu'un moment mais qui cependant fut horrible à voir et à entendre. De sorte que pour éviter de l'exciter je n'osai plus m'approcher de lui, sauf à la gare de Francfort où encore une fois je pris sa tête chérie dans mes mains et couvris son front de baisers... Mais combien j'ai souffert dans l'autre compartiment de ne plus voir l'enfant de mon cœur, de ne plus pouvoir le soigner et de me rappeler ses paroles de haine dont le souvenir me sera si difficile à oublier. Le commencement du voyage avait été si agréable ! Il manifestait sa joie de m'avoir auprès de lui et lorsque je lui offris un petit pain au saucisson il me dit : « Il y a longtemps que je n'ai mangé d'aussi bons petits pains au jambon », puis, lorsque je lui donnai des cerises : « Tu dois les avoir rapportées de la fête des cerises de Naumbourg ». Ensuite il me fit des compliments sur le saucisson au jambon que je lui avais envoyé pour son voyage de l'Engadine à Turin, et il paraissait si bien dans son état normal que l'infirmier nous dit ne l'avoir jamais vu ainsi. Puis mon fils ajouta que son état avait été très grave et qu'il avait été dans une maison d'aliénés, mais

qu'il se remettrait étant donné son jeune âge, vingt-deux ans...

Overbeck de son côté, lorsqu'il se retrouve seul à Bâle, se rend un compte exact de tout ce qui s'est passé. Son affection pour Nietzsche se révolte alors contre le devoir d'amitié qu'il a dû accomplir. Le 20 janvier, il écrit à Gast :

C'eût été une preuve d'amitié beaucoup plus réelle de lui ôter la vie, comme d'ailleurs mon unique désir en ce moment est qu'elle lui soit bientôt enlevée. Là-dessus je n'ai pas la moindre hésitation et je suis sûr que quiconque eût été à ce moment à mes côtés partagerait mon sentiment. C'en est fini de Nietzsche ! Pour me le confirmer je n'ai nul besoin de l'expertise du médecin qui constate une paralysie qui ne peut que progresser, et considère, tout en escomptant quelques moments d'accalmie, la maladie comme incurable. Jugez-en vous-même par ce détail : dès le moment où je me décidai à priver Nietzsche de sa liberté je devais m'attendre et me résigner à ce qu'il me prît en aversion. Pourtant il ne l'a pas fait puisque les derniers mots qu'il a prononcés avant que la portière se fermât ont été une démonstration emphatique de son affection pour moi. Ce héros de la liberté en est arrivé à ne plus penser à la liberté.

Et cependant une prophétie, écrite par Nietzsche dix ans auparavant, s'est accomplie : « Moi aussi je suis descendu aux enfers comme Ulysse, et j'y descendrai souvent encore. Ce ne sont pas simplement des brebis que j'ai immolées pour pouvoir m'entretenir avec quelques morts, mais je n'ai pas été avare de mon propre sang. Que les vivants veuillent bien me pardonner si parfois ils ne sont à mes yeux que des ombres... »

Dans l'après-midi du vendredi 18 janvier, Nietzsche entre à la « Irren-Heil-und Pflege-Anstalt » (maison de santé pour les aliénés) du grand-duché de Saxe-Weimar, située à Iéna, qui est en même temps la clinique de psychiâtrie de l'Université de cette ville. A la date du jour de son arrivéée on peut lire :

I. Premières constatations. Accompagné de sa mère et d'un médecin bâlois, le malade est venu de la maison d'alié-

nés de Bâle, où il a passé quelques jours, après avoir été ramené de Turin. Historique de la maladie à Bâle. Bain de propreté. Repos au lit. Est conduit dans le bâtiment central.

II. Hérédité : père mort, ramollissement du cerveau. — Parmi les frères et sœurs du père, plusieurs rachitiques, tous très doués. — La mère vit, peu intelligente. — Ont eu trois enfants : 1° Friedrich, 2° Elisabeth, mariée avec Bernh. Förster, bonne santé ; 3° Joseph, mort à deux ans, attaque d'apoplexie.

III. Biographie : A toujours été un peu bizarre. Très doué. Elève de Ritschl. Sur la recommandation de ce dernier était déjà professeur à l'Université de Bâle à vingt-trois ans. — 1866. Syphilis par contagion. — 1869. Obtient la chaire de philologie classique à l'Université de Bâle.

IV. Historique de la maladie : 1878. A abandonné le professorat à cause de sa nervosité et de maux d'yeux.

C'est le lendemain que Nietzsche est soumis à un minutieux examen médical qui dure jusqu'au 21 janvier.

Les résultats en sont les suivants :

Stat. praes. 19 à 21 janvier 1889. Homme grand (1 m. 71), musculature et couche de graisse moyennes. 132 livres. Cheveux bruns, peu fournis. Iris brun vert. Oreille droite, longueur : 5,8, gauche : 5,6. Circonférence du crâne : 57 cm. ; des deux côtés prolongation en pointe de l'hélix dans la partie descendante. Arc glossopharyngien allant jusqu'à la luette. Visage très coloré. Bruits du cœur faibles, purs. Rougissements vaso-moteurs normaux. Artères souples et sinueuses. Bases des poumons normales. Langue un peu chargée. Pupilles : celle de droite large, celle de gauche plutôt étroite, légèrement et irrégulièrement étirée. Obtenu à gauche toutes les réactions ; à droite, seulement réaction de convergence ; réaction synergique n'existe que du côté gauche. Ouverture de l'œil gauche beaucoup plus étroite que celle du droit ; par un effort

de volonté peut être amenée à la même dimension. Aisance dans les mouvements de l'œil, pas de déviation secondaire intérieure. Front ridé. Serre les paupières symétriquement. Grincement des dents un peu plus énergique à gauche qu'à droite. La commissure droite de la bouche placée un peu plus bas. La bouche se ferme plus rapidement à droite. Rire symétrique. Langue calme, lorsque tirée déviation à droite. Luette verticale. Pression de la main droite plus forte que celle de la main gauche. (Spécimens d'écriture).

Pas de Romberg. En marchant le malade remonte l'épaule gauche dans un mouvement de contraction et laisse tomber l'épaule droite. Chancelle en faisant demi-tour. Irritabilité idio-musculaire accentuée. Réflexe de l'anconé légèrement augmenté. Réflexe du rotulien augmenté ; de même pour le réflexe de l'achilléen. Léger clonus du pied gauche. Réflexe épigastrique légèrement accentué. Réflexe du crémastérien faible, surtout à gauche. Réflexe plantaire plutôt accentué. Examen de sensibilité rendu momentanément impossible à cause de l'agitation du malade ; d'après les apparences, hyperesthésie générale. La tête n'est pas sensible à la percussion. Nerf trijumeau sensible à la pression. Il est impossible d'examiner les points de pression du torse en raison de l'hyperesthésie. Prétend entendre la montre par voie crânienne davantage à droite. Puissance de l'ouïe semble intacte des deux côtés. Perception visuelle non troublée en lisant. Myopie prononcée. Peu de troubles de la parole, hésite rarement en prononçant les premières consonnes des mots. Sensibilité tactile intacte.

A la date du 19 janvier on lit dans le cahier de l'asile :

Le malade se dirige vers sa section en faisant beaucoup de salutations. D'un pas majestueux, et le regard tourné vers le plafond, il entre dans sa chambre et remercie pour « cet accueil magnifique ». Il ignore où il se trouve. Tantôt il croit être à Naumbourg, tantôt à Turin. Il fournit des

renseignements exacts sur son état civil. L'expression du visage dénote de la confiance en soi-même et la conscience de sa propre valeur, et souvent aussi de la suffisance et de l'affectation. Il gesticule et parle continuellement d'une voix affectée et faisant usage de mots grandiloquents, moitié en italien, moitié en français. A de nombreuses reprises il essaie de serrer la main des médecins. Il est à remarquer que le malade, qui a pourtant séjourné assez longtemps en Italie, lorsqu'il parle en italien, ignore les mots les plus simples de cette langue ou bien les emploie à tort. Sa conversation n'est qu'un enchevêtrement d'idées sans aucune cohésion. De temps à autre il parle de ses grandes compositions musicales et il en chante des fragments. Il parle de ses « secrétaires d'ambassade et de ses laquais ». Fait constamment des grimaces en parlant. Dans la nuit son bavardage incohérent continue presque sans interruption. Le malade a un gros appétit.

A la suite de l'examen médical et en raison de l'aspect psychique de la maladie, les nouveaux médecins admirent qu'il s'agissait d'une paralysie générale ou, comme il est écrit sur la liste des malades de l'asile, d'un « désordre mental par suite de paralysie ».

Mme Nietzsche plaça son fils dans la seconde classe de l'établissement ; elle ne s'y décida qu'après de longues réflexions, contrainte à le faire par la situation financière peu brillante où Nietzsche se trouvait à ce moment. En 1879, quand il avait quitté le professorat, on lui avait accordé trois mille francs de pension pendant six ans. Le paiement de cette allocation avait été prolongé au-delà de ce délai, mais en 1889, année où Nietzsche tomba malade, la pension, par suite de modifications dans les règlements, avait été réduite à deux mille. Ce fut pour lui une perte sensible. Ses livres ne rapportaient encore rien, à tel point que peu de temps auparavant des amis avaient dû lui avancer des subsides pour payer les frais d'impression de ses œuvres.

Pendant les premiers temps du traitement l'état de Nietzsche resta stationnaire ; ce ne fut que peu à peu que vint l'apaisement :

20 janvier. Malgré l'absorption de 3,0 d'hydrate d'amylène, aucun sommeil.

21 janvier. Malgré une dose de 2,0 de choral n'a pas

cessé de faire du bruit, a dû finalement être isolé. — A mentionné occasionnellement que son père « avait été atteint lui aussi d'un ramollissement du cerveau ».

22 janvier. Désirerait que ses compositions musicales fussent jouées. Se plaint de douleurs de tête du côté droit et dans le front. Attribue son agitation à ces douleurs.

24 janvier. Très bruyant. De temps en temps l'isolement devient nécessaire.

26 janvier. Reconnaît immédiatement le médecin.

1er février. Poids 123 livres (—9).

3 février. Aucune modification dans la manière de parler ni dans la conversation.

10 février. Très bruyant. Fréquents accès de colère, accompagnés de cris inarticulés, sans motif extérieur.

20 février. A oublié le commencement de son dernier livre.

23 février. « En dernier lieu j'étais Frédéric-Guillaume IV. »

26 février. Fait lui-même remonter l'origine de la déviation de son torse à une ischialgie du côté droit.

28 février. Demande en souriant au médecin : « Donnez-moi un peu de santé. »

1er mars. Ne comprend guère, et se rappelle peu les pensées et les passages de ses œuvres. Poids 128 livres.

10 mars. Faim de loup. Nomme les médecins sans jamais se tromper ; se désigne lui-même soit comme duc de Cumberland, soit comme empereur, etc.

20 mars. Au reçu d'un gâteau envoyé l'autre jour par sa mère a dit : « Vraiment de Naumbourg ? »

23 mars. La parésie de la commissure droite s'accentue petit à petit.

24 mars. Le malade n'a de poils blancs dans la moustache que du côté droit.

26 mars. Au milieu de la journée demande souvent à se mettre au lit. Se promène beaucoup en chantant et marche d'un pas lourd et martelé.

27 mars. « C'est ma femme Cosima Wagner qui m'a conduit ici. »

28 mars. Se plaint souvent d'une violente névralgie susorbitaire droite.

1er avril. « Je demande une robe de chambre pour une rédemption complète. » Poids 134 livres (+6).

4 avril. Artère temporale gauche plus sinueuse que la droite.

17 avril. « Cette nuit on m'a couvert d'injures, on a employé les plus terribles machines contre moi. »

19 avril. Ecrit des choses illisibles sur les murs. « Je veux un revolver, s'il est prouvé que la grande-duchesse commette ces cochonneries et ces attentats contre moi. »

« On me rend malade dans le côté droit du front. » Se refuse violemment à toute explication précise.

25 avril. L'isolement continue à être nécessaire la nuit.

27 avril. Fréquents accès de colère.

29 avril. Lit de temps à autre, et se souvient de ce qu'il a lu.

1er mai. Poids 139 livres (+5).

5 mai. Remet au médecin un billet sale et illisible qu'il dit être son testament.

16 mai. « On m'empoisonne toujours de nouveau. » — Raconte qu'autrefois il prenait tous les vingt-deux jours 2 fois 3 gr. de chloral.

18 mai. Pousse assez fréquemment des cris inarticulés.

25 mai. Se rappelle assez bien le lendemain si on lui a fait ou non, la veille, une friction au mercure.

1er juin. Poids 127 livres (— 12).

10 juin. A brusquement et volontairement brisé une vitre.

14 juin. Prend le gardien chef pour Bismarck.

16 juin. Réclame souvent du secours contre des tortures nocturnes.

17 juin. Fait des mouvements de gymnastique, se tient souvent le nez pendant des heures. — Se plaît aux jeux de

mots. Donne comme jour de son entrée le 23 novembre 1888.

18 juin. Parle d'un ton grognon, avec beaucoup d'affectation et parfois d'emphase.

21 juin. Plus calme.

26 juin. Passe tous les jours une heure dans le jardin.

28 juin. Léger strabisme convergent gauche.

1er juillet. Poids 126 livres (— 1).

4 juillet. Brise un verre « afin de défendre l'entrée de sa chambre avec les débris de verre ».

9 juillet. Saute comme une chèvre, fait des grimaces et remonte l'épaule gauche.

20 juillet. Refuse de se lever sous prétexte de fatigue.

23 juillet. Ischialgie à gauche. « Je suis stupide dans la hanche ».

29 juillet. Reçoit la visite de sa mère. Très satisfait.

En effet, Mme Nietzsche était venue voir son fils : elle habitait à Naumbourg et recevait régulièrement des nouvelles de l'état de Nietzsche.

Les bulletins médicaux du mois d'août témoignent d'une aggravation dans l'état du malade.

1er août. Poids 123 livres (— 3).

3 août. Se plaint de sensations de constriction thoracique et d'atrophie générale. Faim dévorante.

8 août. Fait remonter sa choroïdite à l'année 64 ou 66. Croit être au commencement du mois d'août 1889.

14 août. Toujours très bruyant. Donne ses douleurs de tête comme motif de sa turbulence.

16 août. Brise tout à coup quelques vitres. Prétend avoir vu derrière la fenêtre le canon d'un fusil.

17 août. Frictions au mercure interrompues.

27 août. Perd souvent ses mouchoirs, etc. Aujourd'hui, après avoir perdu son carnet de notes, il a dit :

« Ce carnet a changé de domicile sans permission.[1] »

1er septembre. Poids 124 livres (+ 1).

4 septembre. Perçoit très nettement ce qui se passe autour de lui. De temps en temps a la conscience nette de sa maladie.

5 septembre. Réclame de la nouvelle littérature ou des journaux. Prétend avoir souffert jusqu'à sa dix-septième année de crises d'épilepsie, sans perte de connaissance.

6 septembre. Donne pour quantième du mois le 7 décembre.

7 septembre. Se couche presque toujours par terre à côté de son lit.

9 septembre. Prétend aujourd'hui être à Turin. D'habitude ignore où il est.

15 septembre. Se rappelle assez bien ce soir la visite de sa mère qui a eu lieu ce matin.

23 septembre. Ne se souvient pas du nom de l'assistant. Au Romberg aucune tendance à la chute.

1er octobre. Dans l'ensemble amélioration sensible. Poids 128 livres (+ 4).

Telle est l'unique constatation médicale du mois d'octobre. Mme Nietzsche a maintenant la permission de venir plus souvent voir son fils, elle parle de ses visites à Overbeck :

Mon bon Fritz ne paraît plus du tout changé, il a retrouvé sa mine des meilleurs jours, même son regard est celui d'un homme normal — j'ai tout particulièrement observé ses yeux pour m'en assurer — et il a repris aussi son caractère gai, que les médecins disent « gai avec affectation ». Mais c'est plutôt sa voix, surtout lorsqu'il parle d'un sujet important, qui a quelque chose d'affecté ; alors, il prend son ton de commandement *(Leutnantston)* Sa tenue et son aspect sont tels qu'ils étaient à l'époque de sa bonne santé ; de même sa conversation. Par exemple le jour de son anniversaire, où nous étions ensemble, pen-

1. Littéralement : « Ce carnet s'est mis en pension ailleurs de sa propre autorité ». (Note du trad.).

dant deux heures il n'a pas prononcé une seule phrase dénuée de sens ni un seul mot de travers ; il est nécessaire, je l'avoue, de diriger l'entretien. Il me demanda aussi des nouvelles des Förster, je lui dis que Förster devait avoir eu une attaque d'apoplexie car Lieschen [1], dans une de ses lettres, paraissait extrêmement inquiète. Ce à quoi il répondit : « Cela n'a rien d'étonnant chez un homme comme Förster qui a déjà tant abusé de ses nerfs, surtout avec toutes ses histoires d'antisémitisme, et qui ensuite a dû là-bas [2] s'adapter à un travail tout à fait nouveau ; sans compter tous les soucis pécuniaires que son entreprise lui procure ; tout cela n'a pu que surexciter ses nerfs. » Puis nous en vînmes à parler de son ancien proviseur du collège de Pforta, le vieux Peter ; je lui racontai qu'il était à moitié aveugle et qu'il ne pouvait plus marcher qu'avec beaucoup de difficulté, alors Fritz s'écria : « C'est incroyable ! Un homme si gaillard ! Il semble bien qu'il soit atteint de la même maladie que le vieux professeur Ritschl de Leipzig ». Il continua à me parler du vieux Peter et me dit combien la langue latine et la langue grecque lui étaient redevables ; ensuite il m'expliqua sur quelles considérations se basait le Geheimrat Banitz quand il attribuait les places de Recteur et sur quelles autres se basait Wiese, son prédécesseur. Il me fit aussi le récit de son voyage d'autrefois avec Mazzini et se rappela même encore le nom de l'Italien qui accompagnait ce dernier quand ils avaient passé le Saint-Gothard. Il se souvint aussi de la pâtisserie de la Klostergasse, — le nom du vieux propriétaire m'avait échappé ; « Kintschy », me dit-il —, où il allait souvent avec Rohde et Gersdorff ; il me raconta que cet établissement existait depuis des centaines d'années et me cita les noms des personnages illustres qui l'avaient fréquenté. A la fin il contempla l'édifice imposant de la maison d'aliénés

1. Diminutif d'Elisabeth, prénom de Mme Förster. (Note du trad.)
2. Förster dirigeait au Paraguay une organisation d'émigrants allemands.

et dit : « Quand quitterai-je ce palais ? » Je lui affirmai que cela ne tarderait certainement pas, alors il répliqua d'un air dubitatif : « J'ai pourtant eu de fortes douleurs de tête et j'ai été souvent malade dans ma vie ; j'ai eu aussi beaucoup de vomissements. »

Pendant les mois de novembre et de décembre l'amélioration continue :

1er novembre. Se rappelle encore très exactement ce soir une conversation qu'il a eue hier soir avec le médecin. — Vole des livres. — Très agité après une visite de sa mère. Poids 129 livres (+ 1).

10 novembre. Incessante et violente hémicranie du côté droit. — Donne pour date « mars 1897 ».

12 novembre. Connaît aujourd'hui le quantième exact en se basant sur la date qu'on lui a donnée hier.

21 novembre. « J'ai mal à la tête à ne pouvoir ni marcher ni voir ».

1er décembre. On a essayé de faire coucher le malade dans un lit de deuxième classe sous la surveillance d'un gardien au lieu de le mettre en cellule, mais il a fait tellement de bruit que l'on a été forcé de l'isoler. Poids 133 livres (+ 4).

2 décembre. Prétend « avoir vu cette nuit des petites femmes tout à fait folles ».

6 décembre. Vomissements. On ne peut prouver que la faute en soit imputable au régime, par contre le malade mange souvent très vite.

20 décembre. S'est promené plusieurs fois ces temps derniers avec un de ses anciens élèves, sans que cela ait influencé de façon notable l'état de la maladie.

C'est là que s'arrêtent les annotations écrites sur les feuilles des malades d'Iéna pendant l'année 1889.

Dans les derniers jours d'octobre 1889, Langbehn [1] alla voir Mme Nietz-

1. Le Dr Julius Langbehn, dont le livre mi-philosophique, mi-pédagogique, *Rembrandt als Erzieher*, eut, malgré son absurdité, un grand retentissement en Allemagne.

sche à Naumbourg. Nous sommes renseignés sur les raisons qui l'y conduisirent par son ami et biographe Benedikt Momme Nissen. Celui-ci écrit :

Alors que Langbehn était à la recherche d'hommes capable de former une noble minorité en face de « l'esprit de démocratisation et de nivellement général qui caractérise ce siècle », ses yeux se portèrent d'abord sur le philosophe Frédéric Nietzsche, encore peu connu à cette époque. Depuis longtemps il connaissait son *Zarathoustra* ; il voyait dans le poète de cette œuvre un des cerveaux les plus remarquables et les plus subtils de ce temps-là. Le mal dont souffrait cette « âme de Prométhée » et la lutte si douloureuse qu'elle avait à soutenir, avaient profondément ému son cœur. La cause intellectuelle de l'Allemagne lui semblait exiger en cette occasion une intervention immédiate, afin que « le traitement barbare dont on avait usé envers Hölderlin et Robert Mayer ne fût pas renouvelé. »

Il est à supposer que Langbehn gagna la confiance de Mme Nietzsche en l'assurant qu'il avait aussi soigné, avec le plus grand succès, sa propre mère, atteinte elle-même d'une maladie mentale. En effet Mme Nietzsche voit en lui « un homme d'une bonté touchante, un homme des plus intelligents et des plus estimables », qui veut mettre son savoir au service de la guérison de son fils.

Langbehn resta quelques semaines à Iéna et essaya d'une sorte d'exorcisation ; il s'imaginait pouvoir ramener « Nietzsche dont les nerfs étaient fatigués, surmenés » dans la « bonne voie » par une « contradiction raisonnée ».

La « contradiction raisonnée » n'obtint guère de succès auprès de Nietzsche. Un jour ce dernier, abandonné aux mercuriales de son « éducateur », fut saisi d'un accès de colère, se précipita hors de la pièce en serrant les poings et appela le gardien. Langbehn, très embarrassé, ne put que se retirer discrètement.

Langbehn ne renonça pas pour cela à ses projets ; il réussit à convaincre Mme Nietzsche de la nécessité de lui transférer la tutelle de son fils ainsi que tous les droits qu'elle avait elle-même sur lui ; il obtint même d'elle qu'elle apposât sa signature sur le contrat suivant :

La soussignée s'engage solennellement, au cas où la

tutelle légale de son fils Frédéric Nietzsche serait confiée au Dr Julius Langbehn, à éviter toute communication orale ou écrite avec celui-ci pendant la durée de la tutelle. Elle s'engage en plus solennellement, et ce pour la durée de cette tutelle également, à suivre les ordres du Dr Langbehn concernant les visites qu'elle aurait l'intention de faire à son fils ; et surtout à prévenir d'avance le tuteur de la date de son arrivée ainsi que de celle de son départ. Bien entendu la soussignée sera toujours autorisée à voir son fils sous les conditions ci-dessus et pourvu que l'état de santé et l'état d'esprit de celui-ci ne s'y opposent pas.

Un passage de la biographie de Langbehn, de Momme Nissen, nous montre dans quelles mains Nietzsche se trouvait ainsi placé. L'auteur y cite une lettre de Langbehn adressée à l'évêque Keppler et qu'il écrivit au cours de l'automne 1900, après avoir eu connaissance de la mort de Nietzsche, lettre qui fut probablement une sorte d'amende honorable pour avoir entretenu des relations avec ce réprouvé. En voici quelques extraits :

Il ne faut pas confondre Nietzsche avec ses copistes et ses imitateurs. Je crois que, s'il avait vécu plus longtemps, son opinion sur le christianisme se fût modifiée comme il était advenu autrefois de son opinion sur Wagner... Il m'était très reconnaissant de mes enseignements et de mes marques d'amitié ; je lui ai prodigué les uns et les autres. Certain jour même sa reconnaissance le poussa littéralement à baiser le bord de mon vêtement. Cette démonstration était peut-être quelque peu barbare, mais elle montre suffisamment combien sa personne réelle était éloignée de ce type à la Gengis-Khan, qu'intellectuellement il représente si souvent. Il faut connaître les gens pour les juger. On ne doit jamais se juger soi-même ni juger les autres d'après la voix publique. Des « athées » comme Shelley et des « antéchrists » comme Nietzsche ne sont rien que des écoliers égarés qu'il faut ramener dans le bon chemin. En ce qui concerne Nietzsche, telle était vraiment

mon intention, mais les circonstances ont été plus fortes que moi...

L'amélioration constatée dans l'état de Nietzsche persiste cependant. Au cours de l'année 1890, on ne relève que très peu de notes médicales le concernant dans le *Journal des malades* d'Iéna. Voici pour janvier :

1er janvier. S'est mis à collectionner tout ce qu'il trouve, entre autres des choses sans aucune valeur, telles que bouts de papier, chiffons, etc. — S'incline toujours avec une extrême politesse devant les médecins. Poids 134 livres.

Le vingt et un janvier, Peter Gast vient rendre visite à Nietzsche. Chaque jour les deux amis font d'assez longues promenades. Le « côté humoristique » et tout particulièrement la politesse excessive de Nietzsche, font naître dans l'esprit du visiteur le même soupçon qu'avait eu autrefois Bettina von Arnim à l'égard de Hölderlin, dont le sort fut d'ailleurs assez semblable à celui de Nietzsche. Hölderlin, dans la modeste chambre qu'il occupait chez le charpentier Zimmer, à Tübingen, traitait tous ses visiteurs de « votre Altesse », « votre Majesté », se répandant en salutations et en révérences, comme si sa folie n'était qu'un masque dont il voulait se protéger contre le monde. Gast se demande si le plaisir que l'on ferait à Nietzsche en l'éveillant à la réalité ne serait pas très problématique. Il croit que celui-ci « éprouverait autant de reconnaissance pour ceux qui l'y aideraient qu'un homme qui se jette à l'eau pour se suicider peut en avoir pour le sauveur imbécile qui le tire de la rivière ». Il prétend avoir observé chez Nietzsche certaines particularités qui lui ont donné « l'impression effroyable que celui-ci simulait la folie, et qu'il se trouvait très heureux d'avoir abouti là où il en était ».

A Overbeck également la maladie de Nietzsche semblait, à ce moment, fort douteuse :

Sa folie, dont personne n'a vu l'explosion d'aussi près que moi, est survenue, selon ma conviction première, avec la rapidité de la foudre. La catastrophe est arrivée entre le soir de Noël 1888 et le jour de l'Épiphanie de 1889. Auparavant Nietzsche, aussi exalté qu'il ait été, ne peut avoir été fou. Non pas certes que je prétende avoir une confiance illimitée dans mon propre jugement. Ce jugement a parfois été ébranlé par les observations qu'il m'a

été donné de faire, au cours de plusieurs périodes de la maladie de Nietzsche, pendant lesquelles je n'ai pas pu me défendre, tout au moins par instants, contre l'idée horrible que cette maladie était simulée. Idée qui ne peut s'expliquer que par les remarques que j'ai faites en général sur différentes mascarades auxquelles Nietzsche se plaisait. Mais là-dessus je me suis incliné à la fin devant les faits constatés par les médecins qui renversent toutes les déductions et les spéculations personnelles.

Voici la deuxième et dernière annotation médicale de l'année 1890 :

1er février. Parle d'une manière un peu plus cohérente. — Du point de vue somatique, aucun changement.

Le 23 février Overbeck vint passer quelques jours à Iéna. Il prit soin que Langbehn, toujours menaçant, fût définitivement écarté. Avec l'autorisation des médecins, il put sortir pendant des heures avec Nietzsche, prendre des repas au dehors et même se promener avec lui dans les alentours de la ville sans la compagnie d'un gardien. Voici ce qu'écrit Overbeck à ce sujet :

Dans les rapports que nous avions ensemble, un témoin inconnu eût vainement cherché prétexte à des observations particulières, sauf peut-être en ce qui concerne quelques petites incartades de la part de Nietzsche, soit à table, soit dans la rue, quand par exemple, il tentait de frapper des chiens ou même des gens dont l'arrivée soudaine l'avait surpris, etc. Aux yeux du spectateur nous serions apparus comme deux vieux amis, et moi seul savais que nos entretiens ne trouvaient leur aliment que dans le passé. Dès l'instant de notre première rencontre dans l'appartement de sa mère à Iéna, Nietzsche m'avait accueilli comme si rien n'était venu troubler nos anciennes relations et il en fut ainsi jusqu'à mon départ d'Iéna. Le besoin d'expansion de Nietzsche avait plutôt augmenté, mais nos conversations puisaient leur contenu à peu près exclusivement dans l'époque qui avait précédé sa folie. Je m'efforçais cependant d'orienter ses pensées vers des évé-

nements plus récents, parmi lesquels ses relations avec Langbehn, — relations interrompues depuis peu, — m'intéressaient tout particulièrement ; mais en vain.

A la date du 1er mars le Journal de la clinique ne mentionne que le poids du malade ; sur son état de santé on ne trouve plus aucune annotation. Mais une lettre de sa mère nous renseigne sur la dernière partie du séjour de Nietzsche dans la maison d'aliénés. Mme Nietzsche écrit d'Iéna, le 22 mars :

Je ne puis que remercier Dieu de m'avoir inspiré l'idée de venir ici. Mon cher Fritz en est excessivement heureux ; il le répète à chaque instant du jour, et non sans accompagner ces déclarations d'un tendre baiser. Il me semble aussi que son cerveau devient de semaine en semaine plus lucide. Ainsi il y a quelques jours il se mit au piano, comme il en a l'habitude après son repas, et joua un air qui me plut beaucoup, mais que je ne connaissais pas. Vers le soir je lui demandai quel était cet air, il me répondit : « Opus. 31 de Beethoven en trois mouvements »... Son jeu au piano est si plein de sentiment que l'on s'aperçoit qu'il pense en jouant. Et puis il joue presque toujours très doucement comme je le lui ai recommandé « afin de ne pas fatiguer ses nerfs » ; il est tellement docile !

Vraiment il faut s'habituer à vivre avec ce cher enfant, et cela un étranger ne le pourrait pas. Ainsi maintenant, chaque fois que nous rencontrons quelqu'un, nous détournons la tête et nous regardons d'un autre côté car il ne veut plus saluer personne ; ou bien je traverse brusquement la rue avec lui, ce qui lui fait grand plaisir. Hier il m'a dit à cette occasion : « Encore une fois hors de danger ! » Cependant l'autre jour nous avons rencontré un officier qui revenait du champ de tir, je m'apprêtais donc à faire demi-tour comme d'habitude, mais cette fois Fritz s'y opposa. Il alla vers cet officier et lui tendit la main. Je priai celui-ci de bien vouloir lui donner aussi la sienne en présentant Fritz avec ces mots : « Autrefois artilleur éga-

lement, maintenant professeur et surmené. » L'officier comprit ce qu'il en était et très aimablement fit ce que je désirais. Mais dans l'après-midi la même chose se renouvela et une jeune femme à qui je demandai également de répondre au salut de notre malade se recula épouvantée. Je retins Fritz fortement par le bras et nous continuâmes notre chemin. Puis au retour, je le sermonnai très doucement, car je ne veux ni ne dois l'irriter, et je lui demandai de ne plus agir de la sorte car, ainsi qu'il avait pu le constater lui-même, les gens prenaient peur. J'ajoutai que s'ils allaient se plaindre nous n'aurions plus l'autorisation de faire nos belles promenades. Aujourd'hui samedi, après notre grande promenade de l'après-midi, je lui ai fait encore un peu de lecture, puis je lui ai dit que j'avais à terminer votre lettre, que de plus il avait besoin de sommeil... et il dort.

Le journal de l'hôpital porte cette dernière mention :

24 mars. Congédié contre « revers ».

« Revers » est le mot qui désigne le billet que font signer les maisons d'aliénés à la famille de leurs malades, lorsqu'elles rendent ceux-ci à la liberté, non pas complètement guéris, mais revenus à un état plus normal. Dans ce « revers » les parents déclarent assumer la responsabilité du malade.

Frédéric Nietzsche mourut à Weimar le 25 août 1900, à midi.

Dr E., PODACH

(Texte traduit de l'allemand par ANDHRÉE VAILLANT et JEAN R. KUCKENBURG, revu par le Dr CHARLES CLAOUÉ, de Bordeaux).

ESSAI D'UN DISCOURS COHÉRENT

SUR LES RAPPORTS DE DIEU ET DU MONDE [1]

11. *Que le monde phénoménal n'est concevable par rapport à Dieu que par une séparation d'avec Dieu.*

De tout ce qui précède il suit que mon esprit se trouve désormais en face de deux manières de penser le monde ou l'être :

ou bien (mode divin) sous la catégorie de la contradiction, soit tel que, si A est un de ses états sous l'un quelconque de ses rapports, A est non-A ;

ou bien (mode phénoménal) sous la catégorie de l'identité, soit tel que, si A est un de ses états sous l'un quelconque de ses rapports, A n'est pas non-A.

Or, ces deux manières de penser le monde constituent, pour mon esprit, deux idées irréductibles ; j'entends par là (pour ne parler ici que de l'irréductibilité de la première à la seconde) que, si je prends la première, je pourrai la tourner en tous sens, l'explorer jusqu'au fond, lui faire subir toutes les transformations imaginables, il me sera impossible, si je me tiens à elle et ne l'altère par rien d'extérieur, de jamais rencontrer la seconde. Il est en effet évident que, étant donné l'idée « A est non-A », mon esprit ne passera jamais à l'idée « A n'est pas non-A » par voie de continuité, mais en fermant résolument la catégorie de la contradiction et

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre.

ouvrant celle de l'identité. (Le type du rapport de continuité, dont je dis qu'il n'existe pas entre ces deux idées, est le rapport qui, en mathématique, lie une proposition à son corollaire.)

Si donc, étant parvenu à former une claire idée de Dieu, je veux, comme c'est le but secret de toutes ces sortes d'entreprises, marquer le rapport concevable entre Dieu et le monde phénoménal dont je suis une partie, j'énoncerai cette proposition :

Le monde phénoménal n'est concevable par rapport à Dieu que par une séparation d'avec Dieu, et non par une procession continue de Dieu jusqu'à lui.

Ou encore, en utilisant une forte expression de la théologie chrétienne :

Le monde phénoménal n'est concevable par rapport à Dieu qu'en état d'aversion par rapport à Dieu.

Conséquence immédiate :

Si l'impiété (ou le mal) consiste, pour un être, dans sa séparation d'avec Dieu, le monde phénoménal, par le seul fait qu'il est phénoménal, est dans l'impiété.

Cette impossibilité de passer par voie de continuité de l'être pensé sous le mode de la contradiction ou de l'infini à l'être pensé sous le mode de l'identité ou du fini n'est généralement point admise, par ceux-là mêmes qui acceptent de faire de Dieu l'être pensé sous le mode de l'infini ; les uns veulent que le fini « émane » de l'infini, comme le rayon sort du soleil ; d'autres qu'il soit un effet de son « amour », de sa « bonté », de sa « surabondance »[1] ; d'autres qu'il résulte d'un « achoppement », d'un « déchirement » de l'infini avec lui-même ; ceux-ci entendent que l'infini se pense tout à coup comme participable par le fini ; ceux-là déclarent que le passage de l'infini au fini est un mystère et semblent admettre ainsi l'irrationalité de ce pas-

1. Thomas d'Aquin. (Cf. Et. Gilson, *Le Thomisme*, p. 129.)

sage, mais ajoutent que ce mystère est *suprarationnel*, c'est-à-dire rationnel selon une certaine raison ; nul, en somme, n'accorde à l'infini son refus de passer de lui-même dans l'état du fini ; nul n'accepte ce que j'appellerai la *sainteté logique de l'infini* ou la *sainteté de l'absolu*[1]. Je ne dirai pas, après tant d'autres, l'inconséquence qu'il y a à parler de l'amour d'un être infini, de sa surabondance, de sa volonté de se sentir participable, et autres comportements qui ne se peuvent concevoir que d'un être fini. J'indiquerai plutôt les mouvements du cœur que je crois voir au fond de cette position : l'un est le sentiment qu'on rabaisse la nature de Dieu en lui attribuant l'acceptation de se suffire et lui déniant le pouvoir, et au fond le désir, de devenir notre monde ; l'autre, plus pathétique, est le refus de disqualifier le monde phénoménal en ne le proclamant concevable que par une séparation d'avec Dieu, c'est-à-dire par une déclaration d'impiété. De ce dernier point de vue, on peut dire qu'aucune des doctrines qui tirent de l'infini ou de l'indéterminé la forme divine de l'être n'a eu le courage (du moins en Occident) d'accepter son ultime conséquence, qui est le mépris total jeté sur notre monde[2].

12. *Précision et autres formes de l'idée de cette séparation entre le monde et Dieu.*

J'ai dit que le monde phénoménal n'était concevable par rapport à Dieu qu'en état d'aversion par rapport à Dieu.

1. L'irrationalité du passage de Dieu au monde semble nettement admise par Platon quand il déclare, dans *Philèbe*, ne pouvoir expliquer ce passage qu'au moyen d'un mythe ; toutefois Dieu est loin d'être précisément, ici, l'Être infini. (Sur l'infinitisme de Platon, cf. Renouvier, *Esquisse d'une classification*, 2me opposition.)

2. Ce mépris est toutefois inscrit, du moins implicitement, dans certaines de ces doctrines. Parlant de deux des plus illustres d'entre elles (le stoïcisme et le spinozisme), un profond historien des idées constate que « l'enseignement moral de ces systèmes, mais qui ne s'en tire que rarement parce que l'esprit y prend plus de place que le cœur, est *le mépris de l'existence phénoménale, individuelle et changeante.* » (Renou-

Il faut bien remarquer que ce monde n'est en cet état qu'en tant que phénoménal, en tant que déterminé. En tant qu'il relève de la catégorie de l'être, mais hors de la détermination, en tant qu'il *est*, mais n'est pas *cet être-là*, il est dans Dieu. (En termes d'école, il est dans Dieu par sa *quiddité* ; il s'en sépare par son *hæccéité.)*

On voit que le retour à Dieu consistera, pour le monde phénoménal, à abolir en lui le sentiment de sa détermination (de son *hæccéité.*)

On voit encore qu'en ce système Dieu n'est nullement, comme certains croient, la viduité de l'être, mais, au contraire, la totalité de l'être : tous les états du monde, passés, présents, futurs, sont dans Dieu ; c'est uniquement leur distinction qui n'y est pas (ni donc leur succession et leur ordre ; non plus leur nécessité d'antécédent à conséquent, nécessité que certains, comme Spinoza, voulurent y voir, bien qu'ils définissent Dieu comme je l'ai fait). On peut tenir que Dieu est ici, par rapport aux états du monde, ce que l'École appelait le *lieu des indiscernables*. Je pourrais dire encore, avec certains penseurs, que Dieu, étant la *quiddité* de tous les êtres finis, est *immanent* à tous ces êtres ; je ne dis pas, selon une formule célèbre, qu'il est leur *cause immanente*, l'idée de cause n'ayant point de sens au sujet d'un être indéterminé.

On m'opposera alors : Qu'est-ce que cette manière d'être qui consiste à être sans être distinct ? Etre n'est-il pas essentiellement être distinct ? — Il faut, en effet, concevoir ici une manière d'être particulière, dans laquelle l'existence, ou la distinction, n'est que *possible*. Sous cet aspect, les deux manières de penser le monde dont j'ai parlé plus haut reviennent à le penser d'une part en tant que son existence

vier, *Les Dilemmes de la Métaphysique pure*, XXIV.) Cet historien, qui est en même temps grand moraliste et fort hostile par ailleurs à ces systèmes, surtout au second, voit dans cet enseignement « un caractère moral de grande élévation. »

n'est que possible, d'autre part en tant qu'elle est réelle ; et quand je dénonce l'impossibilité de passer par voie logique du premier mode au second, je ne fais que retrouver le vieil adage : *De possibili ad actum consequentia non valet*.

On voit que l'être phénoménal, lui non plus, n'est point ici, comme dans certains systèmes, la négation de l'être ; il est seulement la négation de l'être *en tant que divin* ; l'impiété ne l'empêche pas d'être, mais seulement d'*être divin* ; c'est la nuance qu'exprime excellemment le poète, lorsqu'il déclare de notre monde :

Du côté de Satan il est, mais n'est plus Dieu [1].

J'exprimerai encore la discontinuité entre l'idée de Dieu et celle du monde phénoménal en disant que ce dernier est, en tant que tel, *irrationnel par rapport à Dieu*, entendant par là qu'entre l'idée de Dieu et l'idée de ce monde il existe un abîme, que la raison ne peut combler [2]. — Je dis irrationnel *par rapport à Dieu* ; car, par rapport à lui-même et dans l'intérieur de son développement, le monde phénoménal n'est nullement irrationnel ; le monde phénoménal a sa rationalité à lui, sa logique, ses lois, lesquelles sont entièrement différentes de celles de Dieu et que Dieu, par définition, ignore totalement. Je montrerai plus tard que la sagesse de ce monde est de rechercher ces lois, de vivre suivant elles, et que son erreur et son affaiblissement, sous le mode du réel, commencent précisément lorsqu'il s'écarte de cette rationalité spécifique et prétend adopter celle de Dieu [3].

1. *La Fin de Satan* (VI, III).

2. En d'autres termes, le principe d'individuation du monde — et, plus généralement, de toute apparition d'un individuel au sein d'un universel — est un principe irrationnel.

3. On voit que je ne m'emploie nullement, comme on me l'a souvent reproché, à décourager ceux qui travaillent à faire vivre le monde selon ce qu'ils croient sa rationalité ; je dis seulement que ceux-là ne travaillent pas dans la direction du divin.

13. *Les idées de Dieu et du monde phénoménal s'appellent-elles nécessairement l'une l'autre dans l'esprit ?*

De ce que les idées de Dieu et du monde phénoménal sont des idées irréductibles, il ne s'ensuit nullement qu'elles ne soient pas des idées *corrélatives*, je veux dire s'appelant nécessairement l'une l'autre dans mon esprit et justifiant, en quelque mesure, le profond mot de l'Ecole : « La pensée des contraires est une. » Admettons cet appel et que l'irréductible soit une forme du corrélatif. Une discussion toutefois s'impose. J'admets fort bien que l'idée du monde phénoménal appelle l'idée de Dieu, et le présent écrit m'en serait une preuve ; c'est par l'idée de ce monde qu'au début de ce discours j'ai conçu le désir de former l'idée de Dieu. Mais l'appel réciproque me paraît contestable : l'idée de Dieu, telle que je l'ai définie, c'est-à-dire du monde sous le mode du contradictoire, me semble constituer, une fois que je l'ai atteinte, ce que j'oserai nommer une idée *satisfaite*, je veux dire qui coupe les ponts avec l'idée qui l'a aidée à être et n'appelle d'aucune nécessité l'idée du monde sous le mode du déterminé. C'est ce que paraissent exprimer d'illustres théologiens quand ils enseignent, avec Thomas d'Aquin (encore que, par tant de points, son idée de Dieu diffère de la mienne), qu'il y a un rapport des choses à Dieu, mais non de Dieu aux choses [1], ou, avec Spinoza, que l'esprit peut aller de l'idée de l'Homme à celle de Dieu, mais non pas faire la course inverse [2]. Je pourrais dire encore que l'idée de Dieu met en mouvement l'idée du monde phénoménal, laquelle s'efforce vers elle, mais qu'elle n'est mise en mouvement par aucune autre idée, semblable en cela au « moteur

1. Cf. Et. Gilson, *op. cit.*, p. 106 ; *La Philosophie au moyen âge*, tome II, p. 25.

2. Par exemple, lorqu'il déclare (*Ethique*, V, 9) que celui qui aime Dieu doit comprendre que Dieu ne l'aime pas.

immobile » d'un célèbre système, ou encore au soleil, vers lequel se tournent certaines plantes, mais dont nul ne dira qu'il se tourne vers elles. D'autres toutefois sont d'un autre sentiment : ils semblent croire que l'idée de Dieu, s'étant formée à partir de l'idée du monde phénoménal, conserve jusqu'en son achèvement le souvenir de son origine et que, loin de constituer une idée satisfaite, elle reste atteinte d'un éternel penchant vers l'idée de ce monde ; pour reprendre une image dont j'ai usé plus haut (I, 10), ils semblent croire que Dieu — étant l'idée d'un monde qui, ayant connu la maladie de la détermination, en a guéri — garde toujours un attrait pour l'idée d'une rechute dans cette maladie. Quoi qu'il en soit de cette difficile question, même si l'idée de Dieu appelle nécessairement l'idée du monde phénoménal, cela n'infirme en rien que cette seconde idée ne soit concevable par rapport à la première que par une séparation d'avec elle ; dire que deux idées ne sont pensables que conjointement n'est nullement dire qu'on passe de l'une à l'autre par voie de continuité ; l'attrait que nous gardons pour qui se sépara de nous ne saurait empêcher qu'il se sépara de nous [1].

1. La question que j'évoque en ce passage, bien qu'encore une fois elle laisse intacte l'idée de la séparation du monde et de Dieu, me paraît singulièrement troublante. Reprenons le mot de Pascal : « Le fini s'anéantit en présence de l'infini. » Je me demande : l'infini, au moment qu'il devient l'infini et voit tous les finis anéantis en tant que finis, garde-t-il pourtant une secrète attention pour le fini particulier d'où il est venu ? ou bien ce fini particulier est-il anéanti comme les autres, toute distinction de lui étant à jamais perdue ? Le problème se pose encore sous cette forme : notre monde, étant parvenu à se penser sous le mode de l'infini et voyant tous les mondes sous l'aspect du possible, garde-t-il cependant un secret attrait pour *ce* monde dont il est parti (lequel possède alors une situation de privilégié parmi les « compossibles »?) ou bien *ce* monde n'est-il, pour lui, qu'un monde possible au même titre que les autres et dont la réalisation n'a rien de particulièrement nécessaire ? La question, m'étant dictée au fond par un besoin sentimental (celui de croire que l'Etre infini a une attention particulière pour le fini particulier auquel j'appartiens), me paraît ne comporter qu'une réponse sentimentale. Je la formulerai ainsi : l'Etre infini ignore tous les finis en tant que distincts, y compris le fini particulier

II

De l'apparition du monde phénoménal au sein de Dieu, ou de sa séparation d'avec Dieu. — Des principales idées qui, dans mon esprit, sont liées a l'idée de cette apparition.

Ayant donc reconnu que le mode phénoménal de l'être n'est concevable par rapport au mode divin que par une séparation d'avec ce dernier, je chercherai maintenant à me faire une idée claire de cette séparation, c'est-à-dire de ce moment dont j'ai parlé plus haut (I, 3) où, rompant avec l'état d'indétermination, le monde contracte, sous la totalité de ses rapports, un état déterminé ; en d'autres termes, je chercherai à me faire une idée claire de l'apparition du monde phénoménal au sein de Dieu, signifiant par ces derniers mots que c'est en tant qu'apparition *dans l'Etre indéterminé*, et toujours en tant que telle, que je pense l'apparition du monde phénoménal ; ou encore que c'est *dans l'idée de Dieu* que j'introduis l'idée de ce monde. Plus exactement, je chercherai à clarifier les principales idées qui, dans mon esprit, sont nécessairement liées à l'idée de cette apparition.

à partir d'où il s'est formé ; c'est la définition de l'Etre infini telle que me l'impose la raison et telle que je m'y attacherai par toute la suite de ce discours ; mais je veux (mon cœur veut) que l'ignorance de ce fini particulier soit douloureuse à l'Etre infini ; je veux qu'en cessant de le connaître, il le connaisse encore. Là aussi, je communie avec la théologie populaire, laquelle veut que la divinité, en vertu de son essence, soit inhumaine, mais qu'elle souffre de son inhumanité ; c'est ce qu'elle exprime par les larmes immortelles que verse Jupiter en châtiant Sarpédon et Wotan en endormant Brünnhilde.

1. *Que le monde phénoménal, en son apparition, est une volonté. — Volonté d'être distinct ou vouloir-être. — Volonté d'être personnel.*

Et d'abord, l'idée de cette apparition implique, pour mon esprit, l'idée d'un *acte* accompli par le monde phénoménal et, par suite, l'idée d'une *volonté* de la part de ce monde. L'idée de volonté, dont j'ai montré qu'elle est incompatible avec l'idée de Dieu, est, au contraire, incluse nécessairement dans l'idée du monde phénoménal. Le monde, en tant qu'il est une chose qui a réussi à se donner la détermination, est essentiellement *une chose qui veut*.

Cette volonté, c'est donc la volonté, pour le monde, d'échapper à l'indistinction, d'être lui et non aussi autre chose que lui ; c'est ce que je pourrais appeler sa volonté d'*égoïté*. La volonté d'égoïté ou égoïsme est donc l'*essence* du monde phénoménal ; elle n'est pas un caractère dont il est temporairement affecté et dont on peut le concevoir un jour affranchi ; elle est la condition même de son existence et je montrerai plus loin que le développement (ou évolution) du monde n'est que le développement de cette volonté ; elle est, rapportée au monde, cet *appétit* dont parle une illustre philosophie, lequel, dit-elle, est l'effort de tout être pour persévérer dans son être et dont elle ajoute qu' « il est l'essence de l'Homme, d'où découlent nécessairement toutes les modifications qui servent à sa conservation[1]. » — Je rappelle que cette volonté d'être distinct est celle qu'a le monde de se séparer de Dieu ; chose que certains théologiens ont bien compris en faisant d'elle un des éléments principaux de ce qu'ils désignent sous le nom de péché originel. — Je dirai aussi dès maintenant que la volonté d'échapper à l'indistinction me semble celle du monde phéno-

1. *Ethique*, III, 9.

ménal *considéré comme un ensemble indivisible*, les volontés de distinction de ses parties n'étant que des manifestations partielles, plus ou moins perfectionnées, de ce vouloir unique ; de même que les vouloir-vaincre des divers membres d'une armée ne sont que des manifestations d'un vouloir-vaincre unique, qui est celui de cette armée. En ce sens, je souscris pleinement le mot de ce philosophe [1] : « Le monde est le phénomène d'un vouloir-vivre unique », avec cette différence que je dirai d'un *vouloir-être* unique, le vouloir-vivre n'étant qu'une forme accidentelle du vouloir-être. Je saisis cette occasion pour déclarer que, de même qu'un mot célèbre dit que la philosophie est une méditation sur la vie et non sur la mort [2], de même je crois devoir dire que la philosophie *est une méditation sur l'être et non sur la vie*, celle-ci n'étant qu'un mode particulier, et nullement nécessaire, de l'être. Je parlerai d'ailleurs plus loin de cette confusion de l'être et de la vie, laquelle me semble un des traits les plus dignes d'attention de la philosophie moderne.

Je pourrais dire encore que le monde phénoménal, en apparaissant en tant que tel, affirme qu'il prétend exister de son existence propre, et non plus de l'existence de l'Être infini. Il prononce le mot que l'Écriture fait prononcer aux anges rebelles : « Nous voulons maintenant nous sentir dans nous-mêmes, non dans Dieu. »

Là encore, la théologie populaire montre qu'elle a compris que la volonté pour l'être de se sentir comme distinct constitue l'impiété, puisqu'elle qualifie les anges atteints de cette volonté de rebelles à Dieu. Mais elle n'a pas compris que se sentir dans Dieu était pour eux n'exister point et que, si exister c'est être distinct, leur rébellion était la condition même de leur existence.

1. Schopenhauer.
2. *Éthique*, IV, 67.

Cette volonté d'être distinct, dont le monde phénoménal m'impose l'idée par son apparition, peut aussi s'appeler la volonté d'être personnel. Le monde phénoménal veut affirmer l'être sous le mode de la personne, sous la catégorie du moi. C'est lui, et non pas Dieu, qui dit : « Je suis celui qui suis » ; les mots « je » et « celui » n'ont aucun sens rapportés à l'Etre infini. (D'autres philosophes [1] ont déjà parlé de ce *moi* du monde, dont le moi de l'Homme ne serait qu'un symptôme.)

2. *Il est une volonté libre.*

Dire que le monde ne saurait passer par voie de continuité du mode indéterminé au mode phénoménal, c'est dire que, pour mon esprit, l'apparition du mode phénoménal constitue par rapport à Dieu un *commencement absolu* (l'idée de commencement absolu n'est, d'ailleurs, qu'une autre forme de l'idée de rupture et de discontinuité)[2]. C'est dire encore, absolu par rapport à Dieu signifiant indépendant de Dieu ou ignoré de Dieu, c'est dire que de ce commencement absolu c'est le monde qui est l'auteur et le seul auteur. Le monde phénoménal, du fait qu'il acquiert la détermination, m'apparaît donc comme un être *capable d'un commencement absolu*, c'est-à-dire, aux termes d'une célèbre définition de la liberté, comme un être *libre*. Me rappelant que ce monde, en acquérant la détermination, m'apparaît comme une volonté, je dirai donc qu'il m'apparaît comme une *volonté libre*.

Si être capable de miracle c'est être capable d'un commencement absolu, on voit qu'ici c'est le monde phénoménal, et non pas Dieu, qui est capable d'un miracle.

1. Hegel, Schopenhauer.
2. L'idée de commencement absolu ou de discontinuité est aussi à la base de l'idée de *création*, si création implique apparition d'une *nouveauté*.

D'ailleurs, l'idée de capacité de miracle étant essentiellement liée à l'idée de création est essentiellement incompatible avec l'idée de Dieu tel que je l'ai défini.

3. *Il est une volonté libre qui s'exerce contre Dieu.*

Toutefois, cette liberté du monde phénoménal n'est pas une liberté qui s'exerce en tous sens ; elle est une liberté *dirigée* ; il l'exerce contre l'état d'indétermination ou état divin, lequel est la négation de lui en tant que phénoménal. Je dirai donc en toute précision : le monde phénoménal, en son apparition, est *une volonté libre qui s'exerce contre Dieu.*

Je ferai observer dès maintenant que le monde, dans sa liberté, continue de penser à l'état dont il s'est libéré, parce qu'il sait que sa libération n'est pas rationnellement assurée ; de même que le vainqueur n'est pas libre de son adversaire, même au moment qu'il en triomphe, s'il sait que son triomphe est révocable, puisqu'irrationnel. Cette liberté du monde est une fausse liberté, une liberté inquiète. Je parlerai plus loin de cette inquiétude.

4. *Des deux libertés du monde phénoménal.*

On voit ici les deux libertés radicalement opposées qu'on peut concevoir pour le monde phénoménal, et, plus généralement, pour tout être individualisé : l'une, par laquelle il s'établit contre l'état d'indétermination et constitue, en se donnant la détermination, un commencement absolu, c'est-à-dire une réalité qui ne relève que d'elle-même ; l'autre, par laquelle il s'évade de sa prison de l'individualité et revient à cet état, qu'on peut appeler aussi de liberté, où il est lui et autre chose que lui (retour à Dieu.)

On voit que la liberté du monde phénoménal, selon le premier de ces deux sens, n'est autre que son aversion

de Dieu ; qu'en d'autres termes, l'impiété du monde phénoménal, ou le mal, n'est autre chose que sa liberté. Les moralistes chrétiens ont, d'ailleurs, hautement condamné, dans la personne de l'Homme, cette liberté du monde qui s'exerce contre Dieu [1].

5. *Le monde phénoménal (et non pas Dieu) est l'être cause de lui-même.*

Le monde phénoménal, en acquérant la détermination, m'apparait, ai-je dit, comme un commencement absolu, dont l'auteur ne saurait être que ce monde lui-même ; en d'autres termes, il m'apparaît comme étant l'être doué de cette propriété d'être cause de soi-même (*causa sui.*)

Je m'étonne que, dans une certaine philosophie singulièrement soucieuse de cohérence, cette propriété d'être cause de soi-même ait été attribuée à Dieu, alors qu'on y définit Dieu, comme je l'ai fait ici, l'Etre conçu sous le mode de l'infini selon toutes ses dimensions. Il est pourtant évident que l'idée de cause, étant inséparable de l'idée de pouvoir créateur, est essentiellement incompatible avec l'idée de Dieu telle qu'on l'admet ici, que Dieu soit cause de lui-même ou cause de quoi que ce soit. Aussi bien, lorsque cette philosophie déclare que Dieu est tout ensemble la nature naturée et la nature naturante [2], je lui répondrai que c'est le monde phénoménal qui, étant cause de lui-

1. Par exemple : « Il leur a paru à ces libertins, que c'était une contrainte importune qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements ... Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile... » (Bossuet, *Sermon sur la Providence.*) On sait d'ailleurs que la théologie chrétienne veut que les anges ignorent les « futurs libres », entendant par là ceux qui ne dépendent que de la volonté de l'Homme. (Encore que les anges soient capables de cette mauvaise liberté, puisque certains d'entre eux ont péché.)

2. *Ethique*, I, 4.

même, est tout ensemble ces deux natures, mais que Dieu n'est la nature ni naturée ni naturante, vu que le monde pensé sous le mode de l'infini, c'est-à-dire tel que le temps de Jules César est le même que notre temps, n'a rien de commun avec la nature.

Avant de poursuivre, je ferai remarquer que les idées dont je viens de faire le dessin comme liées dans mon esprit à l'idée de l'apparition du monde phénoménal au sein de Dieu sont des idées qui concernent uniquement *l'apparaissant* (idée qu'*il* est une volonté, qu'*il* est un commencement absolu, qu'*il* est cause de lui-même), nullement l'être au milieu duquel il y a apparition ; les manières d'être qu'elles évoquent sont uniquement des manières d'être *a parte rei*, jamais *a parte Dei*. Et cela devait arriver, puisque l'apparition du monde phénoménal est uniquement un acte accompli par ce monde au sein d'un être indéterminé qui, de par sa nature, ignore entièrement un tel acte [1].

6. La chute du monde est un effet de la volonté du monde, non pas de la volonté de Dieu.

J'exprimerai encore cette dernière pensée en disant que, si le passage de l'Etre infini ou de Dieu au monde phénoménal implique l'idée d'une chute, cette chute est un effet de la volonté du monde, nullement de la volonté de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire l'incohérence d'un discours qui, avant défini Dieu l'être infini, énonce qu'il a voulu la chute du monde, comme si la volonté, ainsi que je l'ai montré, n'était pas nécessairement inconnue d'un tel être ; le monde a, au contraire, voulu sa propre chute, la volonté étant essentiellement un attribut du monde déchu, ou mieux du monde choyant. Mais je reviens aux idées qu'évoque néces-

1. Ici encore, je me sépare de Spinoza selon qui, très apparemment, l'Etre infini *connaît* ses déterminations (Dieu connaît ses modes.)

sairement dans mon esprit l'idée du monde apparaissant au sein de Dieu.

7. *Le monde, en acquérant la détermination, m'apparaît comme une force — comme une force victorieuse.*

J'ai dit que l'idée du monde acquérant la détermination impose à ma pensée l'idée qu'il est une volonté. Je pourrais dire encore qu'elle lui impose l'idée qu'il est une force (l'idée de force est d'ailleurs, comme on sait, calquée par notre esprit sur l'idée de volonté.) Plus exactement, elle lui impose l'idée d'une force qui, s'opposant à la faculté qu'a le monde, pensé sous le mode divin, d'être lui et autre chose que lui (liberté du monde en tant que divin), a raison de cette liberté et *bloque* ce monde dans l'identité à lui-même. L'idée de l'apparition — de l'existence — du monde phénoménal au sein de Dieu est donc liée à l'idée qu'il est une force qui s'oppose à une force contraire, et la réduit à néant ; elle est essentiellement liée à la triple idée de force, de guerre et de victoire. (De même pour toute idée d'existence, en tant qu'idée de l'apparition d'un individuel dans un universel [1].)

8. *Dieu m'apparaît alors comme une force — comme une force vaincue.*

On voit ici que l'idée de l'apparition du monde au sein de Dieu exige que je conçoive Dieu comme une force ; car ce à quoi une force s'oppose et dont elle triomphe ne saurait être conçu par mon esprit que comme une force. Mais

1. Que l'impiété du monde, ou liberté du monde qui s'exerce contre Dieu, soit liée à l'idée de force, c'est ce qu'ont encore très bien vu certains docteurs chrétiens. « Quand nous faisons le mal, dit profondément l'un d'entre eux, nous considérons la faiblesse de notre nature et non pas *la force de notre liberté*, la faiblesse de notre chair et non pas *la force de notre esprit*. » (Tertullien, cité par Bourdaloue, *Sermon sur la rechute dans le péché*.)

remarquons bien que *c'est uniquement l'idée du monde phénoménal qui m'oblige à concevoir Dieu comme une force.* Je n'ai pas besoin de rappeler que Dieu, pris en lui-même et puisqu'il est l'être infini, n'est point concevable comme une force et moins encore comme une force qui s'oppose à l'acte du monde apparaissant, vu qu'il ignore cet acte.

D'ailleurs, la théologie sentimentale du vulgaire paraît admettre elle-même que l'apparition du monde implique une force de Dieu, une volonté de Dieu contre laquelle le monde s'est établi. Nul ne semble choqué d'entendre le poète faire dire au maître du monde fini :

> *J'ai pris au Créateur sa faible créature,*
> *Nous avons*, malgré lui, *partagé la nature* [1].

On voit que, si Dieu ne pense pas l'acte du monde apparaissant, ce monde *croit qu'il le pense* (puisqu'il croit qu'il s'y oppose) et cette croyance est une condition de son existence. Plus généralement, je dirai que, s'il est vrai, selon le mot de saint Thomas, qu'il n'y a pas de rapport de Dieu aux choses, les choses *croient à ce rapport* et cette croyance est une condition de leur existence.

9. *Le monde est une continuité de victoire.*

L'apparition du monde phénoménal étant pensée par mon esprit, non pas comme un phénomène instantané, mais, ainsi qu'est pensé tout phénomène, comme s'étendant sur une certaine durée (Δt), il s'ensuit que l'idée de force victorieuse, qu'évoque dans mon esprit l'idée du monde apparaissant, est l'idée d'une force victorieuse *qui dure.* J'entends par là, non pas l'idée d'une force qui, ayant été victorieuse de la force adverse, oublie ensuite cet adversaire et peut être conçue alors pour elle-même et indépendamment de lui, mais l'idée d'une force qui dure *en tant*

1. Vigny, *Eloa.*

que toujours en lutte avec cet adversaire, et toujours victorieuse de lui. L'apparition du monde phénoménal au sein de Dieu est liée à l'idée d'une *continuité* dans l'action de vaincre.

On voit que j'adopte ici la célèbre thèse dite de la *création continuée*, et non valant une fois pour toutes ; qu'en d'autres termes, je conçois la continuation du monde comme une perpétuelle recréation du monde. Toutefois je ne conçois pas cette force de création du monde comme agissant d'une manière continue, si l'on entend par là tellement que l'intervalle compris entre deux de ses renouvellements successifs soit inférieur à toute quantité donnée si petite soit-elle, c'est-à-dire soit insensible ; je tiens que cette force agit par bonds successifs, c'est-à-dire d'une manière *discontinue* (*pulsatile*, puisqu'elle est constante.) J'ai cette idée parce que *ma* volonté, à l'image de quoi je conçois nécessairement la volonté du monde, agit, selon mon sentiment intime, de cette manière discontinue.

Je pense donc, avec une illustre école, que le monde requiert la même force (ou la même volonté) pour se conserver que pour se créer ou apparaître : le long temps depuis lequel il a réussi à exister ne l'assure nullement de la continuation de son existence ; après des millions d'années, le monde livre aujourd'hui la même bataille contre l'indéterminé qu'au jour de son apparition et, s'il la perd, il retombe au néant comme il l'eût fait en ce premier jour. Son passé lui est seulement une *base*, qu'il n'avait pas en ce premier jour, pour livrer cette bataille ; il lui permet de la livrer dans de meilleures conditions.

Toutefois, le monde peut commettre la faute de *croire* que sa durée lui est une garantie d'existence et relâcher alors la volonté qui lui est nécessaire pour continuer d'exister ; en sorte que sa durée pourrait lui devenir un principe de faiblesse.

10. *Représentations de cette force.*

Cette force qui empêche le monde d'être autre chose que lui et l'applique, si j'ose dire, contre lui-même est assez semblable, dans mon esprit, à ce que la physique nomme la force d'inertie d'un corps. Elle mérite tout à fait d'être assimilée à une volonté, si je rappelle la définition qu'un philosophe contemporain a donnée de cette faculté, laquelle est, selon lui, « la force par laquelle l'esprit retient son idée et l'empêche de s'échapper »[1].

11. *Digression sur l'idée d'identité.*

Tout ce que je viens de dire du monde phénoménal s'applique à tout objet conçu en tant qu'identique à lui-même. L'idée d'une chose identique à elle-même est donc au fond une idée *négative* ; c'est l'idée d'une force qui empêche l'objet d'être autre chose que lui-même.

Cette liberté (métaphysique), à laquelle l'objet s'oppose en étant identique à lui-même, n'a rien à voir avec le fait (physique) par lequel il change à tout instant. Par ce dernier changement l'objet se contredit en faveur d'un état *voisin* de son état actuel (en faveur d'un *prochain*), ce qui comme je l'ai montré plus haut, (I, 9) n'est qu'une continuation de son attachement à lui même.

12. *L'apparition du monde phénoménal est une réussite.*

J'ai dit que le monde phénoménal a *réussi* à acquérir la détermination ; et, en effet, l'apparition de ce monde est liée pour moi à l'idée de réussite, avec ce que ce mot implique d'idée de *chance*, de réalisation gratuite, de victoire irrationnelle. Je dirai encore que le monde phénomé-

1. William James, *Principles of psychology*, ch. XXVI.

nal, en acquérant la détermination, m'apparaît comme une chose *qui a gagné*, au sens où l'on prend ce mot en matière de jeu, et sans omettre l'attribut d'immoralité qui s'attache invinciblement au bénéficiaire d'un accident heureux.

Cette idée est inséparable de cette autre, qui signale mieux encore le caractère gratuit de l'existence du monde et m'inspire cette sorte d'angoisse rétrospective qu'on a devant ces événements vainqueurs et décisifs dont on connaît de quoi s'en fallut qu'ils ne fussent point : *l'apparition du monde phénoménal est une chose dont la raison voulait qu'elle n'eût pas lieu.*

Le monde phénoménal m'impose ici ce double sentiment : je le trouve plein de grandeur pour avoir réussi à se donner l'existence, et pitoyable quand je pense qu'il tint à rien qu'il ne la connût pas.

13. *De l'inquiétude du monde phénoménal.*

L'acquisition de la détermination ou de l'existence par le monde phénoménal n'étant liée, selon mon esprit, à aucune raison logique m'apparaît comme une acquisition *non assurée*, essentiellement capable de n'être plus. Le monde phénoménal m'apparaît essentiellement — et tout le long de son être — comme une existence *précaire et menacee*. D'où ce que j'appellerai l'inquiétude essentielle du monde phénoménal. De là aussi le violent attachement du monde à lui-même, à sa détermination, comme à une chose qu'il ne possède que par chance, qu'il peut toujours perdre et dont il sait que, s'il la perd, il n'y a point de raison qu'il la retrouve. D'où sa haine pour quiconque, au-dedans de lui, travaillerait à le ramener à l'indétermination.

14. *Le monde phénoménal est essentiellement une affirmation arbitraire.*

Je dirai encore deux aspects sous lesquels m'apparaît le monde acquérant la détermination.

L'apparition du monde phénoménal étant l'apparition d'un monde correspondant, sous toutes ses dimensions, à des nombres déterminés — l'espace E, la quantité d'être Q, etc. — et, d'autre part, ces nombres n'ayant rien de nécessaire, c'est-à-dire ayant pu aussi bien être des nombres autres E′, Q′, etc., il suit de là que le monde acquérant la détermination ou l'existence m'apparaît essentiellement comme une *affirmation arbitraire*. L'idée d'affirmation arbitraire n'est d'ailleurs rien autre que l'idée de réalisation irrationnelle, avec un plus fort accent sur l'idée de mépris de la raison.

Là encore, l'idée que je forme à l'occasion du monde phénoménal vaut pour tout objet existant, en tant que cet objet est conçu comme l'apparition d'un individuel au sein d'un universel. Le fait pour un objet d'une certaine classe d'être *cet* objet et non un autre (son *hæcceité*) est lié nécessairement, dans mon esprit, à l'idée qu'il est une affirmation arbitraire. D'ailleurs, notre sentiment devant cet objet, est : « Pourquoi cet objet-là, plutôt qu'un autre ? »

Admettant la conscience que les êtres ont d'eux-mêmes, je dirai que le sentiment d'être une affirmation arbitraire me semble nécessairement lié au fait d'exister. Inviter un être à abolir en lui le sentiment qu'il est une affirmation arbitraire, c'est l'inviter à abolir en lui le sentiment de son existence (mais au profit du retour à Dieu.)

15. *Le monde apparaissant au sein de Dieu m'impose l'idée qu'il est un être privilégié, un élu.*

L'idée du monde apparaissant au sein de Dieu étant l'idée d'un monde qui a réussi à acquérir la détermination parmi une infinité d'autres qui y avaient autant de droits que lui — qui a réussi à passer du possible au réel, parmi une infinité de « compossibles » —, il suit de là que l'idée de ce monde est essentiellement liée à l'idée de *privilège*,

avec ce que ce mot implique d'idée d'inégalité et d'injustice. Le monde phénoménal m'apparaît essentiellement comme un être d'élection, un *élu* (l'élu de lui-même, non pas de Dieu.)

Là encore, l'idée que je forme à l'occasion du monde phénoménal vaut pour tout objet existant, en tant qu'il est conçu comme l'apparition d'un individu au sein d'un indéterminé (cet individu peut naturellement être un groupe d'individus, par exemple une nation). Toute existence, en ce sens, est un privilége, un état d'exception. (C'est ce qu'exprime déjà le mot *existere* ou *exstare* : se dresser entre une infinité de choses qui, elles, n'y ont pas réussi). Inviter un être existant à abolir en lui l'idée qu'il est un privilége, c'est encore l'inviter à abolir en lui l'idée de son existence.

16. *Des états de conscience du monde apparaissant. De l'impérialisme ou du péché originel du monde phénoménal.*

Enfin le monde phénoménal, m'imposant, du fait qu'il acquiert la détermination, l'idée qu'il réalise l'être sous la catégorie de la personne, (cf II, 1), m'impose, par une association invincible de mon esprit (encore qu'elle ne soit pas toujours reconnue), l'idée qu'il réalise l'être sous la catégorie de la *conscience* ; qu'en conséquence, il a conscience de ces états dont je viens de dire que l'idée est nécessairement liée dans mon esprit à l'idée de son apparition au sein de Dieu. (J'ai d'ailleurs plusieurs fois, dans ce qui précède, fait allusion à cette conscience [1]). Je rassemblerai donc maintenant les principaux de ces états en me plaçant délibérément dans l'intérieur de l'être qui les manifeste et m'efforçant de coïncider avec le sentiment qu'il en a. Je suis ainsi conduit à écrire :

Le monde apparaissant au sein de Dieu dit :

1. Cette « conscience » du monde phénoménal n'est pas une idée plus hardie que la « pensée » de la substance indéterminée de Spinoza.

« Je veux être distinct. Une force adverse me veut indéterminé. Je triomphe de cette force. Je suis une volonté. Une volonté victorieuse. Une victoire de tous les instants. »

Il dit encore :

« J'ai réalisé l'être sous le mode de la personne, seul mode de l'existence. Je suis celui qui suis. »

Et encore :

« Je suis un commencement absolu. Mon existence n'a pas de raison logique. Elle est un miracle. Un miracle dont je suis l'auteur. »

Et aussi, mais plus bas :

« Mon existence n'a pas de raison logique. Elle n'est pas assurée. Je peux toujours revenir à l'indéterminé. L'inquiétude est au fond de moi. »

Et le monde apparaissant dit encore :

« Les nombres qui me déterminent n'avaient rien de nécessaire ; ils auraient pu être autres. L'essence de mon être est l'arbitraire, le refus de m'expliquer. »

Et encore :

« Une infinité d'autres mondes eussent voulu exister. Moi seul y ai réussi. Je suis l'élu. »

On remarquera que le monde phénoménal, pensant à l'indéterminé, ne lui donne pas le nom de Dieu. Par exemple, il dit : « Je peux toujours revenir à l'indéterminé », non pas : « Je peux toujours revenir à Dieu. » En effet, il n'a garde de diviniser ce qu'il sait être la négation même de son existence. Ce qu'il divinisera au contraire, lorsque, avec l'intelligence humaine, il sera parvenu à la pleine possession de sa nature, ce sera précisément ces états de conscience que je viens de signaler, par lesquels il s'affirme contre l'Etre infini ; ce qu'il érigera en attribut de

Dieu, ce sera précisément de dire : « Je suis une volonté ; je suis celui qui suis ; je suis un commencement absolu, etc... » Je parlerai plus tard de cette théologie du monde phénoménal. Pour l'instant je voudrais marquer un sentiment unique qui me semble accompagner ces divers sentiments du monde apparaissant.

Ce sentiment unique, c'est ce que la théologie chrétienne appelle l'*orgueil de vie* — que j'appellerai donc ici l'*orgueil d'être* — ou encore ce qu'une certaine psychologie appelle l'*impérialisme*. C'est bien, en effet, avec orgueil, avec impérialisme, que sont éprouvés des sentiments qui consistent à prononcer : « Je suis une victoire, une victoire de tous les instants. Moi seul ai réussi à vaincre. Je suis l'élu. » (L'impérialisme n'exclut en rien cette inquiétude que j'ai marquée parmi l'essence du monde.) Là encore, je me trouve en concordance avec la théologie chrétienne qui pense aussi que l'impérialisme de l'être est le signe de sa séparation d'avec Dieu, puisqu'elle en fait l'essence de son péché originel ; avec cette différence toutefois qu'elle y voit le péché originel *de l'Homme*, tandis que j'y vois le péché originel *du monde*, le monde étant, pour moi, ce qui s'est séparé de Dieu, et non l'Homme, qui n'est qu'un terme épisodique et tard-venu dans son histoire.

(*à suivre*) JULIEN BENDA

OCÉANIE

Et dans l'Ouest le soleil tomba inobservé.

Alors un homme blanc se leva sur un côtre,
Nu, pareil à l'embrun sur la crête du vent.

Montant et descendant avec la longue houle
Tantôt il s'appuyait seul contre l'horizon,

Tantôt disparaissait comme l'Esprit des eaux.

Le soir naissait sur le cercle du Pacifique,
Un beau soir sans témoin que ce navigateur.

Il tenait son mât dans le creux de la main gauche
Comme l'épaule d'un ami silencieux.

Avait-il eu un nom quelque part sur la terre?
Trouvait-il un regret au fond du souvenir?

Quelle image, en ce crépuscule solitaire,
Allait monter à bord avec la proche nuit ?

L'ombre déposée dans les fonds des vagues
Lente maquillait la limite d'eau.

Au ciel éclataient de jeunes planètes,
Des mondes en feu clignaient sous le vent.

Alors il s'allonge auprès de la barre,
Il reprend la nuit, la brise et la mer,

Il reprend le ciel et la solitude,
Est-il le premier, est-il le dernier?

Il reprend la peur, il touche la mort,
Où va-t-il se perdre, où se retrouver?

*

Tu pourrais rester là, prendre des habitudes,
Fumer la pipe sur le port et regarder
Les voiliers repartir pour d'autres latitudes ;

Ou te mêler à la douceur des accostages,
Quand ils reviennent à la nuit, bas, écrasés
Par de pleins chargements de coprah et de nacre.

Tu pourrais même encor t'embarquer avec eux
Pour la cueillette ou à la saison de la plonge
Sous les guitares et les fleurs de frangipaniers.

L'après-midi, faire de la peinture à l'huile,
Baigneuses brunes sur des plages de basalte ;
Prendre l'apéritif au cercle Bougainville.

Ton cœur est pur, tu n'as pas d'ambitions terrestres ;
Le récif de corail arrête les regrets,
Tu aurais un côtre baptisé « Belle Océane ».

A la poupe pendent des régimes de bananes ;
Peut-être pourrais-tu vivre et mourir heureux,
Si tu sais oublier que tu es l'homme blanc.

*

Longue houle pacifique
Roule des débris de plages,
Roule des restes d'épaves
Avec des noms effacés.

Roule tes prises lointaines
Carcasses de goëlettes,
Fragments d'étoiles filantes,
Cendres des volcans actifs

Roule les espoirs sombrés,
L'estime des vieilles routes,
Les navigateurs pilotes,
Les bouteilles à la mer.

Roule-les à la rencontre
De ce récif à fleur d'eau ;
Tu te bâtiras une île
Où viendront les albatros.

Le planteur suit le missionnaire
Que suit l'administrateur ;
Il ne faut pas qu'ils s'effrayent
Lorsque l'île parle au vent.

Lui raconte des naufrages,
Lui décrit d'autres festins,
Et choque des coquillages
Blancs comme des os humains.

Il ne faut pas qu'ils se jettent
Dans le côtre pour s'enfuir,
La nuit la passe se ferme
Il ne fallait pas venir.

Alors il faut qu'ils écoutent
Et qu'ils tremblent jusqu'au jour.
Le matin chasse le doute,
Ils ne se souviennent plus.

Mais chaque nuit recommence
L'insaisissable entrevue
Quand le vent de mer rappelle
Des cris d'horreur inouïs.

Fraîches îles émergées
A l'appel des capitaines,
Balancez vos vertes palmes
Au seuil des cocoteraies.

*

Pourtant, quand le soir monte et que seule la houle,
Éternelle, brisée, blanche sur les récifs,
Imite, monotone, un bruit lointain de foule,

Ne retourne-t-il pas vers son ciel primitif
Et, malgré les laideurs des hommes de sa race,
Ne regrette-t-il pas les anciens soirs actifs?

Quand la fête du jour cesse devant sa case,
Quand l'oubli que versait un soleil tout puissant
Lui manque, un long canot s'engage dans la passe,

Et l'homme tremble sur la plage en le voyant,
Car il a beau savoir qu'il s'enfuit à l'aurore,
La même peur renaît avec chaque couchant.

Un adolescent blanc tient l'écoute et la barre,
Son silence est chargé d'un reproche inouï.
Et sur les galets noirs l'homme se couche et pleure.

Il voit le jeune espoir, il voit sa propre vie ;
Il regrette tous ses efforts même inutiles,
Et plus que tout l'inquiétude inassouvie

Qui l'entraînait jadis dans la force des villes,
Qui lui faisait crier dans les nuits solitaires
Des injures d'amour vers le ciel immobile.

Il voit sa tombe ouverte et son père et sa mère
Qui s'inquietent et ne savent où le chercher,
Il voit sa place vide, il voit son âme en peine,

Et ses larmes couler le long de son corps nu.

A l'aube le soleil saute
La ligne de l'horizon
Et les jeunes îles viennent
Se baigner dans l'Océan.

Sur la plage tout est calme
Où, seul, un vieillard tremblant
Lave ses tristes mains pâles
Les frotte avec des cailloux,

Tandis qu'au fond, le cadavre
Du visiteur massacré
Reprend sa place et sa forme
Sur le récif de corail.

*

Mais moi je suis l'enfant d'une très vieille ville

Bâtisseurs de cités, constructeurs de navires,
Légistes, armateurs, capitaines marins,
Lanceurs de ponts, cartographes et missionnaires,
Persécuteurs, martyrs, morts ou vifs, hommes blancs,

Hommes de ma couleur, hommes insatiables,
Foule active à qui l'Univers semble promis,
Partout où vous serez surgiront des bagarres,
Partout où vous passez vous ranimez la vie.

Je sais de quels défauts sont formées vos faiblesses,
Quand il faut vous haïr, quand il faut vous aimer,
Mais je sais encor mieux que, quoi qu'on dise ou fasse,
On ne se guérit pas d'être né parmi vous.

LOUIS BRAUQUIER

Océan Pacifique, 1929.

SOUVENIRS D'UN ÉTUDIANT PAUVRE[1]

(*fragments*)

Je fis pourtant ce que je pus !

Je m'acharnai sur le programme de la philosophie et celui des mathématiques. Je n'en savais pas un traître mot... . . . .

Il était de mode, au lycée, de mépriser les chiffres, quand on était une espérance ou une gloire de la classe des lettres. Ce n'est pas moi qui avais eu cette vanité. Les professeurs en latin, grec, narration et discours, nous l'imposaient. Il semblait acquis que celui qui aimait les chiffres avait une intelligence secondaire, une petite âme de rien du tout, et qu'il n'arriverait jamais à faire honneur à ses maîtres dans la carrière de la vie : *curriculum,* encore un mot qui provoquait de la part de mon oncle Joseph des réflexions comiques et des gestes rabelaisiens.

Le monde d'alors appartenait aux salivards, aux lâcheurs de harangues, aux faiseurs de discours ; les gens rêvaient, pour leurs fils, la tribune de la Chambre ou une chaire de Faculté. En tout cas, les professeurs n'admettaient que la gloire des *humanités* comme véhicule vers les grades, les honneurs, l'agrégation ou la députation...

Affreux cuistres, qui n'ont mis dans la tête des choses que je n'ai pas encore pu arracher tout à fait et qui auraient pris toute la place de mon cerveau si je n'avais pas eu la chance d'être misérable et de voir aussi l'éducation qu'ils m'avaient donnée broyée dans l'engrenage de la souffrance !

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er septembre.

Aujourd'hui encore, je ne sais pas me tirer d'une multiplication, lorsqu'il y a des zéros dans le nombre, et quant à faire une division, il n'y faut pas penser.

Ignorance néfaste, qui vous expose à de terribles dangers, et faillit me précipiter deux ou trois fois, tout jeune et tout tendre, dans un abîme !

Pour avoir un livre de blanchissage bien tenu et une petite comptabilité d'intérieur nécessaire à l'équilibre d'un pauvre budget, on est capable d'épouser une fille sèche, mesquine, avare, qui mettra en effet de l'ordre dans votre linge et vos habits, et saura l'art d'accommoder les restes et de conserver les graisses et de faire partir les taches, mais qui ne comprendra rien aux frissons de votre pensée et aux émotions de votre cœur.

Deux fois, je fus regardé complaisamment par des yeux verts, et je me sentis la paume des mains chatouillée par des doigts secs appartenant à des jouvencelles bourgeoises qui m'apportaient une dot et de la vertu. Je résistai, malgré ma débine et mon horreur de la solitude. J'aurais pu succomber et vivre égoïste et tranquille, au lieu de me débattre sur le chemin des sacrifices !

En attendant, comme candidat au bachot, j'étais d'une ignorance scandaleuse en arithmétique et géométrie : forcé d'apprendre par cœur ce que je ne comprenais pas ; quelquefois jurant à en casser mes vitres et à faire péter les bandeaux de papier qui en tenaient lieu — tant j'en voulais à mes maîtres de latin et mon père de m'avoir fait dédaigner ces études, tant j'étais indigné surtout d'être condamné à un travail de métaphysicien, pour cette géométrie dont un pauvre diable d'Italien m'avait fait toucher tous les systèmes du doigt, en poussant devant moi des cônes, des rectangles, des sphères, des pyramides de plâtre qui se séparaient et se rejoignaient au gré de la démonstration voulue.

Mais voilà, on comptait, je comptais moi-même que mes réponses en latin, en grec, en littérature morte ou

vive, seraient assez brillantes pour que le professeur de sciences ne m'infligeât pas son veto.

Il me l'infligea comme on me l'avait, six mois avant, infligé à Rennes, où j'avais pourtant été reçu premier pour la version. Cette fois aussi, on me fit l'honneur de me dire que ma composition écrite était remarquable ; mais n'ayant pu répondre un mot sur les fractions, malgré toutes les perches tendues, je fus ajourné.

Et de deux !

J'avouai la vérité au père. Il m'adressa une lettre sombre, amère, cruelle, comme si j'avais commis une mauvaise action. « Au lieu de travailler, j'avais dû courir les bals, faire la noce, m'endetter, sans doute ! » Il calomnia une vie de misère et de sobriété.

C'était dur de lire ça dans une chambre de huit francs, après un dîner de dix sous.

. . . .

*

On garde la trace de son passage au Quartier-Latin toute la vie.

Je ne crois vraiment pas avoir coudoyé dans cette région, en vingt ans, un seul individu qui ait conquis plus tard une position autrement que par le travail souterrain du caudataire ou par les procédés du charlatan — depuis Monsieur Revillont jusqu'à Gambetta.

Monsieur Revillont ? Sous ce nom-là, un Gascon m'avait jadis enseigné l'histoire à Saint-Étienne, jusqu'au jour où la maladie s'était emparée de lui. On l'avait emporté mourant dans son pays ; il m'était resté de ce maître un souvenir poétique et touchant. On le croyait perdu, et, quand on l'avait hissé dans la diligence, nous nous étions découverts comme devant la mise en bière d'un cadavre.

Retrouvant un garçon de ce nom parmi mes voisins de table à Paris, je lui avais demandé s'il était parent de l'agonisant, sans doute en terre maintenant !

— Pas du tout ! Le Revillont s'était remis sur pied, et continuait à enseigner l'histoire, comme professeur de Faculté, du côté de la Drôme ou quelque part par là. Il est encore vivant, m'a-t-on dit. Le cadet aussi, celui qui avait sa bouteille près de la mienne, rue Racine, vivant et *arrivé*. Je n'aurais jamais cru que ce garçon à la voix de châtré, aux gestes de singe, aux cheveux de naufragé, pourrait traverser ce monde où l'on allait le bousculer et se cogner dur — c'était dans l'air — où il y avait à frayer son passage front en avant, avec du souffle dans les poumons et de forts outils ou de fortes armes vissées au poing.

Je ne savais pas encore que ceux qui se jettent dans le courant et le remontent sont rares, et que les chipoteurs, les jésuitiers, les maigres natures, les petites âmes, marchent simplement en marge du torrent, sur les talons des arrivés, de ceux que leur grandeur attache au rivage, et détache sur l'horizon, avec des mines de proscripteurs et d'insulteurs, après les batailles gagnées par les pantalons rouges, mais qui traînent leurs porte-queue jusqu'aux situations d'où sont toujours écartés les vaillants et les hardis !

J'ignorais aussi qu'il y avait des faux poitrinaires qui, pour attendrir les distributeurs de diplômes, ou de places, ou d'honneurs, faisaient comme les conscrits qui se pâlissent, se verdissent, se ratissent, se démolissent afin d'être reconnus impropres à servir par le conseil. Aux juges qui ont le cœur sec, on a l'air de promettre qu'on mourra dans l'année ; vers ceux qui ont l'air sensible, on dépêche une mère qui choisit le jour d'un rhume de cerveau pour sa visite, et pleure, — du nez, comme une fontaine, en déclarant que le succès guérira son fils.

Il semble que je suis bien loin du Quartier-Latin. J'y nage en pleine cuistrerie, et je fais l'histoire du fonctionnement du Palais, du Parlement ! C'est dans ce Quartier-Latin qu'a poussé la graine des politiciens lâches,

de la radicaille hypocrite, des gloires niaises, des réputations bouffies. Mais je reviens à mon homme.

Nous nous liâmes. Il avait besoin de marcher et de *se montrer*, de sept à huit heures, sous l'Odéon. Je fis, pendant une saison, les cent pas avec lui. J'avais assez l'air d'un lutteur, de tête et d'allure, portant plus que mon âge, avec ma peau olivâtre, mes mâchoires saillantes, mes épaules carrées. Lui semblait le pitre, l'aboyeur, l'orateur de la parade. Il remuait les bras, la tête, les jambes. Cela *le faisait connaître ;* il devait arriver par sa voix de châtré, son échevèlement, sa pâleur. Il me semble, quand je l'ai croisé l'autre jour, avoir aperçu une rosette d'officier sur son paletot, qui a toujours la couleur jaunâtre des paletots de directeur de cirque.

J'ai parlé assez longuement de Monsieur Revillont, parce qu'il est responsable vis-à-vis de la bourgeoisie du mal qu'elle prétend que j'ai pu lui faire. Il me fit un cours d'arrivage, m'expliqua le *moyen de parvenir*, avec une telle naïveté, me fit si bien toucher du doigt qu'il fallait avoir l'air franc, mais être *jésuite* pour réussir, que je me jurai d'être toujours avec les rejetés ou les vaincus, et de n'aller aux grands que pour les griffer de mon rire, les écorcher de ma plume, ou les viser avec mon fusil.

Ce jeune homme a eu sur ma vie une influence dangereuse pour les monuments de Paris. On m'a attribué une phrase que je n'ai pas écrite : « *Si M. Thiers est chimiste, il comprendra.* » C'est à un autre que revient l'honneur de cette formule. Quand je la lus dans mon journal, je la trouvai raide d'abord et devinai bien ce que pèserait cette ligne-là devant le conseil de guerre ou le procès de ma mémoire. Mais je me consolai en disant : « Ça embêtera Revillont. »

Quelqu'un peut-il me faire savoir si je ne me suis pas trompé, et si Monsieur Revillont est l'homme que j'ai rencontré l'autre soir, toujours maigre, échevelé, et déhanché ? Il n'a dû inventer aucune poudre, excepté

pour les dents ; n'a donné bien sûr son nom à aucune découverte, mais il est peut-être bien un petit personnage dans le monde des Facultés !

■

Revillont était spiritualiste ; je n'ai jamais pu comprendre ce que spiritualiste voulait dire. Pas moyen ! Aujourd'hui encore, je prends quelquefois ma tête dans mes mains, je rentre en moi-même comme un télescope, je ferme les yeux comme si un malfaiteur m'avait jeté du tabac dedans, et je réfléchis.

Spi-ri-tu-a-liste !

Croire au bon Dieu, passe. Il a une grande barbe, un rond de casserole autour de la tête, une robe de chambre bleue ; on se figure encore le bon Dieu, et il faut lui tendre son derrière comme à un maître d'école. Mais Révillont ne voulait pas tendre son derrière. Il prétendait rester libre, demeurer culotté, garder son caleçon sans que l'Éternel eût rien à y voir. Il saluait le vieux, le laissait maître chez lui, faisait des visites dans les succursales.

En même temps, il ne me vouait pas à l'Enfer parce que je ne me sentais pas d'âme Je ne sais pas si elle aurait pu tenir dans ma chambre, qui était bien petite — une âme immortelle dans un cabinet de quinze francs — autant valait que je n'en eusse pas ! On avait déjà parlé de m'augmenter. Je trouvais de l'économie à n'avoir point d'âme.

Tout cela n'empêchait point qu'il fallait préparer mon bachot — apprendre cette arithmétique, comprendre cette géométrie !

Quel supplice !

On disait qu'avec des trucs un malin pouvait décrocher la timbale.

J'allais étudier les juges, leurs manies, et je rentrais pour piocher les questions auxquelles ils revenaient

le plus souvent, quel que fût le numéro sorti de l'urne.

Il y avait cinq examinateurs de sciences — dont un féroce : Lefebvre, l'autre glacial : Couchy. Si je tombais sur l'un de ces deux-là, j'étais perdu. Je pouvais m'en tirer avec les autres, le père Thiais (j'écorche peut-être un peu le nom), le père Desprez et le père Ballard.

Le père Thiais avait une tête comme une courge violette que le coton d'un rideau de peupliers voisins aurait coiffée de flocons épars et qui avaient envie de s'en aller. Il était un peu gaga, le père Thiais, et oubliait facilement la question qu'avait imposée le hasard du tirage. On était force de lui secouer le coude quand venait son tour, il se réveillait en disant :

— Si vous avez à abaisser une perpen...cu... une perpen...culaire.

On pouvait sauter là-dessus, après avoir pris ses mesures, appris d'avance la réponse, et si l'on abaissait à peu près décemment ce qu'il demandait, on avait une boule rouge du père Pencu, comme on l'appelait, vu son ellipse.

Le père Desprez était aussi facile à ramener au gîte. Il ne se fâchait pas quand le candidat, interrogé sur n'importe quoi, avançait carrément que tout pouvait se rattacher à la théorie du pendule compensateur. Il laissait aller, enfonçant les mains dans son énorme culotte à pont et écartant sa grande lévite à pans de soutane. Il courait des bruits singuliers sur lui. Ce n'était pas un méchant homme.

Mais la crème des juges, c'était le petit père Ballard, avec sa petite tête rasée, son fin sourire, son accent gascon. Il venait d'introduire le brôme dans sa nomenclature clinique, et il y avait des élèves qui mettaient tout de suite les pieds dans le plat.

— Voulez-vous me parler de l'hygromètre ? demandait-il.

— Le brôme a pour principale propriété, répondait le candidat sans sourciller...

— Il s'agit de l'hygromètre.

— Les principales propriétés du brôme découvert par Ballard sont...

Il se défendait, avec l'air de se fâcher, mais ses collègues souriaient.

Voilà ce que c'est que la gloire.

La salle de rire, lui aussi ; et l'on était reçu. Il me fallait l'un de ces trois derniers à l'examen. Je savais sur le bout du doigt la théorie de la perpencu, du pendule compensateur et l'histoire du brôme.

Au hasard de la fourchette !

J'avais à relire les philosophes et l'histoire de la philosophie ! Quelles soirées bêtes, quelles soirées sourdes !

Est-ce que j'avais besoin d'être bachelier pour aller prendre ma place au premier coin de faubourg, un soir de révolte ! Non, mais on ne vit pas de ça, et j'avais besoin de mon diplôme pour ne pas désespérer ma mère et aussi pour entrer dans n'importe quelle profession libérale, n'étant même pas capable d'être ouvrier.

Je fis connaissance, pendant ces visites à la Sorbonne, de quelques individus qui y venaient régulièrement à chaque session, et qui, à chaque session, étaient refusés, mais s'en allaient joyeux, contents, se félicitant, se congratulant, se tapant sur le ventre, donnant en un mot les signes de la plus vive satisfaction, et allant se griser comme des Polonais avec des femmes de gorge pesante mais de mœurs légères !

Il y en avait d'assez jeunes — la plupart étaient vieux.

L'un d'eux, à qui je parlais de mes deux retoquages, me dit :

— Moi, j'ai été refusé sept fois, et je compte bien l'être sept fois encore, et même plus, n'est-ce pas, Baron ?

C'était un soir de noce dans un café où j'allais depuis quelque temps, pour les entendre parler bachot, et parce

qu'ils m'intriguaient, ces blackboulés si gaiement résignés, qui étaient toujours suivis de jeunes gens dont la bourse se vidait sur la table, tout le monde se serrant les mains et trinquant : « Aux vieux melons de la Sorbonne ! »

Tout le monde était échauffé, il allait être minuit, quand celui qui s'était vanté de ces sept retoquages se pencha vers moi et me dit :

— Voulez-vous être reçu et en finir ?

— Ah ! si je voudrais !...

Il répondit à mon soupir de cave par un gros rire.

— Ça vous coûtera douze cents francs.

Douze cents francs ? Le chiffre me tomba comme un rocher sur la tête, mais je dissimulai ma stupeur et ne pris point des allures d'écrasé. Je voulais savoir.

Je savais tout, trente cinq minutes après.

Les garçons que je coudoyais si souvent à la Sorbonne étaient des *passeurs*, des gens qui prenaient votre nom, imitaient votre signature et subissaient l'examen à votre place.

Les passeurs étaient de bons vivants. Ils devinèrent vite que j'étais un gars à qui l'on pouvait se fier, et m'en contèrent de toutes les couleurs sur leur métier.

Ils avaient étudié le manuel à fond, et leur connaissance du programme leur servait pour tous les clients qui s'offraient.

Cette substitution se pratiquait sur une grande échelle.

Il y avait un complice dans la forteresse : le garçon de bureau spécialement affecté au service du baccalauréat, et qui fermait les yeux quand il reconnaissait, parmi les candidats, un des tricheurs. Ce tricheur là lui glissait la pièce. Le bonhomme s'est retiré dans le Jura, son pays, avec dix mille francs de rente.

Pendant une période de dix années, peut être, il eut la patte graissée ; quelques uns des passeurs préten-

aient qu'il partageait avec les examinateurs râpés. D'autres soutenaient qu'il était le bâtard de Monsieur Saint Marc-Girardin, et que c'était pour cela qu'il pouvait manœuvrer sans danger, prêt à faire chanter son père. Il avait l'air de reconnaître le truc, après avoir refusé de reconnaître le gosse. Pure farce ! mais, malheureusement, il ressemblait beaucoup à celui qu'on déclarait être à la fois l'auteur de ses jours et l'auteur du grand ouvrage sur la littérature dramatique ! Seulement, Bugnot — je crois que c'était le nom de ce garçon — avait l'air plus distingué que Saint-Marc.

Avec cela, ils se prirent de respect pour moi, à la suite d'épreuves et de paris provoqués par ma déclaration de fort en version ! Il n'y en avait pas que je ne pusse traduire d'emblée. C'était mon examen oral qui me tuait, mais Sénèque, Pline, Quinte-Curce, même les plus entortillés des Romains de la décadence n'avaient pas de secrets pour moi ! On chercha des passages embrouillés, des alinéas noués, je trouvais toujours le sens — j'en inventais un quand il n'y en avait pas. J'étais vraiment fort en latin ; c'eût été le diable, vraiment, si, ayant vécu dans une atmosphère de cuistres, mon père empestant les langues mortes, je n'avais eu le bénéfice de ma vie de piocheur malgré moi, et si je n'avais pas eu un peu la double vue du somnambule de foire, qui devine les objets les yeux fermés.

— Mais, mon cher, passez la version pour moi, je passerai l'oral pour vous ! me proposa un des passeurs qui avait été retoqué pour l'épreuve écrite à la session dernière, et qui avait perdu trois cents francs, de ce coup-là.

Il avait bel et bien échoué, mais il avait en même temps retenu le client, et il m'offrait de le remplacer puisque j'étais indémontable comme versionnaire.

En échange, il répondrait aux examinateurs.

— Comment ça ?

— Eh ! bien, c'est moi qui me présenterai quand on appellera Vallès. Est-ce que les examinateurs vous connaissent ?

— Non !

— Ça va tout seul, et ce n'est pas tout, mon cher ; non seulement vous aurez satisfait papa et maman et vous n'aurez plus à vous crever sur les mathématiques qui vous dégoûtent, mais, dans trois mois, vous pourrez faire les foins, non pas en meules comme nous, puisque vous ratez l'oral, mais en belles bottes encore. Un versionnaire peut gagner de quoi licher encore pas mal, avec Paris et la province.

Et je fus assez bête, assez lâche, pour ne pas accepter la combinaison, pour ne pas saisir l'occasion aux cheveux, pour ne pas sauter sur ce diplôme, si peu cher payé, pour ne pas adopter ce métier et me précipiter sur ce gagne-pain.

J'en ai de la rage quand j'y pense !

J'échappais à un travail stupide, écœurant, mortel. J'étais bachelier — et mes parents remerciaient le ciel. J'avais, en même temps, une profession. Avec ce qu'ils m'avaient appris, les pédants du collège, je pouvais manger, boire, payer mon garni ; je pouvais avoir des souliers non troués et des culottes où le vent ne s'engouffrait pas par des brèches, que voilaient mal des basques fanées.

J'avais bien le droit de vendre ce que j'avais si chèrement acquis, ce que j'avais payé de tant de larmes, un savoir qui devait ne me servir à rien, si je ne l'appliquais à ce métier de passeur !

Je refusai ; lâche, triple lâche !

. . . .

A moins que je ne me calomnie ! Si je repoussai les propositions qui m'apportaient la vie facile et ouvraient devant moi la route libre et large, c'est par pitié pour ceux qui avaient eu peu de pitié pour moi ! — Par pitié pour

mon père, dont je voyais toujours la pauvre vie, morne et stérile, menacée. J'avais déjà tant fait pour lui, moi qui aurais craché au visage des professeurs méchants, et qui aurais pilé sous les talons de mes souliers les livres qu'on me condamnait à lire, si je n'avais eu peur qu'on renversât notre soupière et qu'on nous ôtât les pommes de terre de la bouche ; sous prétexte que le fils était un polisson, qui devait mourir sur l'échafaud, on aurait fait mourir le père sous la misère !

Je continuai, à dix-sept ans, quand je me sentais un cœur d'homme, le sacrifice que j'avais commencé étant enfant, et je refusai d'être un passeur, non parce que je croyais ce métier indigne — oh ! mais non ! — mais parce que j'avais peur, si par hasard j'étais pris, de déshonorer la toge paternelle, agrémentée de peau de lapin !

J'étais sûr de gagner de l'or comme versionnaire ! Je détournai la tête, je fermai les mains. J'étais sûr, grâce au marché proposé par le vieux routier, d'avoir mon diplôme en poche. Je n'acceptai pas l'embauchage.

Je fus retoqué pour la troisième fois — par le professeur de sciences, qui était, ce jour-là, Lefebvre. Mon père m'écrivit une lettre humiliante et cruelle. Ah ! j'en eus le cœur soulevé : toute la colère de l'immolé !

*

Un de ces passeurs, L. M., arriva un soir, en plein boucan, un fond d'un café borgne où quelques honorables dodelinaient de la tête et barytonnaient du reste, en compagnie d'un homme grand et gros qui, sur un corps de cinq pieds sept pouces, roulait une tête enfantine et longue ; il avait la bouche en cerise, ce géant, et le regard clair et gai d'une fillette ; clair et gai, quand il avait mangé à sa faim ; cela ne lui arrivait pas tous les soirs.

Il y avait de l'éléphant dans cette célébrité, de l'éléphant lourd et bon, énorme et espiègle, qui a l'oreille frétillante et un bout de queue comique.

Il portait même, dans ses habits, comme un reflet de la fange qui fait chemise sur sa peau de l'éléphant : il paraissait pauvre.

Nous trinquâmes seulement, ce soir-là ; mais, plus tard, je devais devenir l'ami de ce gaillard, presque son secrétaire, sa béquille. Il s'appelait Gustave Planche. Je crois amusant, puisque son nom apparaît sous ma plume, de raconter une histoire dont nous fûmes plus tard les tristes héros.

Je reçus un mot de lui :

« J'ai peur qu'au Café du Théâtre Français on me refuse ce soir le crédit du dîner ; venez avec quelques sous, si vous pouvez.

GUSTAVE PLANCHE. »

J'arrivai avec les sous que j'avais — une pièce de deux francs — c'était une fortune à la fin du mois.

Nous allâmes dîner à nous deux, avec ces deux francs-là, au restaurant le plus voisin, rue Fontaine-Molière. Cela s'appelait, je crois, *Restaurant du Petit Londres,* la maison était tenue par un monsieur Gérard, si j'ai bonne mémoire.

Je dois me tromper : j'ai mes raisons pour cela.

Le repas était à prix fixe : quatre-vingts centimes.

Pour quatre-vingts centimes, on avait droit à deux plats, dont un de viande. Je choisis, comme plat de viande, un pied de cochon grillé.

Mais je n'aime le pied de cochon qu'avec de l'huile et du vinaigre ; je pris l'huilier et je fis une belle sauce.

J'étais en train de verser l'huile en larges gouttes d'or quand Planche me tira tout d'un coup la manche.

— Il me semble qu'on cause de nous au comptoir ?

En effet, tout le comptoir avait les yeux sur notre table.

Je voyais qu'on délibérait.

La femme avait l'air de dire : *Non ;* l'homme de dire :

Oui. Le garçon attendait avec la tête de Lassouche, les cheveux en loup.

Planche paraissait très inquiet.

— Il a peut-être tenu un café quelque part, disait-il, en faisant mine de s'essuyer ou de se gratter pour tâcher de dévisager Gérard à travers les doigts ou sous la serviette. Il me semble le reconnaître... je lui dois, je crois, dix-neuf francs.

Le pauvre Planche était un galérien de la dette criarde et avait une peur affreuse des réclamations : quelques-unes l'avaient attendu et assailli à la porte de la *Revue des Deux-Mondes*. J'avais dû, un jour que j'étais avec lui, à peu près étrangler un crémier qui emplissait la rue Saint-Benoît de ses cris. Planche s'enfuyait pendant ce temps-là.

Le comptoir nous regardait toujours.

Pour me donner une contenance, je reprends l'huilier, et j'ajoute un peu d'or à ma sauce.

Je fais l'autruche, Planche aussi — nous cachons nos têtes, nous baissons nos fronts, nous mettons du coton aux dents de nos fourchettes, nous ne faisons pas de bruit avec les nôtres — nous en avions pourtant soixante-trois à nous deux — c'était à Planche qu'il en manquait une — à lui, pas à moi, parole d'honneur ! — Je serrais même mon œsophage, si bien que le pied entrait mal, et j'étouffais.

Une sueur !...

J'ai vu qu'on se déplaçait au comptoir. Je l'ai vu sans lever les yeux, car j'ai toujours la figure dans mon assiette, même de la sauce au bout du nez ; mais je sens approcher un malheur.

On me tape sur l'épaule.

— Monsieur...

Je fais celui qui sort d'un rêve, qui était dans *ses pensées*.

— Monsieur, reprend l'homme d'une voix solennelle et que tout le monde entend et écoute autour de nous, on

peut bien, pour quatre-vingts centimes, donner des pieds de cochon sans huile, mais, avec de l'huile, c'est impossible, surtout quand on l'aime autant que ça !

Il prend mon assiette et la promène sous les yeux des voisins.

— J'en appelle à monsieur, qui est avec vous, dit-il en finissant et en s'adressant à Planche.

Et Planche me lâcha ! Planche eut l'air de dire qu'en effet il y avait beaucoup d'huile, et pour quatre-vingts centimes, certainement on ne pouvait pas laisser faire des sainte-menehould.

Il indiqua que, lui, il avait mangé sec : il tremblait, il était rouge.

C'est qu'aussi c'était grave ! Si l'on allait nous demander un supplément ? Nous avions acheté du tabac avant d'entrer ; ayant fait nos comptes, nous devions donner trois sous au garçon, pour deux ! trois sous et trente-deux sous pour nos dîners, cela ne fait jamais que trente-cinq sous, dans tous les pays du monde, même sous l'Empire.

Nous avions laissé quatre sous à la Civette. Il nous restait un sou pour faire les garçons ! Mais pas pour payer des suppléments.

En une seconde, de même que, quand on va mourir, on revoit, dit-on, toute sa vie, il me passa dans la tête des images de mercuriales entrevues dans des coins de journaux sur les tables de café. Quel pouvait bien être le cours des huiles ?

Avec un sou, le Restaurant de Londres serait-il payé de sa sauce à la Sainte-Menehould ? Si c'était deux sous, nous n'avions qu'un sou à donner au garçon pour nous deux. Si c'était quatre sous, rien ! nous apparaissions pannés comme mon pied de cochon.

On ne nous demanda pas de supplément. On préféra nous humilier : ils ne s'en privèrent point. Les murmures couraient de table en table ; on parlait de moi : « Si je faisais partout comme cela, je pouvais me régaler à bon

compte... Ce sont les plus râpés qui sont les plus gourmands... Encore, moi, j'étais jeune ; mais le vieux (c'était Planche) il aurait dû me dire que ce n'était pas délicat. Pourquoi n'apportions-nous pas une petite fiole pour y mettre de quoi faire notre salade chez nous ? »

Nous partîmes au milieu de la déconsidération générale.

— Ah ! mon cher, me cria Planche, quand nous fûmes dehors, mon cher, tant pis, je vais faire mes visites ! Ce pied de cochon me décide. Il faut que je sois de l'Académie !

A ce moment-là, j'étais déjà contre les Académies ; mais la blessure était trop fraîche, le pied trop enfoncé dans mon cœur pour que je pusse garder mes convictions farouches, et, ma foi, tant pis ! S'il fallait que Planche fût de l'Académie pour que nous puissions manger des pieds de cochon à la sauce, eh ! bien, Planche en serait. C'est ainsi qu'on trahit !

Et, le lendemain, j'écoutais, sans m'indigner, Gustave Planche causer avec Sandeau et Mérimée, de la candidature au dernier fauteuil vacant. C'était au *Café du Théâtre-Français*, celui où il avait peur de n'avoir pas crédit du dîner. Monsieur Sandeau se rappelle peut-être un garçon qui, ce soir-là, à côté de Planche, avait l'air très accablé et passait d'un geste tragique, son mouchoir sur ses lèvres. C'était moi qui tâchais d'essuyer l'huile de la veille. Elle ne s'en allait pas ! C'était la tache de Macbeth !

Longtemps, j'eus ce pied de cochon en travers sur le cœur. Planche, lui, avait absolument dit adieu à ses idées d'inflexibilité littéraire. Poursuivi par le souvenir du petit *Restaurant de Londres*, effrayé des terreurs qu'une imprudence à l'huile pouvait accumuler sur deux têtes, quand on n'a pas quatre sous pour payer le supplément dans un restaurant à seize sous, il avait résolu d'être de l'Académie, non pour la gloire, mais parce qu'à l'Académie on a des jetons de présence qui valent un louis, et que cela fait quinze cents francs à la fin du mois.

— On a bien des pieds de cochon pour quinze cents francs ! me disait-il.

Et il ajoutait :

— J'aurais quinze cents francs de jetons de présence ! Puis, on me mettrait probablement au Dictionnaire. Encore quinze cents balles ! On donne quinze cents balles à ceux qui travaillent spécialement au dictionnaire.

Il me tapait sur le ventre et souriait comme un enfant. Et je lui pardonnais de vouloir être des Quarante, car je préférais qu'il fût gai à l'idée d'aller au milieu des perruques, plutôt que d'avoir la tristesse qui, quelquefois, voilait ses yeux — voile que j'ai vu crevé par des larmes, d'autres soirs où l'on était pauvre comme le jour de mes quarante sous.

La maladie le prit. — Une candidature *ganache* prima sans doute la sienne ; on lui conseilla d'attendre une autre vacance...

Le temps se passa ; c'est la mort qui tendit son fauteuil ; il s'y assit sans être académicien.

Mais mon histoire est vraie. C'est l'aventure du pied de cochon qui l'avait poussé à tâter Sandeau et Mérimée dès le lendemain.

Je devais même aller voir Sainte-Beuve, qui le haïssait, mais qui, peut-être, aurait éteint ses feux devant ma démarche. Je passais pour un meneur de cabales. — Je lui aurais promis de désarmer. Voilà où mène une sauce Sainte-Menehould ! et la vue d'un homme célèbre dévoré par la pauvreté et le chagrin.

*

Je retourne à mes hommes qui vendaient leur savoir *un prix de* — mais se réservant le droit de mettre le nez de leurs clients et de la famille dans toutes les crottes qu'ils pouvaient traîner sur le chemin, avant et après l'épreuve.

Je ne sais quelles sont les conditions du baccalauréat,

aujourd'hui ; mais en ce temps-là, on pouvait se présenter dans n'importe quelle faculté, et voilà pourquoi il y avait tous ces provinciaux, gens de marque ou gens de campagne, dans la Capitale du monde civilisé.

Ils avaient souvent des relations élevées dans la ville, et profitaient de leur séjour pour les rafraîchir. C'était à ce propos que nous organisions, dans un des cafés qui avoisinaient la Sorbonne, de comiques conspirations.

« Il faut que *pépère* boive », avait dit le passeur. Il fallait aussi que *pépère* menât son fils, son prétendu fils, dans le monde. Il était décidé entre nous qu'on persuaderait au bonhomme qu'il était utile de faire, ensemble, visite à l'homme puissant qu'on avait la chance d'avoir pour parent ou pour protecteur.

Au besoin, le passeur déclarait qu'il ne se sentait pas en train et qu'il avait peur d'être refusé, que sa mémoire fuyait, que les excès de la veille l'avaient éreinté et qu'il était fichu de rater son coup. Alors quelques-uns cédaient, et, bras dessus, bras dessous, le papa et le passeur allaient dîner ou prendre le thé chez l'homme influent, pour obtenir qu'il allât voir les examinateurs.

Il y avait ainsi des impairs terribles, des quiproquos burlesques, des *embrouillamini* qui jetaient la table dans l'ahurissement — le mystificateur s'en payait, tout heureux de nous faire pouffer en nous contant ça le lendemain — sans compter que l'enfant apocryphe arrivait à se piquer le nez, les trois quarts du temps, et alors se conduisait dans les salons comme il s'était conduit la veille dans les débits de prunes ou liqueurs, ou dans la maison Tellier, et l'on trouvait le garçon bien mal élevé. Quelquefois, il y avait eu de sournois projets d'alliance entre les familles et la demoiselle de l'endroit avait mis sa plus belle robe, en entre-bâillant le corsage, juste ce qu'il faut pour montrer à un fiancé qu'on n'était pas une planche.

Le passeur s'était tenu à peu près bien au début. — Ce soi-disant provincial avait dix ans de Paris dans la peau et

avait fait ses études à Charlemagne ; il paraissait généralement plus vieux que son âge ; il devait avoir dix-neuf ans, il en avait bien vingt-deux ou vingt-trois — mais on ne lui en voulait pas d'avoir l'air un peu viveur, quoique arrivant de Rennes ou de Draguignan. Malheureusement, le *piquage* du nez était forcé, les habitudes du Quartier reprenaient le dessus, et il lichait toutes les bouteilles, finissait par entonner des chansons chargées de mots à double sens qui jetaient l'effroi dans la maison. Deux ou trois fois, il y eut des expulsions à coups de balai.

Mais, deux ou trois fois aussi, il y eut des malins qui se substituèrent au vrai rejeton, non pas seulement pour la conquête du diplôme, mais pour la conquête des petits cœurs qui battaient sous la guimpe coquettement plissée et entr'ouverte. Sous le nom de son client, le passeur s'était coquinement ménagé et avait gardé une tenue de garçon comme il faut, et il avait reparu dans la maison après le départ du père. On ne s'aperçut pas toujours à temps de la fraude, et il y eut des *flirts* qui durèrent une saison.

L'un d'eux finit bel et bien par le *conjungo*. On s'était aperçu que Bur... n'était qu'un imposteur — le fils, le vrai fils, était venu ; le père avec lui. Mais la demoiselle déclara que le vrai fils ne lui plaisait pas et qu'elle préférait l'imposteur, menaçant de s'enfuir avec lui si l'on faisait du scandale ; et Bur... mena un beau jour à la mairie et à l'église sa *cousine* pour de rire, qui fut, ma foi, une fort honnête épouse, rentée assez grassement, ce qui ne fait jamais de mal, et chez laquelle je mangeais, tous les premiers mercredis du mois, un plat aux champignons et au vin, qu'on appelait le plat du passeur, parce que c'était du *faux*-filet.

J'ai bien ri, à ce moment-là, surtout parce que je restais dans la coulisse, tout en tenant les fils des pantins, et parce que je ne me grisais pas et savais filer à temps quand ça tournait mal, sauf quand il y avait à se cogner après trop de libations ou trop de farces.

Il arrivait des moments où tout le monde perdait la tête et, aussi, où les parents et le vrai fils étaient exaspérés. Ils finissaient par se fâcher, et pif, pan, il y avait des mêlées formidables. La plupart du temps, ces bourgeois étaient bourgeoisants, vantant et retenant à la fois leurs écus, ayant toute la morgue et toute la bêtise de leur race. Ils regardaient avec mépris mes habits râpés. Comme, aussi, l'on me surprenait quelquefois, vers midi, avec du cochon dans du papier, m'empressant d'aller déjeuner de ma charcuterie et d'un morceau de pain, j'étais l'objet de leurs railleries et de leur pitié.

J'aurais été poltron comme un lièvre que je n'en aurais pas moins eu l'envie de leur sauter dessus. J'aurais été fort comme une puce que j'aurais pensé à les mordre. Mais j'avais rêvé des dangers et des supplices trop hauts pour avoir peur de rien, et puis, grâce à mon *entraînement*, depuis l'enfance, à mon passage chez les savatiers, à ma fréquentation de casseurs d'hommes, j'étais sûr de moi. — J'en abusais ! Je faisais celui qui a horreur des bagarres, qui est gauche de ses gestes, qui demande : « Pardon, excuse, la compagnie ! », en ayant l'air de vouloir s'enfuir. Ils en profitaient pour m'insulter. Quand c'était bien dur, que l'injure y était, j'entrais dans les armes avec une série de coups de poing bien à moi, qui partaient tout seuls — la volée de trois pour commencer, en attaquant par la main gauche, après que la droite faisait feinte sournoise, — recul, coup de pied bas, et j'attendais ! Souvent, j'étais cerné et pris à bras le corps ; mais j'avais alors les défenses qui, comme on disait entre hommes de lutte, font cracher la m... — si terribles que j'avais peur de m'en servir. Qui connaît les trucs peut casser les côtes, faire sauter les yeux, arracher d'un geste la force et la vie. Je dus, une fois, où j'allais être étouffé par une espèce de fermier bas-normand, lui faire demander grâce. On crut que l'homme en mourrait et l'on m'emmena au poste.

Quelle nuit je passai là, désespéré, me frappant la tête

contre la muraille ! C'étaient alors les soldats qui faisaient le service. Il ne passait pas de voiture, le matin, pour ramasser les empoignés de la nuit. C'est entre quatre hommes et un caporal que j'allai vers le commissaire. Heureusement, ce n'était rien ; mon adversaire put venir lui-même demander, d'une voix essoufflée, et tout pâle, qu'on me remît en liberté. Mais la leçon fut terrible ; à partir de cette aventure, je m'écartai peu à peu des passeurs, et, de cette lutte brutale qui avait failli avoir une si dramatique issue, j'emportai, à la fois, de la honte et de la peur.

Je voulais bien être pris par les soldats, mais comme combattant politique, saisi derrière un tas de pavés — je ne voulais pas être compromis dans un procès de basse et sanglante brutalité. J'avais passé par toutes les angoisses, dans ce violon. Je devais garder entier l'honneur de mon nom, pour le jour proche ou lointain, où il apparaîtrait sur un procès-verbal de bataille gagnée ou perdue.

Du reste, à ce moment-là, le quartier des Écoles fut traversé par un courant de révolte.

Le gouvernement commit la sottise de fermer le cours de Michelet au Collège de France, et cela mit le feu aux poudres.

J'ai raconté, dans le *Bachelier*, les manifestations que provoqua cette imprudence gouvernementale.

C'est sur un autre terrain que nous allions être placés. Voilà pourquoi j'interromps ici la série de ces mémoires.

1883.

JULES VALLÈS

ERNST ROBERT CURTIUS

Peu d'esprits sont spacieux ; peu même ont une place vide et offrent quelque point vacant. Presque tous ont des capacités étroites et occupées par quelque savoir qui les bouche. Pour jouir de lui-même et en laisser jouir les autres, il faut qu'un esprit se conserve toujours plus grand que ses propres pensées, et, pour cela, qu'il leur donne une forme ployante, aisée à resserrer, à étendre, propre enfin à en maintenir la flexibilité naturelle. Tous ces esprits à vue courte voient clair dans leurs petites idées, et ne voient rien dans celles d'autrui. Esprits de nuit et de ténèbres, ils sont semblables à ces mauvais yeux qui voient de près ce qui est obscur, et qui de loin ne peuvent rien apercevoir de ce qui est clair.

JOUBERT.

Ernst Robert Curtius est un esprit spacieux. De son œuvre se dégagent une sécurité et un bien-être analogues à ceux que diffuse l'architecture de la Renaissance. « Architecture de l'humanisme » [1], qui excelle dans l'aménagement et la répartition de l'espace et qui en ordonne les

1. *The Architecture of Humanism*, tel est le titre du bel ouvrage, d'un équilibre lui-même si architectural, que publia en 1914 (London, Constable) le regretté Geoffrey Scott.

effets selon la plus large noblesse. Séjourner dans ses livres, c'est retrouver les sensations que l'on goûte lorsque l'on se promène dans le vaste *cortile* d'un palais de Bologne tel que le Palazzo Bevilacqua. Architecte et humaniste, pour étendu qu'il soit, l'esprit de Curtius n'est jamais incirconscrit : sur un mode mesuré, il se déplie avec aisance entre des points fixes, prédéterminés, choisis. Ouvert, hospitalier, disponible, l'acte même d'accueillir figure à la fois son plaisir et son devoir. Il n'acquiert rien qui ne l'enrichisse, mais toute acquisition comparaît aussitôt devant l'échelle permanente des valeurs qui, sans se départir d'une parfaite urbanité, exerce sur elle un droit de contrôle absolu. Après un examen attentif, l'hôte nouveau est installé à la place précise que ses titres lui désignent, et où lui sont assurés les égards qu'il mérite, à condition qu'il n'empiète pas, qu'il ne prétende pas se substituer à de plus haut situés que lui, qu'il ne trouble pas cette musique ininterrompue qui se poursuit sur les sommets, qui dispense au génie son repos propre, et qui propage jusqu'à nous le baume d'une mystérieuse et substantielle sérénité. *Über allen Gipfeln ist Ruh* : à l'admirable rappel de Gœthe, on pressent que Curtius voue une profonde, une intime adhésion. Par ces opérations de filtrage qui séparent l'*authentique* de son contraire et non moins de sa contrefaçon, *mettre chaque chose à sa place* (restituons à l'expression courante toute sa force), maintenir la permanence des valeurs, en perpétuer le respect, sauver cette substantielle sérénité qui découle de leur existence et de leur accomplissement, — là réside l'*invariant* du propos de Curtius, ce qui confère à sa démarche sa singulière dignité.

Or, de cette œuvre, à ce jour, la France forme le massif central[1] ; et en ces derniers mois, aux livres et aux essais

1. *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* (première édition, juin 1919, Gustav Kiepenheuer Verlag Potsdam ; *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus* (1921, Ver-

ue sur notre littérature Curtius avait déjà publiés, est venu 'adjoindre un ouvrage d'ensemble intitulé : *Die Franzö-ische Kultur*. Depuis le chef-d'œuvre de Brownell : *French Traits*[1] (1888) — auquel convient chez nous la dénomi-ation balzacienne d'« inconnu », — *Die Französische Kultur* est l'écrit le plus magistral qu'un étranger nous ait onsacré. Certes, nous aurons occasion de le voir, l'apport e Curtius ne se limite nullement au fait qu'il soit en Alle-nagne notre interprète, un interprète dont, à mes yeux, ous ne possédons pas ici l'équivalent[2], — et j'aime trop

g von Friedrich Cohen in Bonn) ; *Balzac* (1923, même éditeur) ; *ranzösischer Geist im Neuen Europa* (1925, Deutsche Verlags-Anstalt tuttgart Berlin und Leipzig ; *James Joyce und sein Ulysses* (1929, Ver-ig der Neuen Schweizer Rundschau Zürich) ; *Die Französische Kul-ur : eine Einführung* (1930, Deutsche Verlags-Anstalt Stuttgart erlin und Leipzig : le livre de Curtius constitue le tome I d'un uvrage en deux volumes sur la France dont le tome II, portant ur les domaines politique et économique, est l'œuvre d'Arnold Bergs-rässer). En dehors des livres proprement dits, signalons deux bro-hures : *Der Syndikalismus der Geistesarbeiter in Frankreich* (1921, Ver-g von Friedrich Cohen in Bonn), et l'admirable *Emerson* (1924, Ver-g der Philosophischen Akademie Erlangen). Dans maintes revues, *Die Neue Rundschau*, *Die Litteratur*, mais surtout *Die Neue Schweizer undschau*, Curtius a publié de nombreux essais et articles qui ne sont as encore réunis en volume : je ne puis indiquer ici que le *Saint-Evremond*, le *T. S. Eliot*, et les deux essais sur Hofmannsthal. — Grâce aux soins d'Armand Pierhal et de Henri Jourdan, les deux eules traductions qui nous aient été encore offertes de certains écrits e Curtius ne laissent rien à désirer : en 1928, les Editions de la Revue Nouvelle ont fait paraître le *Marcel Proust*, et en 1929, les Publications e la Conciliation Internationale (Dotation Carnegie, 173, boulevard aint-Germain) ont donné les deux conférences sur *L'Idée de Civilisa-ion dans la conscience française* qui contiennent la substance du premier hapitre de *Die Französische Kultur*. (De cet opuscule, Ramon Fernan-ez a parlé ici en septembre 1929). On annonce une traduction de *Die Französische Kultur* qui serait l'œuvre d'un autre fidèle et compréhen-f ami de la pensée de Curtius, Jacques Benoist-Méchin.

1. W. C. Brownell. *French Traits* (New-York. Charles Scribner's ons). Aux livres de Brownell et de Curtius, il convient de joindre elui d'Edith Wharton : *French ways and their meaning* (Macmillan et o. London, 1919) qui, en des dimensions plus réduites, va loin dans connaissance et dans la compréhension de notre pays.

2. Ecrivant ceci, j'ai garde d'oublier l'œuvre, l'enseignement, l'in-

l'individuel pour me limiter à mon tour à l'interpréte ainsi. Mais il reste qu'ici c'est la reconnaissance (dan: toutes les acceptions du terme) qui prime, et ces pages on avant tout pour objet d'acquitter une dette de gratitud personnelle et collective.

* * *

Multiples, et tous vénérables, sont les grands fleuve de tradition et de culture au confluent desquels Curtius s situe. Lui-même commente avec approbation la parol fameuse de Michelet : « L'Angleterre est un empire l'Allemagne un pays, une race ; la France est une per sonne »[1]. Si d'illustres ascendances[2] transmirent à Cur tius le double legs de la Grèce et de Rome, si avec piété i en garde le *thesaurus*, y ranime la flamme, c'est à son pays à sa race, à la complexe unité de l'Allemagne que, comm de juste, il réserve les battements les plus profonds, le

fluence de Charles Andler : je me souviens trop, pour ma part, de sous-marines profondeurs d'interprétation que dévoila à ma vingtièm année tel cours sur Heine et les lyriques qui procèdent de lui ; mai l'absorption d'Andler en son monumental *Nietzsche* ne lui perme plus de recueillir en d'autres livres les fruits d'un enseignement qui s poursuit, me dit-on, plus admirable que jamais.

1. *Die Französische Kultur*, 50, et à la page finale du livre Curtiu commente ainsi : « Envisagée comme un tout, la France a rejoin l'unité d'une personne. Elle se pense elle-même en tant que pe sonne, et elle pense son histoire dans les catégories de la personne.. La personnification de la France a passé dans la conscience générale elle est devenue vivante au sein de la nation tout entière... A la *De Roma* correspond la Déesse France qu'honorait André Chénier... L cri « Vive la France ! » ne s'adresse pas à un état, à une nation, à u pays, mais à l'être mythique que des millions d'hommes nourrisser du sang de leur cœur, de leur esprit et de leur volonté. C'est d'avoir s créer ce mythe qui est son être propre qui a communiqué à la France dans toutes les époques de son histoire et particulièrement dans cell qui la souleva en 1789, une si grande puissance sur les âmes, et l réside l'explication du fait que la culture française ait assumé le carac tère et la forme d'un culte. »

2. « Petit-fils de l'historien de la Grèce, petit-neveu du philologu ami de Renan », rappelle Catherine Pozzi en son article nuancé e agile : *Nous, vus de l'Est...* (*Figaro* — 20 juillet 1930).

plus secrets de son esprit et de son cœur. Unité à la fois réelle et idéale, où, au-dessus des données géographiques et historiques, une personne plane : la personne de Gœthe. Ce que Shakespeare est pour l'Angleterre, Dante pour l'Italie, Gœthe l'est pour l'Allemagne [1], — mais Gœthe figure un centre de gravité qui exerce une action d'autant plus efficace qu'elle est plus humaine. Empire dans un empire, tout-puissant mais invisible, Shakespeare disparaît en son œuvre ; Dante exige un constant héroïsme qui culmine dans la sainteté : avec Gœthe l'on est en face d'un homme (au sens où Napoléon le formulait) : entre vie et œuvre, nature et culture, passion et réflexion, sans cesse s'opèrent, et se laissent percevoir, d'admirables échanges : la *Ehrfurcht* que Gœthe inspire subsiste, inentamée, mais elle s'humanise, et il en résulte que, d'une manière plus générale que Shakespeare ou que Dante, Gœthe est *exemplaire*. En Allemagne, point de ralliement et ligne d'horizon de tout ce qui est supérieur, on se réfère à lui comme à l'étalon de mesure. J'imagine qu'à son école Curtius développa telles de ses qualités natives : le sens de l'équilibre, le refus de céder à de faux entraînements, le besoin de ne donner chaque fruit qu'en sa saison, enfin ce constant et métho-

1. Chez nous, ce n'est pas un homme, si grand soit-il, qui tient ce rôle, mais bien la France elle-même, la France *personne* : elle figure non seulement le centre de gravité, mais pour ainsi dire *le centre de personnalité*. — De son côté dans le chapitre de *Die Französische Kultur* consacré à la Littérature et la vie de l'esprit, Curtius observe : « Il est caractéristique qu'à la question : « Quel fut le plus grand Français ? » on ne trouve pas de réponse. La France n'a produit ni un Dante, ni un Shakespeare, ni un Cervantès, ni un Gœthe. Mais elle possède à la place une littérature qui constitue une unité vivante ininterrompue et qui par son ensemble même figure une personnalité d'un genre incomparable ». (P. 91).

2. Appartenant à un pays, à une race où le génie même de la *Weltanschauung* favorise l'écart et l'excès en vertu desquels, passant aussitôt à la généralisation, des vues tout individuelles s'érigent en autant d'absolus, Curtius est merveilleusement indemne de ce péril. A toute interprétation partielle qui se donne pour globale, aux pseudo-synthèses « apocalyptiques » dont fourmille l'Europe d'après-guerre, Curtius

dique élargissement en vertu duquel, de l'Angleterre (en une courbe qui va de Spenser à T. S. Eliot et à Joyce), de l'Italie (il porte à Dante le plus fidèle amour : un amour tout nourri de savoir) et même de l'Espagne il possède une expérience à peine moins approfondie que celle qu'il détient de la France.

Les esprits situés en un confluent de cette sorte sont les seuls susceptibles de vraiment interpréter, de s'acquitter d'un office dont le labeur est proportionnel à la méconnaissance que presque toujours il rencontre. Définissant naguère l'interprète spirituel, j'écrivais : « Comprendre constitue le fondement intellectuel, l'indispensable point de départ, mais à partir duquel justement les difficultés commencent de surgir... Il se peut que dans la compréhension, l'esprit ait trouvé toute sa joie : s'il la communique, ce sera mû par le sentiment d'un devoir : il faut qu'il remette ses pas dans des sentiers déjà familiers, et par là, au moment même où il transmet aux autres le message, qu'il risque d'en tarir pour lui le bienfait ou tout au moins de l'émousser. Ce passage de l'idée à l'acte que comporte le fait d'écrire, ici surtout n'a pas toujours l'inévitabilité, — l'heureuse fatalité d'un instinct, — que fréquemment on lui attribue : en pareils domaines il s'agit moins de s'abandonner à une pente naturelle que de traduire un ensemble d'impressions souvent fort complexes : pour soi elles sont claires, il ne s'ensuit pas qu'elles soient intelligibles à autrui, et le travail que s'impose un esprit afin de les produire à la lumière n'accroîtra pas à ses yeux une clarté dont un labeur trop prolongé peut au contraire ternir l'éclat. Travail deux fois désintéressé, car l'interprète

oppose la clarté et la sérénité de regard d'un historien qui est en même temps un gardien des valeurs. Dans un substantiel article, qu'on ne saurait trop méditer, sur : *Soziologie — und ihre Grenzen* (*Neue Schweizer Rundschau*, octobre 1929), Curtius dénonce l'offensive sociologique qui menace l'Allemagne d'un danger analogue à celui que nous firent courir naguère Durkheim et son école.

st au service et de son modèle et du lecteur ; toutes ses orces sont engagées dans une entreprise qui en dernière nalyse n'est pas la sienne ». Remarques qui, selon moi, 'appliquent à toute interprétation véritable, mais quand il 'agit d'interpréter un écrivain étranger et davantage encore ine culture, les difficultés sont doublées, parce qu'alors ux problèmes de l'interprétation s'ajoutent ceux de la pré- entation dont on ne saurait se dispenser. La tâche initiale éside dans l'*exposé*, et, à mon sens, il n'en est pas de plus ngrate, qui, sous son air de facilité, exige un art plus droit. Que si la responsabilité de l'interprète se com- lique de celle du professeur, si, en même temps que les ecteurs, ce sont aussi des étudiants qu'il faut guider, éclai- er, orienter, nous joignons la situation, de toutes, la plus nalaisée, — la situation même de Curtius, et qu'il résout vec tant d'élégance que les traces du travail sont résorbées ans la mûre plénitude de l'exécution. *Scribitur ad narran- um* : la devise de l'historien correspond chez Curtius à un on fondamental : le *probandum* se dégage de la perfection nême avec laquelle le *narrandum* fut accompli. L'œuvre ntière est une « chaussée historique, bien cimentée, solide t continue [1] » : les simples exposés de faits [2], jusqu'aux omptes rendus détaillés du sujet d'un livre (le genre lit- éraire le plus déshérité), ne débordent pas le cadre : ils ont pris en cours de route, encastrés avec un bonheur

1. Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis* II, 112. Sainte-Beuve recourt à expression pour caractériser la méthode dont s'écarte Michelet qui rit l'histoire « avec une suite d'éclairs ».

2. Les exposés de Curtius ont la *solidité* mais non point jamais le du professeur. Rien n'est avancé que ne sous-tende une irrépro- hable *Sachlichkeit*, et lorsque, de façon directe, celle-ci intervient, il mble que la précision rehausse autant qu'elle instruit, qu'elle possède omme une délicate saveur ornementale. Ici Curtius se rapproche d'un ses auteurs préférés, — auquel il consacra une si belle étude : à eine moins que chez Larbaud, la précision est chez lui une coquette- e choyée : parce qu'ils sont l'un et l'autre des *amateurs de belles-lettres* nouveau restituons aux termes toute leur force), l'on dirait que les *its* eux-mêmes recèlent pour eux un arome.

qui laisse au sol son élasticité. Sur cette « chaussée historique », Curtius se meut d'un pas toujours égal, servi par un style tout de propriété, sans autre rehaut que la netteté qui en résulte. Les dimensions des phrases sont à l'échelle du *palazzino :* quand, de l'impression que d'abord elles communiquent, on passe à l'analyse, on les découvre même un rien plus brèves qu'on ne l'eût supputé : les membres de chacune d'elles sont si justement articulés qu'elles engendrent en nous cet écho spécial, discret, que supprime tout raccourci. Pour caractériser le *tempo* de Curtius, il conviendrait d'abstraire et de généraliser une indication qui, dans la musique, est susceptible de concerner diverses sortes de mouvements : le *tempo* de Curtius est, en soi, le *moderato.*

***

Les Pionniers de la France nouvelle, tel est le titre de l'ouvrage par lequel Curtius débuta [1]. Publié en juin 1919, le livre doit son origine à des conférences tenues à l'Université de Bonn pendant le semestre d'été 1914, et l'Avant-Propos n'est postérieur que de onze jours à l'armistice. Curtius y dit qu'il n'a pas voulu prêter l'oreille aux cris de haine que suscite l'état de guerre, et le livre remplit l'exact office que l'auteur lui avait assigné : « présenter un tri de ce qui, sur le sol de la production française contemporaine, contribuait par sa croissance à la formation d'une nouvelle Europe de l'esprit. » Après une introduction où tous les antécédents sont qualifiés, et où la portée de la philosophie de Bergson pour l'ensemble du renouveau est fort bien appréciée, Curtius étudie les cinq figures et œuvres qu'il estime les plus significatives : Gide, Rolland, Claudel, Suarès, Péguy, enfin dans un chapitre de conclusion, interro-

1. Curtius avait auparavant publié un travail sur Brunetière, mais lui-même ne date son véritable début que de la publication des *Pionniers de la France nouvelle.*

geant les textes des pionniers eux-mêmes sur leur pays [1], il élabore, en les comparant, une première image de la France nouvelle. Dans l'introduction, Curtius écrivait : « Que le choix de ces cinq noms ne soit pas une juxtaposition arbitraire, mais découle d'une perspective historiquement juste ne saurait, bien entendu, être démontré : ce qui incline cependant à le croire, c'est qu'il coïncide avec les constatations des témoins français du mouvement [2] ». Depuis lors, le temps a fait la preuve de la justesse de cette perspective historique : dans l'ordre littéraire, si l'on se replace par la pensée à juillet 1914, le livre de Curtius offre le tableau le plus complet et le plus cohérent de la France nouvelle d'avant-guerre [3].

1. Ces textes sont empruntés à Gide, Rolland, Suarès et Péguy : en ce qui concerne Claudel — dont il dit que « parmi les Français modernes il se présente tel le seul poète-né, un poète authentique et profond pour qui les choses sont neuves comme au premier jour », — Curtius observe que ce n'est pas sa vocation de dessiner certains traits du visage de la France, mais bien, par les œuvres concrètes qu'il crée, de projeter ce visage même et de l'enrichir.

2. Curtius n'omet aucun des témoignages importants : les études de Rivière sur *Paul Claudel poète chrétien* (1906-1907), les *Œuvres lyriques de Claudel* (1910), *André Gide* (1911), l'essai de Michel Arnauld sur *Les « Cahiers » de Charles Péguy* (N. R. F., novembre 1909), les *Quelques Maîtres* de Daniel Halévy (1914 : Rolland, Péguy, Suarès et Claudel).

3. D'un bout à l'autre le volume est d'égale valeur, en vertu d'un don bien rare, et que Curtius possède à un degré éminent : le don de *sympathie objective*. L'objectivité est indispensable au critique, mais nullement la froideur dont trop souvent elle s'accompagne : au contraire, il existe une chaleur d'intelligence qui assure à l'objectivité elle-même tout son rendement. — Si, parmi les cinq études, mes préférences personnelles vont au *Claudel* et au *Suarès*, cela tient à ce que dans les deux cas, une circonstance particulière est venue favoriser la plénitude de jeu des facultés. Claudel est, par excellence, une grandeur *une*, et Curtius à son tour — nous le verrons avec son *Balzac* — excelle dans la restitution de l'*unité*. C'est parce qu'il n'a jamais perdu de vue que le génie et l'œuvre de Claudel surgissent « d'une couche de l'être plus souterraine que toutes les données historiques et idéologiques », qu'ils sont commandés par un évènement intérieur unique et fondamental, c'est parce que toute son analyse part d'un examen approfondi des *Vers d'Exil*, que l'étude de Curtius sur Claudel reste aujourd'hui si valable

De ce tableau, Curtius avait écarté « la littérature de l'intérieur » (au sens où l'on parle de la politique intérieure d'un pays), ce qui n'était qu' « un prolongement de la tradition française, avant tout la littérature nationaliste et néo-classique ». Laissant de côté la littérature néo-classique qui, du point de vue de l'étranger, éveille encore moins d'intérêt que celui, pourtant déjà si faible, qu'elle peut avoir pour nous, dans son ouvrage suivant : *Maurice Barrès et les fondements intellectuels du nationalisme français* (1921), Curtius examine le versant nationaliste en la personne de celui qui y inféoda la complexité d'un génie tout individuel. « Les fondements intellectuels », dit le sous-titre, et d'un bout à l'autre le livre reste sévèrement, presque austèrement intellectuel. Tels écrits de Barrès et davantage encore les événements rendaient la tâche très délicate et même pénible : pour une fois, plaisir et devoir étaient dissociés. « Retracer ces données avec une objectivité historique, exige de nous aujourd'hui que nous remportions sur nos propres sentiments une victoire qui confine à l'insupportable, et qu'à la lecture de maintes pages de Barrès j'ai eu bien de la peine à obtenir de moi. » Cette victoire, Curtius l'a obtenue, remportée : l'exploit est de même sorte que celui qu'au cours de la guerre accomplit Andler dans les longues, équitables et magistrales Préfaces dont il fit précéder les quatre volumes de : *Documents sur le Pangermanisme* publiés sous sa direction : dans les deux cas, partout les droits de l'objectivité historique sont sauvegardés. Sans doute, sur le génie individuel de Barrès, et même sur l'interprétation dernière qu'appelle la trajectoire de son destin, je serais enclin à mettre certains accents d'une façon assez différente[1] ; mais,

et si belle. Les livres de Suarès n'appelant pas des comptes rendus détaillés des sujets, Curtius ici a pu concentrer son effort sur l'acte même d'interpréter, avec ce résultat que l'étude sur Suarès constitue, à ma connaissance, l'appréciation la plus pénétrante que cette haute figure ait encore suscitée.

1. Je ne puis aborder ici l'examen d'une question qui constituera le

qu'il s'agisse du nationalisme français ou du pangermanisme, je ne saurais que souscrire à cette formule : « Le nationalisme est pour Barrès un *Ersatz* de la religion — ainsi que n'échappe pas à l'être tout nationalisme conséquent et qui atteint à la plénitude de son développement. » Le drame de Barrès fut de mourir au moment même où, par delà le nationalisme, se dévoilait enfin à lui la religion.

* * *

Un des malaises du critique, c'est que la production contemporaine pèse sur lui jusqu'à l'opprimer ; et lorsqu'au sortir de son *Barrès* il se tourna vers Balzac, j'imagine que Curtius éprouva l'ivresse de retrouver plaisir et devoir confondus. Un chef-d'œuvre en est resulté, et, ce qui est rare dans l'ordre de la critique, un chef-d'œuvre de composition, — d'un mode de composition analogue à celui-là même que Curtius a si bien défini chez Balzac : « le développement de son art ne suit pas la loi d'un progrès rec-

noyau d'un travail sur Barrès pour lequel j'attends seulement qu'aient achevé de paraître les dix volumes des *Cahiers*. Il va de soi qu'ainsi que Curtius, j'estime que *L'Ennemi des Lois* figure, je dirais plutôt que le « point de cassure », le point critique et, en un certain sens, le point limite du « développement barrésien ». Mais je ne pense pas que, pour reprendre l'expression de Curtius, « si Barrès avait poursuivi plus loin la route où il s'était engagé, s'il avait un temps encore conservé l'esprit critique et l'esprit d'entreprise, il fût peut-être devenu un découvreur de voies nouvelles » : Barrès n'était pas, de naissance, un *spirituel*, quoiqu'à mes yeux, sa vertu finale consiste à s'être élevé jusqu'à la spiritualité : il ne possédait ni l'ample et patient regard cosmique de Goethe, ni ce génie de la pensée à contre-courant par lequel Nietzsche s'accomplit en se détruisant : dans ces conditions, quand le nihilisme représente la basse fondamentale, « un nihilisme qui se sait tel et souffre d'être ainsi », (et, en ce qui a trait au nihilisme, mon accord avec Curtius est total), après *L'Ennemi des Lois* il ne restait à son auteur que le chemin de Malraux ou celui-là même qu'il adopta. — J'ajoute que les documents essentiels sur l'ultime Barrès : *Une enquête aux pays du Levant* avec la Lettre-Dédicace à Monsieur l'Abbé Henri Bremond (octobre-décembre 1923), et, par-dessus tout, *Le Mystère en pleine lumière* (décembre 1926) sont tous postérieurs au livre de Curtius.

tiligne, mais celle d'une expansion concentrique, d'un croissance circulaire : par la disposition, son œuvre e cyclique ». Or, chacun des quatorze grands chapitres q constituent l'ouvrage de Curtius [1] correspond à une couch essentielle de la nature de Balzac, l'investit et l'embras en elle-même : de l'immense savoir emmagasiné, chaq pièce intervient au lieu et à l'instant précis où elle fourn son maximum de rendement : toutes les citations sont i des *illustrations* (au sens technique du mot) [2] : de chapit en chapitre, les *correspondances* apparaissent, se mult plient, réciproquement s'enrichissent, et au terme dégage pour le lecteur cette valeur cumulative qui scelle solidité d'un écrit. Le mérite central du livre de Curtiu c'est d'appréhender l'*unité* balzacienne là où elle se situ dans les profondeurs de l'être de Balzac. *Unité de projectio* et qui n'a rien à voir avec cette artificielle et arbitrai *réduction à l'unité* qui permet à tant de critiques et parfo aux auteurs eux-mêmes [3] d'assumer après coup l'attitu d'architectes accomplis. Quand nous lisons dans *Z. Marca*

1. Ils sont respectivement intitulés : *Secret*, *Magie*, *Energie*, *Passi*, *Amour*, *Puissance*, *Connaissance*, *Société*, *Politique*, *Religion*, *Roma-tisme*, *Œuvre*, *Personnalité*, *Influence*.

2. Plus tard, dans son *Marcel Proust*, Curtius lui-même observ que « les longues citations sont aussi indispensables au critique litt raire que les illustrations ou les projections lumineuses au critiq d'art ».

3. Malgré certaines apparences, ce n'est pas le cas de Balzac. C tius a fort bien établi que l'unité et l'architecture de *La Comé Humaine* n'ont rien d'artificiel ni d'arbitraire. C'est dans l'été de 18 qui vint soudainement à Balzac l'idée « d'ordonner ses romans en vaste ensemble, en un cosmos », et sa sœur raconte : « Le jour cette idée l'illumina fut pour lui un beau jour. De la rue Cassini o habitait alors il accourut à notre domicile Faubourg Poissonnière d'une voix joyeuse, nous dit : Félicitez-moi, car je suis tout simp ment en train de devenir un génie ». En juillet 1842, le magis Avant-Propos de *La Comédie Humaine* dégage et formule les lois d'u œuvre déjà aux trois-quarts réalisée. Intuition, accomplisseme réflexion, tels sont ici les trois stades. Penser des données réel et qui ont fait leurs preuves, est une opération tout autre que d'in duire *a posteriori* l'architecture destinée à masquer un chaos.

: Notre globe est plein, tout s'y tient », quand tel médecin le *La Comédie Humaine* envisage la terre comme un œuf t l'atmosphère comme un « sac générateur », quand Frenhofer s'écrie : « il n'y a pas de lignes dans la nature où tout est plein », ces constatations reprennent et commentent la parole de Balzac à Lamartine : « On ne varie pas le thème divin. Le thème divin c'est l'unité », — parole par laquelle, en même temps qu'il affirme une conviction inébranlable, Balzac exprime la loi de projection le sa personne et de son œuvre. Certes, à partir de cette unité, se développent les dualismes dont la tension même mesure l'énergie vitale des hommes, et parce qu'il n'y a pas de limites à l'énergie et à la vitalité de Balzac, ces dualismes sont nombreux, et tout l'ouvrage de Curtius s'emploie à en sonder les oppositions, mais sans jamais oublier qu'ils figurent ici des éléments complémentaires, sans jamais perdre de vue l'unité fondamentale qui les engendre. D'où le caractère probant, contagieux de cette évocation : il semble que grâce à elle nous pénétrions dans la forge du plus prodigieux Vulcain que compte la littérature universelle [1].

*
* *

« Balzac, dont l'œuvre en quelque sorte impure est mêlée d'esprit et de réalité trop peu transformée », disait Proust, et, à la fin de son *Marcel Proust* (1922-1924), Curtius

1. Il faut que le *Balzac* de Curtius soit traduit. Les deux écrivains français dont toute l'œuvre romanesque est inconcevable sans le précédent de Balzac, Barbey d'Aurevilly et Paul Bourget, ne nous ont livré à son sujet que des fragments qui, si précieux soient-ils, ne sauraient remplacer les ouvrages que, seuls peut-être chez nous, par la connaissance, l'amour, l'expérience tout ensemble intime et technique de Balzac ils auraient pu nous apporter. Combien l'on souhaiterait que Paul Bourget revînt à son ancien projet et l'exécutât ! En ce qui concerne la technique de Balzac, et les importants problèmes qu'elle soulève pour l'esthétique générale du roman, n'oublions pas l'essai si serré que Ramon Fernandez consacre dans *Messages* à *La Méthode de Balzac*.

rappelle et contre-signe la remarque. Après l'*unité de projection* de Balzac, c'est *l'unité de transmutation* de Proust qu'il nous restitue, — rivalisant avec son modèle de diversité et de subtilité dans les moyens d'approche, ne négligeant nul aspect, mais opérant de préférence sur ces apports que je qualifiais naguère d' « inespérés », établissant partout les corrélations, mais les faisant glisser l'une dans l'autre par autant de *passages* délicatement gradués. A l'ample composition symphonique du *Balzac*, succède l'instrumentation discrète mais non moins complexe de la musique de chambre : le *Marcel Proust* de Curtius baigne dans une atmosphère d'un or tamisé où, de façon captivante, la fraîcheur de la découverte rend le son tout intime d'une expérience comblée. Sous l'égide d'une épigraphe qui, appliquée à Proust, est heureuse entre toutes :

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir
Du passé lumineux recueille tout vestige

la pensée stationne à loisir en chacun des points de perspective, les prend dans un ordre où toujours la lumière gagne et s'épand, et, au terme de son trajet, joint ainsi la zone la plus élevée que Proust ait connue : celle de la page sur la mort de Bergotte. Ici il convient de passer la parole à Curtius : « Il m'apparaît que cette page place le thème de l'art proustien, le souvenir, dans un nouveau jour. L'évocation du passé, la résurrection du temps évanoui se hausse ici du psychologique au métaphysique. Le souvenir du temps perdu nous indique le chemin qui conduit à l'existence éternelle. Nous pénétrons dans le domaine de la réminiscence platonicienne. Elle est l'*aura* dont l'art de Proust est nimbé. En effet le platonisme que nous trouvons dans l'œuvre de Proust est une zone frontière, un point de vue ultime. Et ce que nous en avons dit n'est exact que si l'on tient bien compte de cette localisation. On peut parcourir des centaines de pages d'*A la recherche du Temps perdu* sans rencontrer trace de ce platonisme, e

maint lecteur sera peut-être tenté de contester jusqu'à son existence. Il est pourtant constamment présent dans cet art, seulement souvent invisible, et, sur de longues distances, souterrain. Telle la mort, qui durant notre vie cohabite avec nous, ne nous donne toutefois des signes de sa présence qu'à de certains moments critiques, jusqu'à ce qu'elle attire à soi et absorbe notre vie entière. Ainsi transparaît ce platonisme de loin en loin dans l'œuvre de Proust, entre des intrigues de salon, des digressions esthétiques, des essais de psychologie mondaine, et ce n'est qu'à des tournants décisifs de l'œuvre que nous voyons Proust s'y arrêter plus longuement. Mais l'importance d'un thème poétique ne se mesure pas à la place qu'il occupe, mais à la profondeur où il atteint. » — « Le parfum d'éternité de la beauté spirituelle » : cette admirable formule, où intuition et image ne se laissent point dissocier, nous livre sans doute le dernier mot [1].

*
* *

En tête de *L'esprit français dans l'Europe nouvelle*, Curtius avait transcrit ce texte de Stevenson : « *Every book is,*

1. Ainsi que le rappelle Pierhal en son Avertissement, l'essai de Curtius, paru en 1925, est antérieur à *Albertine disparue* et à *Le Temps retrouvé*, et Pierhal a bien raison d'ajouter que la publication du dernier volume de *A la recherche du Temps perdu* ne met que mieux en lumière « la pénétration, la divination » du critique. — Dans l'original, le *Marcel Proust* ouvre le recueil intitulé *L'esprit français dans l'Europe nouvelle* (1925) où, à côté d'articles ayant trait à des questions générales et d'une double série de souvenirs sur Pontigny (1922 et 1924), figurent deux études sur Valéry et une sur Larbaud : plus brèves que le *Proust*, elles témoignent d'une égale compréhension. Aux études sur Valéry, Curtius a joint ses traductions du *Serpent*, du *Cimetière marin* et de *Palme* : il serait intéressant de les comparer en détail aux traductions de Rilke : pour belles que soient celles-ci, elles me paraissent volatiliser quelque peu les poésies de Valéry, les incliner tout inconsciemment vers ces talonnières que porte le Mercure rilkien. Non seulement les traductions de Curtius adhèrent de plus près au texte, mais elles excellent à rendre le caractère serré, entrant, incisif, sans cesse présent dans la musique valérienne et jusqu'au sein de sa douceur même.

in an intimate sense, a circular letter to the friends of him who writes it. They alone take his meaning; they find private messages, assurances of love, and expressions of gratitude, dropped for them in every corner. The public is but a generous patron who defrays the postage. Yet though the letter is directed to all, we have an old and kindly custom of addressing it on the outside to one. Of what shall a man be proud, if he is not proud of his friends? » Texte qui convenait d'autant mieux ici qu'à ce jour le *Marcel Proust* est assurément l'écrit le plus intime de Curtius. Intimité et responsabilité représentent les deux pôles entre lesquels oscille l'activité d'un grand critique : il n'est grand que s'il répond à leurs exigences respectives. Or, en 1926 la *Deutsche Verlagsanstalt* sollicita Curtius au sujet d'un ouvrage d'ensemble sur la civilisation française : Curtius hésita : il savait trop ce qu'une tâche de cette nature renfermait d'ingrat et presque d'anonyme, et que ce sont les parties ingrates et anonymes — celles qui ne s'élèvent pas, et ne doivent pas s'élever, au-dessus du simple exposé — qui demandent le plus de travail et de temps, mais il savait aussi que, s'il écartait la tâche, elle échoirait à quelque autre, peut-être moins préparé à conduire avec toute l'objectivité désirable une entreprise susceptible d'éclairer les deux pays et par là d'assainir, ne fût-ce que sur le plan de l'esprit, leurs relations réciproques. Le sens de la responsabilité l'emporta : déposant toutes préférences personnelles, abordant avec la même impartialité, le même scrupule d'information précise et contrôlée, tous les territoires du vaste domaine, Curtius pendant quatre ans mit et remit son manuscrit sur le métier : tel qu'il vient de nous être donné, il ne compte que 193 pages, mais où, sous l'aisance d'un ton qui ignore toute tension, chaque paragraphe contribue au portrait général. Prétendre résumer en quelques lignes un livre qui est lui-même le résultat de pareille concentration serait absurde et même injurieux : ce qui importe, c'est qu'il soit lu, qu'il nous induise, nous Français, à un

éexamen réfléchi, que l'image composite et nuancée qu'il
ffre de la culture française redresse certaines erreurs alle-
nandes, que de part et d'autre il incite à de féconds
changes de vues. Comme le marque l'Avertissement, « le
ivre ne se propose pas de présenter à proprement parler
es contenus de la culture française, mais bien de faire res-
ortir les échelles de valeurs et les systèmes d'idéologie :
l est, non pas une description, mais une analyse struc-
urale. En ce sens, il doit fournir une introduction à la
ompréhension de la culture française ». En huit chapitres
ntitulés : l'Idée de civilisation dans la conscience française,
es Données naturelles, les Données historiques, la Littéra-
ure et la vie de l'esprit, la Religion, l'Enseignement, Paris,
es Traits essentiels de la culture française, Curtius rem-
lit son dessein : la connaissance la plus étendue, la plus
ariée, voire la plus pittoresque, la capacité de lire les
dées dans les faits, de ne les dégager que de leur significa-
ion même — par où Curtius esquive tous les périls de la
énéralisation indue, — une clarté vraiment souveraine,
elles sont les *constantes* de l'ouvrage.

« Sa modération était le fruit d'une sagesse con-
ommée », disait Bossuet de Le Tellier : une modération
le cette sorte est rare en un homme, peut-être pourtant
'est-elle davantage encore en un livre, et elle atteint la
areté même lorsqu'il s'agit d'un livre qui concerne la
sychologie des peuples, arène d'ordinaire propice aux
xploits les plus immodérés. Mieux qu'aucun autre, le
ivre de Curtius m'a montré à quel point la modération
st une vertu positive. Dans l'Avertissement, Curtius
nentionne « les brillants essais de Keyserling (*L'Analyse
pectrale de l'Europe*) et de Sieburg (*Dieu en France ?*)
omme les deux meilleures interprétations d'ensemble de
a culture française » : j'estime à tout leur prix ces deux
emarquables essais et suis fort sensible à ce brillant
nême par lequel ils stimulent, mais combien je sais gré

à Curtius d'avoir refusé, rejeté tout *brillant*, d'avc préféré cette « modération » qui est « le fruit d'une sages consommée ».

Grâce à elle, grâce à l'équilibre de jugement que seu elle assure, *Die Französische Kultur* est à la fois un acte une œuvre de *compréhension*. Acte et œuvre qui appelle leurs complémentaires : il faut que l'un des nôtres no apporte sur l'Allemagne le pendant de l'ouvrage de Cu tius. Tâche certes malaisée : Curtius a eu soin de citer parole de Bossuet : « Sous Louis XIV la France a appris se connaître », et depuis elle n'a guère cessé de pratiqu ces prises de conscience qui expriment un besoin profo de sa nature et un processus normal de sa pensée. Sa doute les prises de conscience sont susceptibles de recél maints pièges, et toute donnée est plus complexe que conscience que l'on en prend : néanmoins, pour q pressent ces pièges et interprète avec prudence, les pris de conscience orientent, et, dans le cas de la France, el orientent presque toujours dans la direction juste. Or, l'Allemagne, Curtius ne dit-il pas : « on sait bien q l'impossibilité d'être définie fait partie de la définitio même de l'Allemagne, qu'il appartient à son être de voir lui-même comme problème [1] ». Voyons-la dor nous aussi, comme tel, pour résoudre le problème ne supposons pas résolu, sachons freiner les définitions plaçons-nous sous le signe d'une *compréhension* d'o dépend l'avenir des deux pays et de tout ce qu'ils repr sentent dans la sphère de l'esprit.

*
* *

Graves questions, et pourtant ce ne sont pas les que tions dernières. En 1923, dans une des pages les pl

1. *Französischer Geist im neuen Europa*, p. 217.

mémorables de son *Balzac,* Curtius écrivait : « L'accomplissement que nous nommons sainteté, Balzac l'a entrevu comme lointain objectif d'une aspiration possible, mais cette aspiration est étrangère au contenu de sa vie et à son mode de grandeur intellectuelle. En un passage où il confronte Shakespeare et Swedenborg, Emerson observe : « L'esprit humain reste dans sa perplexité, réclamant l'intellect, réclamant la sainteté, également impatient lorsqu'il rencontre l'un sans l'autre. Le réconciliateur n'a pas encore apparu ». L'élargissement de la pensée jusqu'à la compréhension la plus profonde, l'ascension de l'être jusqu'à une cime toute purifiée — l'intelligence et la sainteté, — peut-être sont-ce là en réalité deux mouvements opposés qui ne peuvent subsister ensemble dans les étroites limites d'une conscience humaine. Existe-t-il quelque avenir où un jour le « réconciliateur » apparaîtra ? Pour nous en tout cas, la fissure n'est pas comblée : c'est à la manière d'une déchirure qu'elle traverse aussi la personnalité de Balzac » [1] ; — et en 1929, voici dans quels termes s'achève l'étude de Curtius sur *James Joyce et son Ulysse :* l'examen terminé, Curtius définit *Ulysse* « l'œuvre entièrement coordonnée et pourtant toute singulière, grandiose, cruelle, exaltante et déprimante, d'un homme solitaire et fier — d'un génie », mais aussitôt il ajoute : « Un génie ? J'écris le mot, et déjà il me paraît problématique. Deux éléments entrent dans la composition du génie : une affinité avec le divin et une force procréatrice. On ne peut dénommer génies à proprement parler que ces hommes dont la production reflète quelque chose du sens divin du monde, dont la création détermine un exhaussement de la vie. De l'œuvre du génie émanent une lumière et une force. Elle éclaire l'esprit et la réflexion, elle purifie et ennoblit les passions, elle suscite des images qui informent notre vie. La plus haute

1. *Balzac*, p. 470.

intensité de l'esprit, le plus haut degré du pouvoir d'invention et de description ne constituent pas encore le génie, si à cette œuvre manque la force qui éclaire et fait fructifier. L'œuvre de Joyce est issue de la révolte de l'esprit et conduit à la destruction du monde. Avec une implacable logique, dans la nuit de Walpurgis de Joyce, parmi les larves et les lémures, c'est la vision de la fin du monde qui surgit. Un nihilisme métaphysique est la substance de l'œuvre de Joyce. Le monde — « macro — et microcosme » — est « fondé sur le vide ». L'énergie intellectuelle de Joyce est d'une élasticité dont on ne peut parler qu'avec le maximum d'admiration. Son expression artistique commande à toutes les formes du langage et de la composition avec une libre maîtrise. Dans le comique, dans la satire, dans la peinture des caractères, dans l'invention, Joyce est l'égal des maîtres de la littérature universelle. Son œuvre détient le signe infaillible de ce qui est grand : une force créatrice inépuisable. Et pourtant, en dernière analyse, cette force demeure stérile. Toute cette richesse de savoir philosophique et théologique, cette puissance d'analyse psychologique et esthétique, cette culture de l'esprit qui participe à toutes les littératures du monde, cette pensée qui domine de si haut toutes les platitudes du positivisme, — tout cela en fin de compte se supprime soi-même, se réfute en un incendie global où les flammes miroitent d'un éclat métallique. Qu'est-ce qui reste ? Un parfum de cendres, l'horreur de la mort, la tristesse de l'apostasie, l'angoisse de la conscience — Agenbite of Inwit. Et cependant ce n'est point ainsi non plus que nous devons conclure. La négation totale du sens et de l'être *est* une catharsis. Seul celui qui a vu l'abîme peut espérer s'élever à nouveau au royaume lumineux de l'esprit. L'Enfer d'*Ulysse,* considéré de la sorte, est lui-même un Purgatoire. *Ulysse* démasque, expose, démolit et dégrade l'humanité avec une acuité et une complétude qui dans la pensée moderne n'ont pas

d'équivalent. Que l'on ne confonde pas ce résultat avec la psychanalyse qui, en dépit de tous les mérites qu'il sied de lui reconnaître, demeure tapie dans les dogmatismes naïfs du positivisme, ou, lorsqu'elle s'efforce de les surmonter, débouche dans une mauvaise mystique d'*Ersatz*. Joyce se situe à un niveau supérieur. Il sait que les ultimes décisions de l'esprit sont de l'ordre métaphysico-religieux. Son livre luciférien place devant la décision même. Il est une œuvre de l'Antechrist. Il distord l'homme et le monde. A cela, la réponse ne pourrait être donnée que par une voix qui, comme celle de Dante, saurait annoncer le mystère de la transfiguration et de la Vita Nova [1] ».

Textes qui vont loin, et qui montrent assez combien pour Curtius les questions dernières, « les ultimes décisions de l'esprit sont de l'ordre métaphysico-religieux ». Laissons *Ulysse,* laissons les cas individuels et les différences d'appréciation qu'ils entraînent, laissons tout ce qui rétrécirait la vaste interrogation que ces textes posent, et qui n'est rien de moins que celle de savoir ce que peuvent, et ce que ne peuvent pas, l'intelligence et le génie *inassistés*. Dante était, par excellence, une intelligence et un génie *assistés,* et le « réconciliateur » qu'Emerson évoque, le nouveau Dante que Curtius appelle, n'apparaîtront que le jour où à nouveau intelligence et génie seront *assistés*. Dans l'attente confiante de ce jour, redisons avec Gœthe : *Uber allen Gipfeln ist Ruh.*

CHARLES DU BOS

1. *James Joyce und sein Ulysses,* p. 59-62.

MALAISIE [1]

Les oracles, les songes, les pressentiments, et jusqu'aux appréhensions vagues qui touchent à peine la conscience, troublent l'âme plus profondément que l'imminence du malheur. Ainsi les héros des légendes antiques, instruits de leur destinée, s'y acheminent en tâtonnant comme des aveugles, mais sans appréhension. C'est qu'à mesure qu'elle se réalise ils cessent de croire à sa fatalité. Tous les morts de la guerre ont connu la peur de la mort, mais aucun n'a douté qu'il serait épargné. Seule l'éventualité d'une blessure était acceptable. L'homme accueille le mystère, qui l'épouvante, mais appelle le miracle et met sa foi dans l'absurde.

On se représente les acteurs d'un drame avec des yeux désorbités, qui s'ouvrent plus grands parce qu'ils voient tout, dans leur affollement, à travers une sorte de nuage. Cela n'est vrai que chez des ivrognes. Le drame, pendant qu'il se joue, ne semble pas étrange, mais étrangement réel, réglé d'avance dans ses détails, et vu au ralenti. A ce moment si l'on reste figé ce n'est pas que la lucidité manque, c'est que le sens de la fatalité s'éveille et la domine. Et chez ceux qui trouvent la force d'agir, le geste qu'ils accomplissent apparaît, non comme le résultat d'un choix, mais d'une injonction extérieure, impérieuse. Le geste, comme disait Rolain, qui porte une certitude... Mais pouvais-je deviner quel serait le sien à l'heure fatidique ?

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er Juillet, 1er Août, 1er Septembre et 1er Octobre.

Plus les indices inquiétants s'accumulaient, plus
ous nous raccrochions à l'espoir. C'est qu'ils nous
pportaient des mobiles d'action, c'est que lutter
'est penser qu'on vaincra. Le kriss a disparu : par-
ons tout de suite. Et nous sommes partis en auto
ans la nuit noire, avec un éclairage électrique qui ne
onctionne pas, et nous faisons l'ascension des mon-
agnes en première vitesse, devinant les sinuosités
e la route par le ruban d'étoiles qui se déroule au-
essus de nos têtes entre les parois opaques de la jungle.
l fait jour quand nous atteignons le rest-house au
ommet du col. Alors c'est la rencontre de cet inspec-
eur de police qui vient d'arriver à motocyclette, qui
a repartir, lui aussi, vers Kampong Nyor sans doute.
l ne faut pas qu'il y soit avant nous. Je m'écarte
ournoisement, je vide son réservoir d'essence. Cepen-
ant Rolain cherche à se renseigner.

— Vous allez à Kampong Nyor ?

Et comme l'autre hésite :

— Encore une bagarre entre Malais, hein ?... Et
n dit que ces gens sont mous... Oui, mous, — comme
e la dynamite.

— Quoi ? s'écrie le policier, comment savez-vous ?...
h ! je vois : vous en venez... Alors vous pourriez
eut-être me dire si le Rajah est mort de ses blessures.

— Non, répond Rolain, il vivait encore...

Peu à peu, par les questions qui lui sont posées,
olain est parvenu à tout savoir : on a reçu à Kuala
aya un télégramme de Kampong Nyor, Rajah Long
 été grièvement blessé par un Malais inconnu, le
eurtrier s'est enfui dans la jungle...

— Que ce Rajah meure ou non, nous confie le poli-
er, ça n'a pas beaucoup d'intérêt en soi. Mais pour
oi c'est important. Il faut, comprenez-vous, il faut
ue *l'amok*, qu'il y ait mort d'homme ou non, soit
uni de mort. L'ordre public l'exige. Mais avec nos

gens de loi, magistrats, avocats, on ne sait jama
Un tas de vieilles femmes compatissantes... Naturel
ment il est préférable que le type soit pendu. Ça f
mieux. Il le sera certainement s'il a tué. Alors, s'i
tué, je le prends vivant. Mais s'il a raté son co
je le tue. Légitime défense, évidemment...

Et puis il nous explique que pour prendre un hom
vivant on prépare des fourches de bois, émoussé
mais avec un long manche, et on le pousse con
un arbre, un mur. Alors il peut bien tortiller son kr
et grincer des dents. Rien à faire. Il est coincé.

Amok...

Amok, c'était le cri de guerre des vieux pira
malais, quand ils montaient à l'abordage, attaqu
le long des côtes les galiotes bataves chargées d'épic
Maintenant il n'y a plus de pirates, mais ce cri soul
encore la panique. Au fond d'un kampong isolé, da
la rue d'une grande ville, sur le pont d'un des paq
bots blancs de la Straits Steamship, parfois une b
garre soudaine éclate. Il semble toujours que ce s
sans motif. Un homme qui était là, tranquille, ma
geant son bol de riz ou même assoupi sur sa nat
se dresse tout à coup, bondit, poignarde un au
homme. Aussitôt, le cri « Amok ! », et une fuite ép
due. Car on sait que l'amok, dès qu'il a vu le sang co
ler, n'épargnera personne, ni amis, ni enfants, ni
rents. On sait aussi qu'une force surnaturelle l'anim
Un démon, pense-t-on. Peut-être seulement le dés
poir, le désir de la mort qui couvait au fond de
cœur. Mais plus forte que ce désir même est l'ivre
d'un combat sans merci, d'un défi à l'humanité
tière. Seul contre tous, et c'est lui qui attaque.
avant de mourir il faut qu'il tue encore, que to
ses dernières forces s'épuisent dans ce sport cr
poignant, délicieux...

Smaïl ! me disais-je, est-ce possible ? L'enfant timide, amoureux de poésie... Quel vieil instinct étouffé depuis des siècles a pu se réveiller tout à coup dans les profondeurs de sa petite âme obscure ? Nous savions déjà qu'il était latah, — encore une curieuse affection mentale particulière à la race malaise. Au cours de notre voyage sur le fleuve nos bateliers s'étaient vite aperçus de l'extrême impressionnabilité de Smaïl et s'en amusaient. Il suffisait que l'un d'eux émît un cri inattendu ou battît des mains tout à coup pour que Smaïl tombât dans une sorte d'hypnose qui se traduisait par un mimétisme inconscient. Alors il répétait toutes les paroles, tous les gestes de celui qui avait ainsi pris possession de lui. Un jour un de ces hommes avait crié « Buaya ! » (crocodile) en lui tapant dans le dos et montrant la rivière, puis il avait fait mine de plonger, et Smaïl avait plongé, remontant furieux sur la barque pour replonger chaque fois qu'on en faisait le simulacre. Les rires avaient attiré Rolain qui avait interdit qu'on se livrât jamais à cette sorte de jeu. Mais ce qu'il y avait de singulier, c'est que Smaïl ne perdait pas son sang-froid dans un danger réel. Il lui fallait, semble-t-il, la notion qu'il entrait dans le domaine de l'absurde, pour que le contrôle de sa raison lui échappât, et il obéissait alors d'autant plus docilement que ce qu'on l'incitait à faire ou dire était plus déraisonnable. Ou peut-être était-il simplement sans défense dès qu'il devinait chez quelqu'un, après le premier sursaut de surprise, la seule intention de le mystifier.

Cette frénésie qu'on appelle amok, ne serait-ce pas la revanche, l'évasion dans la révolte d'une âme trop sensible à la suggestion, humiliée de se savoir esclave, et qui à la fin s'est contractée, accumulant tant de forces qu'il suffit d'un prétexte futile pour que tout éclate ? Cette frénésie n'est pas de la folie, c'est un

délire lucide, qui sait utiliser toutes les ressources de la ruse. Smail a préparé son coup. Ce n'est pas par hasard qu'il est parti juste à temps pour prendre l'autocar hebdomadaire qui fait le service de Kampong Nyor. Il avait choisi sa victime : Rajah Long. Et maintenant, caché dans la jungle aux abords du village, il rôde méfiant et inassouvi comme un tigre qui a goûté de la chair humaine.

A peine arrivés à Kampong Nyor nous sommes allés explorer la lisière de la jungle. C'est une bande de terrain récemment défriché, tout jonché de débris carbonisés sur un tapis de cendre humide où percent des pousses de lalang. Nous cherchons des traces dans la cendre.

Nous nous comprenons sans avoir rien dit : tant que Smail n'aura pas la certitude qu'il a tué, nous voulons espérer qu'il se laissera convaincre et nous suivra. Depuis hier dans la jungle, sans nourriture, parmi les bêtes féroces et les démons pour lui plus féroces que les bêtes... Fatigué, dégrisé, déjà peut-être il désire confusément qu'on vienne à son secours. Mais qu'il le veuille ou non il faut l'emmener. Ensuite nous aviserons. Il disparaîtra. La jungle est vaste...

— Je crois qu'il est entré là, dit Ngah tout à coup, et il nous montre des empreintes sur le sol détrempé.

Nous suivons cette piste jusqu'à la lisière, mais là elle s'enfonce dans un marécage. Ngah affirme qu'il peut tout de même la suivre encore. C'est vraisemblable. Des indices qui nous échapperaient, une palme froissée, la couleur de la vase, des bulles à la surface de l'eau, suffiront à le guider. Mais comment approcher de Smail sans qu'il nous évente ? A trois nous ferons trop de bruit, il lui sera facile de se dérober. S'il a conservé le désir de tuer, il frappera à son heure, et ce n'est pas nous qu'il veut pour victimes tant que

[n]ous ne nous mettrons pas en travers de sa vengeance. [H]ier, après avoir poignardé Rajah Long sur sa véran[d]ah, il a pénétré dans la maison, poursuivi les femmes, [m]ais elles se sont barricadées, la nuit est venue, il a [r]enoncé. Mais il y retournera. Je me répète : il n'attend [s]ans doute que de savoir s'il a tué...

— Écoutez, dis-je, il faut que Ngah parte seul : ou [b]ien Smaïl le suivra volontiers, ou il le poursuivra. [D]e toutes façons Ngah l'attirera de notre côté, et [a]lors...

— Regarde Ngah, interrompt Rolain, crois-tu qu'il [s]oit capable de remplir cette mission ?

Le pauvre gosse est livide, mais sa fierté se révolte.

— Mon Tuan sait mieux que moi ce qu'il faut faire, [m]urmure-t-il d'une voix sans timbre, — j'irai.

Il part, et nous restons seuls dans le silence de l'at[t]ente, et je suis saisi d'un remords affreux. Je voudrais [l]e rappeler.

— Ah ! Rolain, je n'avais pas le droit de faire cela...

Rolain sursaute, comme tiré d'un rêve. Il me jette [u]n regard affectueux, réconfortant.

— J'ai vu pendant la guerre, répond-il, des situa[t]ions semblables : le meilleur soldat, celui que l'officier [a]ime et voudrait épargner, c'est lui qu'il a choisi pour [u]ne patrouille dangereuse parce qu'il est le plus apte. [L]'un agit, l'autre attend. Dis-moi lequel de ces deux [r]ôles tu choisirais, et celui qui demande le plus de [c]ourage.

Il est possible que je manque de courage. Je suis [c]apable de sang-froid et de témérité dans l'action, [m]ais faible dans les moments qui la précèdent, quand [t]out est encore en suspens. Ce qui m'alarme, ce n'est [p]as qu'un péril menace, mais qu'il tergiverse. Simple [i]rritabilité nerveuse, sans doute, comme chez ceux [d]ont le visage se crispe si l'on débouche une bouteille [d]e champagne et que trouble, non la détonation elle-

même, mais l'incertitude quant à l'instant exact o elle se produira. Je pensais à ma première rencontr avec Rolain pendant la guerre, à des impressior plus lointaines, car il n'y a pas d'événement de la vi qui n'ait été prévu, vécu au cours de l'enfance. L'ima gination enfantine est si riche qu'elle épuise d'avanc toutes les éventualités. Malgré tout ce qu'on pouva nous dire nous savions que le jeu est plus importar que le travail : l'enfant, quand il joue, fait l'éducatio de l'homme. Aujourd'hui comme autrefois j'ava envie de sortir de la cachette où nous étions tapis, c crier : Pouce ! Je ne veux plus jouer à ce jeu terrible

C'est en de pareils moments que les nuances d caractères s'accusent. Tendus vers le même but, R lain et moi, obsédés par la même anxiété. Mais à tr vers son anxiété à lui je discernais autre chose, je r sais quoi qui resplendissait, je n'ose dire de la joi mais une exaltation qui prend le visage de la joie. le regardais, et des phrases de l'Iliade revenaient e ma mémoire : « Une douleur affreuse emplissait sc cœur, ses yeux flambaient comme le feu, et il se rev tait de ses armes... »

J'avoue sans honte que je me serais volontiers co vert de l'armure d'Akhilleus. Je connaissais l'agili merveilleuse des Malais, leur féline souplesse. Et j'ava lu de terribles histoires d'amok... Capturer un amc avec ses mains nues, autant saisir un cobra. Ma notre seule chance de ramener Smaïl sans qu'il résist était de l'aborder désarmés. Je me disais : j'ai jo jadis au rugby, je tomberai dans ses jambes, et pu je soulèverai, je serrerai...

Les événements ne se conforment jamais à not attente. Nous étions prêts à tout, sauf à voir souda Ngah derrière nous, immobile, comme s'il ne no avait pas quittés. Il respirait vite et ne pouvait p

répondre à nos questions. Enfin il dit : « J'ai fait le tour, comme ça », avec un geste du bras.

— Et Smaïl ? Tu ne l'as pas vu ?

— Je l'ai vu, Tuan. J'étais là-bas, loin, j'avais perdu la trace, et alors j'ai oublié ce que je cherchais. Je me suis appuyé contre un arbre parce que j'avais froid. Et puis tout à coup j'entends... J'entends... Chelup-chelap, des pas dans la vase. Alors mon sang a ramé fort dans ma poitrine, je ne voyais plus rien, et après j'ai vu Smaïl...

Il se tut, les yeux fixes.

— Et après ? demanda Rolain.

— Il avançait, il était grand, grand comme un arbre... Je suis allé un peu plus loin, et j'ai dit : « Tu me connais, je suis ton frère Ngah. » Et il a dit : « Je te connais, mais le kriss du Penglima ne te connaît pas. » Il a dit ça, comme ça, et le kriss était levé, et sa pointe était déjà dans mon cœur... Ah ! Tuan, je voulais retourner dans le ventre de ma mère...

— Enfin, dis-je, tu t'es enfui, et si vite qu'il n'a pas pu te suivre. Ce n'est pas ce que tu avais promis de faire. Je te croyais plus brave que ça.

Ngah leva vers moi un regard noyé.

— Tuan, gémit-il, mon foie était assez brave, mais mes pieds voulaient courir...

— Laisse-le, intervint Rolain. C'est raté. Il fallait s'y attendre. Mais au moins nous sommes prévenus : le kriss du Penglima n'épargnera personne...

A ce moment une rumeur monta du village, comme une plainte étouffée de voix nombreuses, et aussitôt nous comprîmes que Rajah Long venait de mourir. Inutile maintenant d'essayer de surprendre Smaïl dans la jungle. Lui aussi, du fond de sa cachette, a entendu, et son petit cœur féroce se réjouit. Et puisque la mort est pour lui certaine il reviendra, plus auda-

cieux, chercher d'autres victimes dans cette foule q
se lamente. C'est là que nous l'attendrons.

— Voici, m'expliquait Rolain, ce qu'il faut faire
nous nous posterons près de la maison de Rajah Lon
à l'entrée de la rue, dans l'auto, le moteur en march
Tu seras au volant, tu ne bougeras pas de là. Moi,
désarmerai Smaïl, je le porterai dans la voiture. T
démarreras aussitôt...

— Hallo ! fit une voix au-dessus de nos têtes.

Nous passions près du rest-house, et là, accoudé
la balustrade de la vérandah, je reconnus l'inspecte
de police que nous avions laissé au sommet des mo
tagnes.

— Hallo, répéta-t-il, que diable faites-vous ici ?

Il nous fallut prétendre que la curiosité, l'attra
d'une aventure rare nous avaient ramenés à Kan
pong Nyor. Il répondit que si nous aimions les ém
tions fortes il ne demandait pas mieux que de no
utiliser. On nous donnerait des fourches. Avec quat
hommes de la police locale, deux Malais et deux Sikh
nous ne serions pas de trop. Mais il avait préparé s
piège, et l'amok serait pris comme un rat.

Quand nous sortîmes du rest-house une heure pl
tard, Rolain ricanait.

— Il a dit : l'amok sera pris comme un rat... Et l
s'est fait prendre comme une mouche !

L'Anglais n'avait pu résister à l'appât de nos cocktai
Après un premier refus il en avait accepté un, un se
Mais nous étions deux à remplir son verre, et puis il fa
bien que chacun offre sa tournée, c'est un rite auquel
ne déroge point. Ensuite viennent ces anecdotes où
complaisent les Anglo-Saxons et dont le sujet est to
jours le même : ce qu'ils appellent de glorieuses saou
ries. On célèbre les exploits de sympathiques ivrogn
ensuite on confesse les siens. Mais chacun n'a jam

roulé sous la table que le dernier de l'assistance. On a la tête solide. Alors un pari s'engage : verre pour verre, d'un seul trait, puis quelques exercices acrobatiques pour prouver son bon équilibre, et on recommence, chacun versant à son tour. J'ai été choisi comme arbitre. J'étais terrifié. Je connais ces joutes dérisoires où vainqueur et vaincu mordent ensemble la poussière. Mais Rolain a triché. Dès qu'il a vu le regard de l'adversaire devenir trouble, il n'a plus rien avalé. Verre pour verre toujours, et les yeux dans les yeux : One ! Two ! Three ! Go !..., mais le gin incolore ressortait par les coins de sa bouche, coulait sur la gorge, se perdait entre les vêtements et la peau. « Je ne me suis jamais senti si grotesque, me confie Rolain, mais qu'importe ? Nous n'avions pas le choix des moyens... »

Grotesque ? Je me demande lequel de nous l'était le plus. Ce policier plein de candeur, sûr de sa victoire, et qui se vante que jamais l'alcool ne l'a empêché d'être à son poste ; en face de lui cet homme que j'appelle encore Rolain et que je reconnais à peine, avec son masque de gaîté, son rire faux... Mais dans ce masque il y avait les yeux qui ne savent pas mentir, qui souvent s'égarent, fouillent la longue rue déserte... Et alors l'élément tragique reparaissait dans cette scène absurde. Je me disais : tout ceci n'est absurde que du fait que les choses se passent, en quelque sorte, d'une façon trop naturelle. Une menace pèse sur nous. Je le sais, et je n'y crois pas. Il faudrait se sentir transporté, haletant, comme quand on lit le récit des aventures des autres. Ce match d'ivrognes est une incongruité. On voudrait de belles aventures, quand on devrait y mourir, mais la vie est toujours sordide...

Pourtant, quel décor plus somptueux pourrait s'offrir pour cette aventure attendue ? Kampong Nyor... La première fois j'ai cru que nous arrivions un jour de fête. C'était là-bas, du côté de la rivière : des cocotiers tout

en or sur un ciel bleu, avec leurs ombres comme des fleurs bleues sur un sable d'or, des sarongs, des filets qui sèchent au soleil, des pirogues de toutes couleurs, et ces gens au cœur léger qui ont le temps de vivre, qui flânent, vont à la pêche quand il fait beau comme à une partie de plaisir... Ici, c'est l'envers du décor, c'est moins chatoyant, mais dans l'éclairage cru de cette fin d'après-midi, la route de latérite rouge entre les boutiques crépies de bleu, les enseignes verticales, les étalages d'étoffes et de fruits, tout cela est si net, si gai, si confiant... D'avance j'accepte tout, comme pendant la guerre, jadis, pourvu que ce fût sous la lumière d'un beau ciel pur, il m'était indifférent de mourir.

Le ciel est pur sur nos têtes, mais vers le couchant il s'embue d'une vapeur diffuse où le soleil, en tombant, se coagule. Et puis, lentement, il va s'y dissoudre, et ce sera un de ces crépuscules jaunes qui troublaient l'âme de Smaïl. Smaïl alors sortira de la jungle, poussé par le badi maléfique. Comme un écho à ma pensée, Rolain dit : « Maintenant il va venir... »

Et tout à coup il est venu, et nous sommes restés figés, sans comprendre. Entre deux maisons il a surgi mais si frêle, si perdu dans cette rue large, courant, joli à voir, avec son allure souple de jeune danseur, son petit kriss comme un jouet dans sa main... C'est ça, un amok ? Je regarde comme au cinéma. Un peu de curiosité, et nulle émotion. Je n'ai pas le temps de penser, mais un souvenir est remonté à la surface de ma conscience, le rappel d'une impression analogue dans un silence pareil et tout chargé de mystère : une mince ligne d'hommes apparaissant tout à coup sur une lande déserte, des hommes comme nous, avec leur fusil sous le bras avançant, on ne sait pourquoi — on distingue leurs traits, leurs yeux vivants, anxieux, fatigués — on ne peut pas croire qu'ils soient dangereux, on ne pense pas encore à se demander ce qu'il faut faire...

Un cri : « Amok ! » et une rumeur de voix. Dans cette rue que je croyais déserte, je vois des gens qui s'enfuient, se réfugient au fond des boutiques. Ils ont tous l'air d'automates. Un minuscule enfant reste seul, poupée chinoise vêtue d'une sorte de gilet d'arlequin entre sa tête rasée et son petit derrière plat. Gnôme pitoyable. Il avance d'un pas menu, titubant. Il va se trouver juste sur le trajet de l'amok. Je suis fasciné par cet angle qu'ils tracent et qui va se fermer sur leur rencontre... Ah ! Ils se sont frôlés, on dirait, sans se voir... Mais une femme — d'où sort-elle ? — court vers l'enfant, court avec ses petits pieds de chinoise qui ne savent pas marcher, ses petites jambes raides... Un choc, la détente cinglante du cobra... Elle tombe...

Dans l'auto derrière moi quelqu'un gémit : « Tuan ! Tuan ! »

Rolain est au milieu de la route, immobile, les bras en croix.

Je sais que je ne dois pas bouger d'où je suis. Je me cramponne au volant qui vibre, mais cette vibration s'insinue dans mes nerfs, m'envahit comme un courant électrique, et tout mon sang remonte, par grandes pulsations... Et puis soudain quelque chose a cassé, le contact s'est rompu. Je lâche le volant, je saute de l'auto, éperdu, et je plonge...

C'est ma faute, oui, je le sais bien. Je ne devais pas faire cela. Je n'ai pas eu le courage d'attendre quelques secondes de plus, les quelques secondes décisives. Quand Rolain a crié « Smaïl ! » et que Smaïl s'est arrêté, comme pétrifié, s'est laissé prendre, emporter comme un enfant, si j'avais été à mon poste à ce moment là nous pouvions démarrer, fuir, disparaître avant qu'on n'intervienne. Mais j'ai vu ce grand Sikh surgir et s'effondrer, une entaille dans la gorge, la barbe toute rouge, — et l'amok avançait toujours avec son kriss levé, ses yeux brûlants,

son rictus de triomphe... Je n'ai plus pensé qu'à l'arrête à secourir mon ami désarmé qu'il allait poignarder sou mes yeux. Je suis tombé dans ses jambes, mais il a fa un écart, et j'ai senti ce coup violent sur l'épaule, j'a eu comme un vertige... Le reste, c'est pareil à ce qui s passe dans les rêves, quand on n'a que ses yeux et so cerveau, et que les membres, inertes, n'obéissent pa J'ai vu Rolain refermer ses bras sur Smaïl, l'entraîne le hisser dans l'auto, et puis tout à coup ce diable d policier anglais qui bondit du rest-house, rallie se hommes, et la lutte, le corps qu'on s'arrache, la fou accourue, et Rolain peu à peu faiblissant, hagard, et so regard sur moi, ce silencieux appel désespéré. Alor enfin, j'ai bondi, mais trop tard : Rolain chancelle, va lâcher... Et soudain le kriss, dans sa main se lèv tout sanglant, s'abat entre les épaules de Smaïl, tout la lame s'y enfonce... Le dos s'est plié en arrière, l tête pendait, et ils sont tous tombés en tas sur l cadavre.

Ensuite ils se sont relevés, le policier criait : « Mu der ! Murder ! ... Arrest him ! » mais j'ai poussé Rolai dans l'auto, et l'auto a foncé à travers la foule...

Ici, dans ma mémoire, il y a une zone trouble. J n'étais plus qu'un mécanisme dont le ressort est mont Si je trouvais la force d'agir, c'est qu'il avait été prév que tout cela se terminerait par une fuite. Mes membre n'obéissaient pas à un cerveau vacant, mais à leu tension propre. Je fuyais comme une bête blessée mort, un canard qui s'en va, droit devant lui, apr qu'on lui a coupé la tête. Élan panique, sans objet, san espoir. La contraction de mes muscles, la trépidatio de la machine, le vent, étouffaient le tumulte de mo cœur.

Je voyais la route couler vers nous, s'engouffrer sou le capot comme un rouge torrent. Ce fut ma premiè

impression consciente : un grand jet de sang qu'il fallait absorber, tarir. Et déjà je m'en sentais tout inondé. Quelque chose de visqueux dans ma manche, sur ma poitrine, collait mes vêtements à ma peau. Puis, de ce même côté, comme si la souillure envahissante en émanait, je sentis une présence...

Je ne voulais pas penser. Je temporisais avec la vie. Je m'efforçais de rester dans ce chaos émotionnel où la souffrance en suspension ne se condense pas encore. Cependant, tout au fond de moi-même commençait à se préciser la notion que cet homme affalé, prostré, ce mannequin agité de soubresauts, c'était un être que j'avais admiré, aimé. J'en éprouvais un malaise grandissant. Soudain, dans un virage, il me frôla, et mes nerfs à ce contact se rétractèrent.

C'est Rolain, pourtant. Rolain. Ce nom, que je retrouvais, avait une résonance lointaine. En le répétant je ne voyais plus que l'ombre d'un soldat inconnu dans un site lunaire. C'était cela, le vrai Rolain, bien qu'à cette époque-là j'eusse ignoré le nom de l'ombre. Elle avait pris corps ensuite, lentement, dans mon imagination. Et puis on m'avait parlé d'un solitaire qui vivait au fond de la jungle, et la liaison s'était faite. J'avais voulu connaître l'Inconnu. Il ne répondait pas à mes lettres, et ce silence augmentait son prestige. Enfin j'ai réussi à l'atteindre. A l'atteindre, jamais à le pénétrer. Je ne savais rien de lui, que la griserie ou l'apaisement que le contact de son esprit apportait au mien. Cela m'avait suffi. La lumière de son regard m'a fasciné.

Un jour, j'ai vu un masque sur son visage. Mais le vrai masque, est-ce que je ne le voyais pas maintenant pour la première fois, maintenant qu'il tombe ?...

J'éprouvais une sensation de vertige, de rupture de contact avec la vie, — impression sourde mais péremptoire, qui ne trompe pas, un peu ce qu'on imaginerait que doit ressentir une plante qu'on arrache par la racine.

Tout ce qui fonçait sur nous dans ce grand cercle lumineux, voici que cela ne venait plus tout droit, mais obliquement, dans un balancement pareil au roulis, tournoyant dans un sens, puis dans l'autre : des murs immenses qui se dressent et s'écartent, des tunnels froids, de noirs abîmes. Une de mes mains rivée à une barre qui brûle, l'autre presque insensible et comme glacée par une onglée qui remonterait jusqu'à l'épaule, je luttais. Je raidissais de toutes mes forces des membres déjà trop raides. Pourquoi tant d'efforts ? Est-ce qu'il ne valait pas mieux s'abandonner, se laisser dériver dans ce grand tourbillon ?

Soudain les masses sombres qui nous enveloppaient se sont écartées. J'ai vu un gouffre s'ouvrir. J'étais faible, je ne savais plus ce que je voulais. J'ai fermé les yeux... Une commotion, un arrêt brusque. Et puis le silence, du noir...

Une voix : « L'as-tu fait exprès ? » Je ne pouvais pas répondre.

Encore la voix : « Ah ! Tu es blessé... »

N'étais-je que blessé ? On me soulevait, on me palpait. Je revenais à la vie avec cette impression profonde de bien-être, de confiance, de gratitude de ceux qui se sentent secourus dans leur épuisement, fût-ce par des ennemis inattentifs. Il y a une voluptueuse douceur dans l'impuissance totale, dans l'abdication de la volonté, qu'éprouvent les malades et les petits enfants, que recherchent sans doute les mystiques. Quand la trépidation reprit, je me sentis emporté, aspiré, escamoté par une force inexorable comme la tempête. Il me semblait que j'allais monter ainsi, indéfiniment, en spirale, jusqu'aux régions interstellaires d'où les choses terrestres apparaissent insignifiantes. Et déjà rien n'avait plus d'importance. Une sorte de lucidité me revenait, mais dans un plan supérieur, où tout se fait impondérable, où plaisir et peine, indifférents en soi et ne conservant

qu'une valeur esthétique, comme le blanc et le noir, le contraste de la lumière et de l'ombre, peu à peu s'épurent somme s'ils allaient sortir du domaine du sensible. Choses que l'on conçoit, mais qu'on ne saurait éprouver. Paradoxes, divertissements de l'esprit. Je pensais : c'est ainsi que cela doit apparaître à Dieu. Est-ce que je vais mourir ? C'est agréable de mourir... Pourtant je ne puis dire que ce fût agréable dans le sens ordinaire de ce terme : c'était une satisfaction abstraite, comme devant une équation résolue.

Je flottai ainsi, dégagé de mon corps, pendant longtemps. Ivresse légère, comparable à celle du haschisch, où les pensées sont si ténues et offrent à chaque instant de si nombreux points de bifurcation qu'on n'en peut suivre le fil. Chaque embryon d'idée se désagrège avant qu'on l'ait saisi. On se sent extrêmement subtil, mais incapable d'exprimer les merveilles intellectuelles dont on s'éblouit, car suffirait-il d'un mot, ce mot sera toujours trop long ; on n'aura pas fini de le prononcer que l'idée est périmée et l'esprit déjà engagé dans la recherche de ses répercussions innombrables.

Mon haschisch, ce n'était sans doute que l'effet du jeûne, de la perte de sang, car soudain je fus tiré de cet état de béatitude qui doit être analogue à ce qu'on éprouve dans le coma, et où il me semble maintenant que les idées avaient fini par se muer en ondes de musique, — une musique dont on croirait qu'on l'invente si on ne se sentait incapable de l'interrompre. Nous étions arrivés au sommet du col. Rolain avait réveillé le gardien du rest-house, des voix qui me parurent discordantes et trop humaines m'entourèrent, et on me fit boire un café brûlant. Et puis la trépidation reprit, les vertigineux virages. Mais j'avais retrouvé le contrôle de moi-même, et le désir de vivre.

Je comprenais maintenant ce qu'avait de tragique cette course dans la nuit. Où allions-nous ? A Bukit

Sampah, sans doute. Retour au gîte, tout droit, comme les bêtes, celles qui ignorent la ruse. Et après ? Faudrait-il encore fuir ? Ah ! Nous aurions mieux fait de rester dans le ravin où j'avais failli verser... Mais que la police vînt nous arrêter, qu'il y eût une enquête, des interrogatoires, un procès, non, ça, c'était impossible. Rolain ne s'y soumettrait jamais. Expliquer ? Mais que peut-on jamais expliquer ? Et puis c'est trop fatigant, c'est humiliant, c'est stérile. Les pires désastres plutôt qu'un tel ennui !... Tout à coup je revis mon bungalow de Bukit Sampah, avec sa position dominante sur la rivière et la route. Il y avait eu là un fort, disait-on, le fort d'un rajah malais, au temps où les Hollandais occupaient Kuala Sanggor à l'embouchure de la rivière. Nid de pirates qu'ils n'avaient pu réduire. Un jour j'avais trouvé, dans les broussailles de la berge, un vieux boulet rouillé. Du haut de ma vérandah parfois je m'amusais à tirer à balle sur quelque crocodile allongé sur la vase, avec sa grande gueule baillante. Piètre amusement, tout le danger était pour le crocodile. Il aurait fallu vivre au temps du vieux rajah. J'y pensais souvent. Soutenir un siège... La guerre, comme je l'avais connue, c'était encore de la soumission : le danger seul, et rien qui lui donne son prix, puisqu'il y manquait la haine... Ah ! Une fois dans la vie, se révolter contre tout ce qui est fort, organisé, auguste, contre les civilisations et les morales. Comme Smaïl. Ce serait beau, cela, ce serait amusant...

Je tâtai mon épaule, elle était à peine douloureuse. Il n'y avait là qu'une petite fissure, la boursouflure de petites lèvres. Je pouvais plier le bras, le lever. J'eus honte de jouer ainsi le grand blessé. Ngah, accroupi près de moi, se penchait sans cesse, me relevait la tête, me tamponnait doucettement avec un mouchoir mouillé. Je le repoussai, enjambai le dossier du siège avant et m'assis à côté de Rolain.

— Voici, Rolain, ce qu'il faut faire...

Je ne doutais pas de son approbation, et tout en par-
nt je me disais qu'il était bien inutile de lui exposer
n projet qu'il avait évidemment déjà formé lui-même,
r si je pouvais le concevoir comme le seul moyen
éviter les tracasseries de la justice, lui, le meurtrier,
ercherait-il une autre solution ? Un tel dénouement
était pas seulement nécessaire, il était conforme à ce
t'il me semblait qu'on devait attendre de Rolain,
ıelque chose d'extrême, dans l'action ou le détache-
ent, le dévouement ou la révolte. Il avait agi délibéré-
ent, bien que sous la pression des circonstances, et
renierait pas son geste. Ce geste, qui m'avait d'abord
.ru abominable, j'en trouvais maintenant la justifica-
m. Et ce que Rolain avait voulu épargner à Smaïl,
urquoi ne se l'épargnerait-il pas à lui-même ? Mourir
ur éviter l'humiliation, ou simplement pour se dis-
nser de discuter, c'était peu de chose, puisqu'après
ut le destin le plus commun des hommes est de mourir
ur rien. Ne disait-il pas que nous ne tenons à la vie
e par habitude, comme un chien attaché à sa niche
r attache ? Oui, pensais-je, et combien de gens mènent
e vie de chien qui nous paraîtraient plus estimables
ls devenaient enragés...

Rolain m'écoutait, et de temps en temps répondait
i-oui. Ces oui trop nombreux, trop faciles, n'avaient
s l'accent de la conviction. Ils ne m'apportaient pas
acquiescement, mais l'impression troublante que
lain hésitait, cherchait à temporiser. Et cependant
besoin d'agir, qui m'avait soutenu, peu à peu s'usait.
ne renonçais pas encore, mais l'idée que le destin est
ıs fort que la volonté humaine entrait, par élancements,
ns ma conscience, et j'éprouvais alors un brusque
tige, — le léger tressaillement de la toupie au moment
elle sent qu'elle ne tourne plus assez vite... J'essayais
me ressaisir, mais dans un dessein qu'on expose il

manque l'élan qui l'a formé. Il eût suffi, peut-êtr de quelques mots persuasifs. Maintenant m'apparai sait la fragilité d'un plan concerté d'avance, fragili qui tient moins à ce que ses imperfections se manife tent qu'à ce qu'on ne désire plus autant qu'il se réalis

— Ne te tourmente pas, dit enfin Rolain, tout fir toujours par s'arranger.

Un tel optimisme, dans une situation aussi critiqu de la part d'un homme qui venait de tuer — de tuer u ami, — me déconcerta. Je ne compris pas qu'en m'éco tant, ramené à la réalité par mon exaltation, Rola à cette minute ne pensait plus qu'à moi, à ce qu'il pou rait m'advenir, à la nécessité de disjoindre nos destiné Je ne sais ce qu'il aurait fait si j'avais gardé le silen Mais si je sentis en lui une de ces rétractions mystérieu qui me glaçaient, ah ! c'est que déjà sans doute il ch chait par quel moyen il pourrait disparaître, — disp raître de telle sorte qu'il me fallût renoncer à poursuivre.

Une grande lassitude m'envahissait, et je finis p m'assoupir. C'est dans un état d'étrange torpeur, com un enfant qu'on tire au milieu de la nuit de son somm pour le faire marcher, qui traîne des membres de plom qu'à l'arrivée à Bukit Sampah je me laissai condu jusqu'à mon lit. J'y tombai. On remuait des flacons da l'armoire qui me servait de pharmacie. On me pa l'épaule.

— Tuan, disait quelqu'un, est-ce que mon Tuan mourir ?

— Mourir ? Oh ! non. Regarde, ce n'est pas profo ce n'est rien. Il est seulement faible d'avoir saigné.

Soudain, du fond de la nuit, un son inattendu, in tant, familier, monta. Cela pénétrait dans mes fib me pinçait au cœur comme fait la vibration d'une sir de paquebot. Je crus sortir d'un long cauchemar : c l'appel de la trompe qui réveille les femmes pou

cuisson du riz. On s'agite là-bas, autour des cases. Il est temps de se lever. Le jour va venir. Le jour...

Et voici qu'un frisson d'épouvante m'a secoué. Ce jour qui vient, il faut l'arrêter. Il faut faire taire cet appel de la vie... Je ne veux pas recommencer à vivre...

J'ai appelé Rolain. Il est venu, doucement, il s'est assis au bord du lit.

— Rolain, que vas-tu faire ? Que vas-tu faire ?

Il n'a pas répondu tout de suite. Sa main est sur mon front, son regard fixe s'empare de mon regard. Quand il a vu que j'étais un peu plus calme, alors il a parlé. Il disait :

— Ne t'inquiète pas de moi. T'inquiétais-tu de ce que j'allais devenir quand je t'ai laissé, jadis, dans ton trou d'obus ? Chacun à son poste... Il ne faut pas vouloir prolonger ce qui veut finir... Jadis quelques heures, maintenant quelques mois... Une autre fois, peut-être... Mais c'est sans importance, comprends-tu ? Se quitter, ce n'est rien, quand ce n'est pas se lâcher. Il ne faut pas que tu me cherches...

Je sens que ce qu'il a dit est désespérant, intolérable, et pourtant cela m'apaise. Ma volonté est prise dans la sienne, je ne peux plus débrayer, je me sais désormais sans défense. Et comme dans les tranchées il m'avait parlé de la Malaisie, ici il me parle d'autres choses. D'autres choses... Mais je ne comprends plus très bien. Je le suis, à travers l'espace, ou le temps, ou le néant, ou la vie, dans un je ne sais quoi où il semble qu'il y ait trop de lumière pour qu'on y voie clair... Alors j'ai fermé les yeux. Il n'y a plus, à côté de moi, qu'une voix toute proche, qui me pénètre, et puis, insensiblement, cela change, c'est une voix en moi, lointaine, qui dit : « Maintenant tu dors... dors... dors... »

HENRI FAUCONNIER

FIN

Lorsque Caruso ou Chaliapine commencent à chanter, on se retourne ; on cherche le puissant animal qui rugit selon la mesure ; on ne trouve qu'une boîte et un disque tournant. Il manque quelqu'un. « Que serait-ce, disait ce professeur d'éloquence, après avoir lu un discours de Démosthènes, que serait-ce si vous aviez entendu le monstre lui-même ? » Or vainement la boîte mécanique nous restitue les sons et le souffle ; nous n'entendons toujours pas le monstre lui-même. Et quand les apprentis orateurs auraient eu un disque du fameux Discours pour la Couronne, ou d'une Philippique, il aurait manqué encore l'homme, l'auditoire, la situation, tout ce qui accompagnait et soutenait le rugissement. Mirabeau et Danton ne revivraient point par le seul bruit. Quand nous entendrions Bonaparte en colère, et même le bruit de son pas précipité, cela ne nous remettrait point en esclavage, ni en attente de ce qui va suivre, car tout cela est passé, qui ne sera pas deux fois, et les suites mêmes sont passées, qui ne seront pas deux fois. Ce qui fait la beauté du récit, c'est la couleur passée, l'éloignement, et la juste proportion entre toutes les parties du fantôme. Conservez la voix, qui vous perce l'oreille et le cœur ; conservez encore la forme et le mouvement ; vous n'avez toujours pas conservé l'homme, les hommes, le moment. Les moments passés ne seront plus ; tel est le sens du récit. Et quand on dit qu'un grand historien ou un grand poète fait revivre le passé, il faut savoir aussi que le lion est mort ; sans quoi on irait aux épieux. Si Bonaparte vivait, je serais soldat, conspirateur ou marchand ; je l'entendrais de ma place et je pousserais en même temps mes actions. Le soldat, le conspirateur,

marchand n'ont de réalité que par une distance cer-
aine à cette terrible voix. L'entendre de près, c'est le
moment des poignards. Si la situation est imaginaire, que
voix le soit aussi.

Quel rapport à mon Caruso, et à cette puissante
oix sortant d'une petite boîte ? Assez évident, il me
emble. Car la situation de Caruso chantant est passée
our toujours. Je ne suis plus écrasé dans une salle ; je
e participe plus à cette masse humaine ; je ne fais plus
cho à ce chant, écho avec deux ou trois mille enthou-
astes. Il ne chante plus pour moi, pour nous. Il ne sait
lus que nous l'écoutons. Il ne porte plus de sa seule
oix ce magnifique silence, qui va retomber en bravos.
ette voix ne communique plus de lui à nous ; ce silence
e communique plus de nous à lui. La simple entrée d'un
cteur ou d'un chanteur n'est pas deux fois la même ;
lle dépend de lui, de moi, et de tous. La musique et
théâtre sont des événements de société. Vous n'ac-
epteriez pas de rejouer une partie de cartes, la même
bsolument ; et cette idée est absurde, car, pour qu'elle
it la même, il faudrait que chacun la jouât pour la
remière fois. Ainsi cette seconde fois serait la première.
ette folle idée nous glace. C'est pourquoi ces parties de
assé qui renaissent intactes nous feraient stupides ; mais
eureusement le disque s'use, ou l'aiguille est mau-
aise ; nous nous retrouvons, en notre temps et en
otre âge, par ce souci de mécanicien ; nous sommes
lors trop petits pour cette voix. Elle même est petite
ar là. La tempête que j'écoute maintenant, ce n'est pas
eulement du bruit ; tous les arbres saluent ; l'eau coule
ous la porte ; c'est une journée qui passe ; ce moment
vance et ne reviendra plus ; un chant est aussi un
moment de nature ; nous y sommes de tout notre être,
cela veut dire qu'il ne sera plus jamais ; ce sen-
ment qui nous presse est ce qui chasse l'ennui. Au con-
aire l'idée seule que l'on pourra recommencer fait naître
n ennui subtil comme ce léger grincement de la méca-
ique.

ALAIN

RÉFLEXIONS

La Retraite des Mystiques.

M. William Martin, qui est le critique de la Société de Nations, et qui en fait le bilan le jour de la clôture, constate dans le *Journal de Genève* que la onzième Assemblée été grise, tandis que les Assemblées de naguère se montraient plutôt grisées. L'enthousiasme n'y est plus. M. Martin s'en félicite dans la mesure où il est ainsi prouvé que la Société des Nations est maintenant incorporée à la vie du monde. Mais il ajoute que « c'est une chose qui peut devenir grave si elle signifie que la Société des Nation n'est plus portée par une mystique ».

L'éminent critique politique en accuse quoi ? Le projet de M. Briand. Si la mystique a manqué cette année à Genève comme le raisin sur la côte vaudoise, et aussi, hélas, ailleurs « le projet de M. Briand y a été pour beaucoup. Une partie des Européens ont eu le sentiment inconscient que l'intérêt, pour eux, n'était plus là, et les gens des autres continents ont eu le sentiment, très conscient chez certains d'entre eux, que là n'était plus leur place. » *Là* signifie le Bâtiment Electoral, le Quai Wilson, Sécheron, petites choses très réelles, comme Maillane ou Gigognan, que le projet Briand menaçait de déclasser. Le prudent M. Briand avait eu beau affirmer dans le memorandum que le siège de la Fédération Européenne serait à Genève, en liaison avec la Société des Nations ! Les Genevois, qui ne sont point sots, ont pensé qu'il n'en savait pas plus, sur les suites de son initiative, que l'apprenti sorcier. L'organisme bancaire européen a déjà été placé à Bâle. Qui sait si l'organisme politique et économique de la Fédération Européenne ne l'y suivrait pas, si un « Bâle européen, Genève mondial

ıe paraîtrait point rationnel et commode, et si la situation nternationale du Léman ne serait pas démembrée au proit du Rhin, si bien désigné, dans la *Marseillaise de la Paix*, omme le Nil de l'Occident. De là l'hostilité des deux ives genevoises contre le projet Briand. L'alarme fut haude, mais Genève a vaincu, et M. William Martin eut écrire avec soulagement : « Le comité d'études qui été formé se réunira en janvier. Mais on peut tenir pour ssuré qu'il ne se consacrera plus à l'élaboration d'un ouvel organisme. »

Je n'ai pas là-dessus d'opinion précise. Qui sait cependant i cette question du « nouvel organisme » ne se posera pas n jour à nouveau, si une Fédération Européenne n'entrera as dans la Société des Nations à la manière dont y igure l'Empire Britannique, qui n'a jamais songé à tenir à Genève sa conférence impériale ? Mais là n'est pas la uestion : il serait chimérique de suivre dans les détours 'un avenir imprévisible l'odyssée d'un projet torpillé.

Le point actuel, voyons-le dans la remarque du pénérant observateur genevois, lorsqu'il nous dit que la Société es Nations ne lui paraît plus portée par une mystique. Jne Société des Nations ou une Fédération Européenne ans mystique, aussi bien qu'un pays sans mystique, ce 'est pas tout à fait un corps sans âme, mais c'est une âme ans génie. Et rien de grand ne se fait sans génie.

Je ne sais même si M. William Martin n'aurait pu ire que non seulement la onzième Assemblée n'a pas été ortée par une mystique, mais qu'elle a été portée par une nti-mystique. Il ne s'agissait pas seulement des Intérêts de Genève, qu'il a paru bien naturel que les Genevois natioaux et internationaux défendissent. Mais s'il y a un pays ù le projet de Fédération Européenne aurait dû rencontrer n accueil enthousiaste, provoquer un courant de mysque sympathique, c'est bien la Suisse. On a gémi, et on oit gémir encore, sur la balkanisation de l'Europe. Nous ivons, croit-on, dans une Europe balkanisée : on sait

que *Balkan* signifie nationalités adverses, macédoine d
peuples, ou Macédoine tout court, statistiques et comitadjis
baril de poudre autour duquel on a peur de l'étincelle, etc..
Mais M. Briand dit à l'Europe : « Au lieu de nous balkaniser
helvétisons-nous. Le Balkan c'est la guerre, le sabre aiguisé
la poudre sèche, que les enfants veulent, avec des balles
La Confédération Suisse, c'est la paix, c'est le pays trilingu
où il n'y a pas de lutte des langues, c'est la Société de
Cantons, c'est Genève, c'est Locarno, ce sont les lacs o
l'on vient chercher et fonder l'accord. L'Europe ne sera pa
républicaine ou cosaque, elle sera balkanique ou suisse.
N'y a t-il pas là de quoi déclencher une mystique suiss
un impérialisme suisse dans le meilleur sens du mot ?

Eh non ! Rien de tel. La plus grande partie de l'opinio
bourgeoise, en Suisse, a accueilli le projet, comme Genèv
avec défiance et malaise. On y a vu un péril pour la neutra
lité suisse, la Suisse ne pouvant entrer dans une Fédératio
Européenne sans en partager les charges, peut-être les périls
C'est d'ailleurs pour la même raison que la Suisse faillit n
pas entrer dans la Société des Nations. Après une bataill
acharnée, le *oui* ne fut voté qu'à une très faible majorit
et il ne l'eût pas été, à coup sûr, si le siège de la Sociét
avait été placé à Bruxelles. Il y a en Suisse une mystiqu
de la neutralité, une neutralité passionnée qui est peut-êt
le meilleur levain du patriotisme helvétique, qui nous e
précieuse parce qu'elle nous défend, et parce que la pr
paration militaire qu'elle implique nous a gardé, pendan
la guerre, d'une *Kommendatur* à Mâcon et d'ingénieurs d
Krupp au Creusot, mais qui fonctionne comme un
réaction spécifiquement suisse contre la fusion de la Conf
dération dans la Fédération, et qui repousse cette idé
de la neutralité particulière diluée dans une assuran
mutuelle. Le « Nous sommes une petite nation » des Suiss
se dit avec satisfaction et malice plutôt qu'avec déplor
tion. Ainsi en France le petit commerçant, le petit rentie
le petit industriel, le lecteur du *Petit Parisien* ou de

Petite Gironde, pour qui son épithète représente un droit, un privilège, et qui sait lui faire rendre toute une mystique politique.

Le projet d'une Europe helvétisée ne sourit donc pas aux Helvètes eux-mêmes, parce qu'ils sont les premiers à faire passer des intérêts particuliers précis avant une mystique. En tout cas, ce n'est pas sur eux qu'il faut compter pour fournir cette mystique, dont l'écrivain genevois déplore la carence. D'une façon générale ce n'est pas sur les petites nations. Contre ce qu'on peut supposer *a priori*, l'expérience montre que les puissances à intérêts limités coïncident souvent avec des pays ou des opinions à horizons rétrécis.

Mais pas plus rétrécis sans doute que les horizons des puissances qui conçoivent leurs intérêts comme illimités ! Les unes ne valent ni plus ni moins que les autres ! Les discussions qui sont nées du memorandum et autour du memorandum Briand ont été, toutes, inspirées d'intérêts nationaux, enchaînées jusqu'aux reins dans le marbre des vieux temps. Il y a eu, comme on pouvait le prévoir, le parti des frontières en repos et le parti des frontières en mouvement, et, à l'intérieur de ces deux partis, les voix des nations. Il n'en pouvait guère être autrement dans une assemblée des nations et de leurs représentants.

A qui donc demander une autre voix que celle des nations et des nationalismes ? D'abord, évidemment, à l'économique internationale (*Europe*, de M. Herriot, a sur ce sujet des pages excellentes). Mais il ne s'agit là que d'intérêts matériels. Ils n'obvient nullement à la retraite ou à la diminution de cette mystique, qui devrait passer ici au premier plan, et dont l'absence risque de rendre froids et pluvieux les septembres genevois.

Cette mystique cependant nous l'avons, mais nous nous en servons mal. C'est la mystique romantique. Les deux grands romantiques, Lamartine et Victor Hugo, ont été les poètes de la Fédération Européenne. L'auteur

de la *Marseillaise de la Paix*, l'auteur du *Chêne des Etats-Unis d'Europe*, lui ont donné un style, ont communiqué leur chaleur à cette idée et lui ont emprunté la sienne. Qu'on prenne ceci comme un éloge ou comme un blâme, on ne la conçoit pas sans un certain romantisme.

La onzième Assemblée et la célébration du centenaire du romantisme coïncidaient cet été. Les réflexions de M. William Martin sur la nuance grise de l'Assemblée peuvent s'appliquer aussi à ce centenaire, malgré le demi-million que les Chambres avaient voté pour lui donner de l'éclat. Il n'a échappé au gris que par l'exposition Delacroix. Il lui eût échappé par un autre côté, si M. Briand en avait profité pour s'y remonter en mystique.

La seule fête littéraire du centenaire romantique fut en effet la célébration du centenaire des *Harmonies* par la ville de Mâcon, où d'ailleurs le gouvernement ne fut pas représenté, et qui se passa de manière tout académique. Or Lamartine n'est pas seulement le poète des *Harmonies* et de la *Marseillaise de la Paix*. Il est aussi le ministre des Affaires Etrangères du gouvernement provisoire. La politique lamartinienne, comme la poésie lamartinienne, sont nourries par une mystique de la fraternité des peuples et de la paix. Le nom de Lamartine ne brille jamais de plus d'éclat que lorsque cette mystique est à l'ordre du jour et que cette étoile monte sur l'horizon. Il y a deux ans, au Congrès des Unions Intellectuelles dont la dernière journée se passait à Francfort, Ludwig Curtius, qui présidait, eut l'heureuse inspiration de se démettre de ses fonctions, et, dans la ville de Gœthe, d'inviter l'assemblée internationale à se placer sous la présidence invisible du grand Européen. Durant toute la séance, Gœthe fut appelé le Président. Ce septembre, on eût rêvé pour Lamartine une pareille dignité.

L'Académie de Mâcon, qui organisa les fêtes, avait installé le banquet officiel sous une vaste tente pour laquelle on avait choisi l'emplacement approximatif de la

tente encore plus vaste où Lamartine prononça en 1847 le célèbre discours dit du banquet des Girondins. On avait demandé à un acteur de la Comédie-Française de lire des passages de ce discours, qui fut radiodiffusé, et qui, malgré des coupures politiques, produisit sur le public moyen une impression prodigieuse. Sauf du côté des Intérêts Économiques, on entendait chacun faire la même réflexion : « On dirait que c'est écrit aujourd'hui, que c'est fait pour la politique d'aujourd'hui. » Cette apologie pour la mystique, cette revendication des droits de l'idéalisme, ce rappel des intérêts matériels à l'ordre spirituel, cela, pour venir exactement à nous, et à notre temps, traversait la durée avec la même facilité et la même nécessité que les ondes sonores, entendues à des milliers de kilomètres, traversaient l'espace.

Sept ans auparavant, dans le discours prophétique du Retour des Cendres, Lamartine avait demandé qu'on inscrivît sur le monument de l'empereur : *A Napoléon seul !* Après cette lecture, et malgré une heure et demie de toasts, ou plutôt à cause d'eux, il était bien évident que la parole avait été prise par Lamartine seul. Peut-être cependant, dans un rayon de deux cents kilomètres autour de Mâcon, quelqu'un, seul aussi, était-il capable, et par ses fonctions, et par son talent, de lui répondre. C'était son successeur au ministère des Affaires Etrangères M. Briand, alors à Genève.

Mâcon est à deux heures de voiture de Genève. Si M. Briand y fût venu ce dimanche, M. William Martin n'eût pas écrit que la Société des Nations n'est plus portée par une mystique, « chose, ajoute-t-il avec raison, qui peut être grave ». Je ne sais si le collaborateur du Président à qui on demanda de lui indiquer l'intérêt qu'il y aurait à exposer en ce lieu et à cette occasion, devant un public français, ce projet Briand qu'on pourrait aussi bien appeler un projet Lamartine, le fit d'un cœur bien chaleureux, et avec des explications assez lumineuses.

Je ne sais non plus dans quelle mesure le sylphe des souvenirs et de la tradition historique hante le froid plafond du Quai d'Orsay, et si le nom de Lamartine y pouvait réveiller des échos nombreux. Et peut-être M. Briand avait-il, pour dire non à cette mystique dont on a constaté la carence à Genève, et que Mâcon eût réveillée, des raisons

Le violoncelle et la lyre sont restés séparés par cent soixante kilomètres, et c'est tout de même dommage. Ce serait surtout dommage si cette séparation devenait symbolique, si de la vie internationale, de l'esprit dit de Genève, se retiraient cette présence et cette présidence des grands esprits, cette chaleur, cette confiance, cet *estrambord* qui firent l'éclat de plusieurs Assemblées mémorables. Ce serait dommage si la retraite des mystiques, ou de la mystique, devenait définitive. Ce serait dommage, si on renonçait par là à parler à l'opinion le langage qu'elle comprend, qu'elle attend, qui l'anime. « Où sont, dit M. William Martin, les journées enfiévrées de jadis, où dans des couloirs surpeuplés et surchauffés, une opinion publique mondiale se formait, on peut presque dire se matérialisait ? » L'opinion ! Mais dans le discours que Mâcon avait écouté en 1847 et diffusait le 21 septembre dernier, c'est elle que Lamartine, levant son bras de prophète, désignait en ces termes : « L'opinion, cette puissance moderne dont le nom même était inconnu à l'antiquité, Messieurs, l'opinion est née le jour même où ce Gutenberg, que j'ai appelé le mécanicien d'un nouveau monde, a inventé par l'imprimerie la multiplication et la communication indéfinie de la pensée et de la raison humaine ! Cette puissance incompréhensible de l'opinion n'a besoin pour régner, ni du glaive de la vengeance, ni de l'épée de la justice, ni de l'échafaud de la terreur. Elle tient dans ses mains l'équilibre entre les idées et les institutions, elle tient la balance de l'esprit humain... »

Une lettre de M. Daniel Halévy.

M. Daniel Halévy m'écrit la lettre suivante en réponse aux *Réflexions* du mois dernier. Il s'agit d'ailleurs moins d'une réponse que d'une conversation, où le lecteur n'aura pas de peine à voir l'accord des interlocuteurs.

« Cher Monsieur Thibaudet,

Vous voulez des textes de Renouvier. J'en ai. J'avais d'abord pensé les imprimer, les joindre à ce chapitre où je montre les impressions de la défaite sur Renan, Taine, Flaubert, Hugo, Michelet, Sand. J'y ai renoncé, pour des raisons que je vous dirai tout à l'heure. Voici mes textes.

Ce n'est pas dans la *Critique Philosophique* que je les ai trouvés, la *Critique Philosophique* n'a commencé de paraître qu'en 1873, en ces mêmes mois où mes récits prenaient fin, et ses commentaires et son influence se lient à des événements où je n'étais pas. Je les ai trouvés dans quelques lettres écrites en juin 1871. Secrétan, le philosophe Vaudois, lui avait adressé, au lendemain de la Commune, une amicale, une compatissante et chaleureuse lettre. Renouvier lui répondit :

« Nous traversons de grands événements. La fin où nous tendons entrainera ou non le sacrifice de l'unité nationale ; je l'ignore. Mais cette fin doit être bonne, elle est nécessaire. Heureux les pays protestants ! Le catholicisme est destructeur de la moralité ; je vois cela avec la dernière clarté. Les choses étant ainsi, il ne faut rien déplorer que la faiblesse de notre vie et de notre puissance, et peut-être faut-il dire en présence des derniers sinistres, ce qu'a dit celui que vous savez : *Ce que tu fais, fais-le vite !* »

Le bon Secrétan s'étonna d'un optimisme si détaché des êtres. Là-dessus, Renouvier insiste sur sa pensée.

« Mon optimisme se continue malgré les malheurs arrivés et les maux pires que je crains de prévoir, mais c'est l'optimisme d'un pessimiste ! Ce n'est en tout cas

point celui d'un patriote. La France révolutionnaire s'est plusieurs fois perdue et semble impuissante à aboutir. La France catholique est en résultante la France, pour celui qui la prend de 1512 à 1871. L'abaissement de cette France est un bien. Les événements ecclésiastiques de ce temps le démontrent clairement. L'abaissement de la France napoléonienne est un bien aussi. De quoi donc avons-nous à nous plaindre ? Au pis-aller la France périra comme nation. Cela ne m'empêcherait pas de me flatter d'être français plutôt que prussien. Nous serions ici ce que nous sommes, c'est-à-dire un peu meilleurs que des pharisiens. Enfin pour tenir beaucoup aux nations, et à la mienne, il faudrait que j'aimasse et estimasse leurs œuvres. Mais je ne connais pas de *bon peuple, quatenus peuple*, et il peut y avoir chez un peuple perdu plus de bons individus que chez un peuple heureux. Est-ce assez chrétien, ces sentiments-là ? »

Et voilà, cher monsieur Thibaudet. J'ai craint qu'il ne fût pas tout à fait loyal de donner comme des expressions historiques les boutades d'un logicien solitaire, de jeter dans nos polémiques par elles-mêmes si cruelles cet aliment cruel, je me suis abstenu. Pourtant vous avez raison. Renouvier a l'importance que vous dites, il n'est qu'apparemment un solitaire, il participe puissamment à la grande œuvre républicaine, qui est la réforme scolaire ; en chacun des réformateurs passera quelque étincelle de son esprit dur, un Pécaut était très près de lui. (Or, si nous savions ce que Pécaut, du fond de son Béarn, écrivait à Renouvier, à Schérer, à Ferdinand Buisson... Il reste beaucoup à trouver, imprimer). L'essentiel, ce n'est pas la France ; l'essentiel, c'est la grande expérience qui doit, qui va être tentée, pour convertir un peuple superstitieux et sensuel, un peuple sans mœurs, à la doctrine de la liberté, de la bonne volonté pure... « *Au pis-aller, la France périra comme nation...* »

Je crois maintenant que vous avez raison, cher monsieur Thibaudet, j'ai moi-même manqué de dureté, j'aurais dû donner ces textes. Voulez-vous les donner pour moi ?

A vous D. HALÉVY

A PROPOS D'UN ROMAN ANGLAIS

Huxley a écrit, avec *Contrepoint*, le seul roman qu'on puisse écrire aujourd'hui, un mauvais roman. En écrivant un mauvais roman, il a écrit un grand livre. Ce livre est rempli de révélations excitantes sur l'auteur, sur moi, sur vous, sur nous, sur l'époque.

Mauvais roman, ce tableau si large et si compréhensif de la vie quotidienne de trois ou quatre familles et de plusieurs individus dans le Londres du xx[e] siècle ? Oui, mauvais roman, si un roman, c'est une œuvre qui noue plusieurs vies, les englobe et les entraine dans une action réciproque, altère leur humeur journalière et, cette action commune épuisée, les rejette transformées — anéanties ou exaltées. Rien de semblable, en effet, dans le roman de Huxley : aucune communauté entre les cinq ou six actions qui tour à tour reviennent dans son récit, si ce n'est l'air du temps et l'homogénéité du milieu social. Ces actions sont parallèles et n'influent nullement l'une sur l'autre : les seules communications qu'il y ait entre elles sont établies par des conversations qui rapprochent pour un moment un certain nombre des personnages. Ceux-ci ne voisinent que par la parenté ou les relations de métier ou dans le plan de l'intelligence, et ces conversations finies, chacun retourne à sa vie privée, étroitement privée.

Aussi il n'y a aucune progression dans ce roman, aucune convergence des cœurs qui aboutissent à un choc, à un événement. Certes, vers la fin, l'auteur enregistre

trois ou quatre trépas : le meurtre d'un adulte, le suicide d'un autre, la mort par maladie d'un vieillard et d'un enfant. Mais on ne peut reconnaître là que les marques habituelles de la mort, au cours d'une année, sur une liste qui compte deux douzaines d'existences.

Quelle différence entre cette multiple glissade monotone et sans à-coups violents et les entrelacements heurtés des romans anglais du siècle précédent.

Mais c'est à cause de cette absence de rencontres que ce mauvais roman est un grand livre, un témoignage véridique.

L'élément qui met tant de virulence dramatique dans les anciens romans anglais, russes et français, c'est la vie de famille souvent renforcée par la vie de campagne. Notre époque ne nous présente que des individus qui, isolés dans les villes, ne peuvent plus soulever vers aucune figure dans la foule leur imagination déprimée. Il ne peut pas y avoir d'intrigue et d'accrochage entre les êtres quand ils ne vivent plus en petits groupes cohérents, animés d'illusions communes. Voilà la vérité qu'il faut proclamer sur le roman contemporain, et qui devrait couper court à tous les propos désobligeants qui circulent à son endroit. Il en est du roman comme du théâtre : plus de drame, plus de conflit passionnel possible. Même évolution des deux côtés : le drame devient une série de tableaux, le roman — quand il veut être vaste — un faisceau de récits unilinéaires.

A l'encontre de ce qu'on prétend il ne faut pas voir là un triomphe du dynamisme, mais au contraire son évanouissement. Montrer le déroulement quotidien de quelques vies n'implique pas un besoin de mobilité, mais d'abord un éloignement du sursaut, de l'élan, du choc.

*
* *

Toutefois, l'exclusion du dramatique ne signifie pas celle du tragique, bien au contraire.

Et d'abord, il faut distinguer ce qui se passe autour du omancier de ce qui se passe en lui. Dans une période de lépression et de décadence comme la nôtre, un auteur eut être plus vivant que son temps. Michel Ange était lus vif et plus grand que la Florence du XVI[e] siècle, qui, ous ses yeux, se laissa assassiner. Tolstoï et Dostoïevski taient plus fermes que la veule bourgeoisie russe promise la boucherie. Claudel est plus vaste que le pauvre petit atholicisme d'aujourd'hui.

Eh bien, Huxley a plus de vitalité que l'Angleterre de ios jours. Avec un sûr instinct, sa nature s'est adaptée au nilieu ; elle a produit un intellectuel, là où n'auraient eu ue faire un sensible et un passionnel. Huxley semble se laindre de n'être qu'un intellectuel, mais d'abord cette lainte n'est chez lui qu'un procédé d'analyse de l'époque ar le moyen de la confession ; et ensuite il l'est avec une uissance qui rejoint tous les résultats qu'on peut atteindre ar d'autres chemins, qui rejoint le tragique. Avec une forte assion de connaissance, Huxley porte témoignage sur une poque qui ne comporte pas d'autres passions, et il nous nontre avec une admirable précision l'absence de ces utres passions partout où elles devraient être, dans des œurs nombreux et qui ne sont privés de diversité que par ette absence.

Telle est la vie d'aujourd'hui à Londres aussi bien qu'à 'aris, à Moscou aussi bien qu'à New-York ou à Pékin — t ne faites pas grief à Huxley de vous la montrer telle, ne accusez pas de ne pas trouver de vie là où il n'y en a lus. Louez-le au contraire pour la vitalité de son art, la igilance de son esprit, puisque vous êtes transpercés de art en part par cette révélation farouchement sincère.

Le roman est mort, et du cadavre de tous les romans ésormais impossibles, Huxley a fait un grand livre, plein e sang. Je parle de ce sang inaltérable, qui est celui de esprit, de la vie qui passe à travers les manifestations iourantes d'une civilisation condamnée et s'élance au-delà,

vers une éternité de renouvellements, dans cette planète ou dans une autre, dans ce monde de catégories ou dans un autre.

* * *

J'ai employé le mot révélation, il n'y en a pas d'autres pour exprimer l'effet dernier de ce livre : révélation terrible de la misère de nos arts et de nos vies. Nous savons tous ça, nous écrivons tous ça ; mais personne n'en avait fait un tableau aussi vaste et aussi complet.

Nous sommes tous, tant que nous sommes, complètement intellectualisés, c'est-à-dire moribonds. L'écrivain l'est et son modèle l'est aussi. Il y a dans *Contrepoint* un trait dominant qui frappera le lecteur le plus superficiel et qui révoltera le même lecteur : tous les personnages sont des intellectuels. Le fait que les personnages sont nombreux ne représente donc pas une extension de la vue de l'auteur vers des milieux différents. Tous, hommes et femmes, appartiennent au même milieu intellectuel vivant bourgeoisement. Il n'y a que deux exceptions : Rampion et Ilidge, tous deux sortis du peuple. Mais, en dernière analyse, ces deux-là ne font-ils pas que confirmer la règle ? En tant qu'intellectuels, ne deviennent-ils pas pareils à leurs voisins bourgeois, ne font-ils pas corps avec eux ? Leurs révoltes ne restent-elles pas prisonnières du même horizon livresque, que ce soit le bruyant retour à la nature de Rampion ou le sursaut meurtrier d'Ilidge ?

Dans ce choix exclusif que fait Huxley, je vois une grande véracité. Il a joué cartes sur table, il a montré franchement ce que la plupart des intellectuels d'aujourd'hui veulent dissimuler : la littérature déborde les littérateurs ; partout où ils portent leurs pas, la littérature est arrivée avant eux. Les gens qu'ils veulent peindre ont déjà pris la pose avant qu'ils n'arrivent. Dans un monde intellectualisé, les intellectuels ne peuvent, à la fin du compte, que se peindre eux-mêmes.

Même s'ils courent aux extrémités les plus obscures de la société, ils ne se déroberont pas à cette nécessité. Il y a les paysans, les ouvriers, n'est-ce pas ? Mais on en est encore à attendre un roman sur les ouvriers ou les paysans. M'est avis qu'on ne l'aura jamais. Pourquoi ? Parce qu'un intellectuel, même s'il sort du peuple, s'il veut peindre le peuple, ne peut faire que du naturalisme ou de la pastorale. Il ne peut faire que de l'artificiel, de l'exagération dans un sens ou dans l'autre. Dans sa volonté de peindre le peuple, il y a, de prime abord, de l'artifice, du parti-pris, de l'esprit de contradiction. Il veut échapper à lui-même, à ceux qui lui ressemblent : mais on ne peut pas échapper à soi-même. Or un intellectuel, c'est quelqu'un qui n'est plus du peuple. C'est un bourgeois avec une plus ou moins franche conscience. Finalement, c'est un aussi mauvais bourgeois qu'un piètre homme du peuple.

Mais alors, me dira-t-on, comment expliquez-vous le passé ? Je réponds : le passé, c'est le passé ; ce que je dis vaut pour aujourd'hui. Et l'erreur c'est d'essayer de revivre un passé aboli. Il y a eu une époque, où il y avait un rapport naturel, aisé entre l'artiste et l'homme. L'artiste n'était point alors un intellectuel — alors qu'il l'est toujours aujourd'hui, surtout s'il le nie — il n'était pas encombré de connaissances, ou bien, à cause de sa sève fraîche, il les supportait gaillardement, et il vivait de plain-pied avec l'homme ordinaire. Et celui-ci de son côté avait une vie légère, peu spécialisée, humaine.

Aujourd'hui un intellectuel, accablé par le poids de ses lectures, de ses travaux, est aussi loin d'un grand industriel que d'un ouvrier, aussi incapable de peindre l'un que l'autre. Et ce serait aussi inutile, car l'industriel et l'ouvrier, étant aussi spécialisés que l'intellectuel, sont à leur manière aussi intellectuels que lui.

De sorte que, comme Huxley, l'intellectuel, s'il est sincère, ne peut peindre, s'il veut s'exprimer sur le mode tragique, sérieux, héroïque, que des intellectuels comme lui,

ou s'il veut s'exprimer sur le mode comique, satirique, il peut crayonner ces demi-intellectuels que sont un tas de gens du monde ou d'ouvriers. Le prolétariat des salons et des usines regorge de ces modèles déjà à demi-conscients d'eux-mêmes qui s'offrent avec les clins d'œil les plus pervers au déclic d'un nonchalant photographe.

Et procéder comme le fait Huxley, c'est la seule façon pour l'intellectuel de se sauver. On ne peut se sauver de l'intellectualisme que par plus d'intellectualisme encore.

*
* *

A travers ses intellectuels, il peut peindre sans erreur une société intellectualisée. Et grâce à l'extrême de son intellectualisme, il n'épargnera aucunement ses modèles, il dira sur eux tout ce qu'il y a à dire.

Réquisitoire écrasant. Huxley nous montre cinq familles : 1° un grand peintre, John Bidlake, avec sa femme, sa fille Elinor et son fils Walter ; 2° un écrivain notoire Philip Quarles, avec sa femme Elinor Bidlake, son père et sa mère, son fils Phil ; 3° un grand savant, Lord Edward Tantamount avec sa femme, une Canadienne, sa fille Lucy son frère le vieux marquis infirme ; 4° un intellectuel sans emploi, Spandrell, avec sa mère et son beau-père ; 5° Rampion, un écrivain-peintre sorti du peuple qui a épousé une femme sortie de la bourgeoisie.

En dehors de ces cinq familles, il y a deux célibataires isolés : Burlap, l'idéaliste mystique (et sa maîtresse bourgeoise) et Ilidge le matérialiste communiste, tout seul. Plus une douzaine de comparses : gens du monde intellectualisés.

La vie de tous ces êtres est épouvantable comme notre vie à tous.

1° Chez les Bidlake, John est un vieux coureur fatigué qui perd soudain sa suffisance donjuanesque devant le cancer et la mort. Il se réfugie chez sa femme, toujours trahie e

andonnée, qui s'est réfugiée dans un mysticisme litté-
ire. Son fils Walter, écrivain, traîne une femme qu'il a
levée à son mari et dont l'idéalisme niais l'a vite dégoûté.
.r ailleurs, il est lié à Lucy Tantamount d'un amour frag-
entaire, sensuel, qui déchire sa propre nature idéaliste.
sœur Elinor est passée du côté Quarles par son mariage.

2° Elle souffre de l'indifférence de son mari Philip
uarles, qui est visiblement la personnification principale
Huxley (qui se retrouve aussi dans Walter). Philip Quarles
: l'intellectuel par excellence, et l'intellectuel tourmenté
écrire un roman en n'utilisant que des éléments que ne
mporte pas un tel genre. Il supporte le monde autour
lui, et son époque, avec un stoïcisme douloureux et non-
alant. Il poursuit lentement et sans espoir une enquête à
.vers les pays, les esprits, épouvanté d'avoir toujours
ête une explication et jamais une solution. — Et pour-
nt ce livre concentré, violent, inexorable est la réponse et
solution de Philip Quarles.

Par ailleurs, il supporte sa femme et son enfant comme
n beau-frère Walter supporte sa maîtresse. Et comme lui
fait la cour à une certaine Marie d'Exergillod pour des
sons trop brièvement sensuelles. Enfin, il est attaché par
.e nostalgie admirative à son confrère Rampion, l'intel-
:tuel anti-intellectuel.

3° Chez les Tantamount, même stoïcisme désolé chez le
:ux marquis infirme qui poursuit toute la journée le pro-
:me de Dieu, chez son frère Lord Edward, le grand bio-
giste, qui n'a été sauvé du suicide que par la passion
entifique qui prend chez lui l'aspect d'une manie déses-
rée. Lady Edward, qui a été la maîtresse du vieux Bidlake,
iit de sa situation et se moque cruellement de tout le
onde. Sa fille, Lucy, c'est la fameuse femme d'après-
erre, qui cherche son amusement dans tous les bars et
ncings, son plaisir dans tous les lits. Le secret de sa liberté
de son scepticisme, c'est l'argent.

Dans chacun de ces trois groupes-là, il y a un ou deux

hommes qui sont des intellectuels, mais ils sont encad
dans une famille, liés de divers liens sexuels. Au-delà n
entrons dans une zone où les esprits sont de plus en p
détachés : Spandrell a encore sa mère (et son beau-pèr
Rampion a sa femme et ses enfants, mais Burlap
qu'une vague maîtresse et Ilidge n'a personne.

Ces quatre personnages sont vraiment les protagonis
du drame intellectuel, entre lesquels Philip Quar
oscille et fait le point. Ils représentent les principales a
tudes entre lesquelles, tous, tant que nous sommes, n
nous déchirons.

Ces quatre esprits ne se divisent pas en deux partis. C
cun forme un parti qui, par quelque côté, est hostile à t
les autres et par un autre côté est favorable à chacun. C
si Burlap et Spandrell ont des aspirations mystiques,
sont pourtant bien différents. Le premier, bénisseur,
second, sarcastique, ce qui fait que le second se s
quelque rapport avec Ilidge le matérialiste que trava
secrètement un idéalisme révulsé. Et si Rampion est a
intellectuel, il l'est d'un point de vue de raison, d'un po
de vue humaniste qui n'est pas du tout celui de Spand
et de Burlap. D'autre part Ilidge, le matérialiste révo
tionnaire, n'a rien de commun avec Philip Quarles qui
encore profondément attaché à la science, mais d'un po
de vue relativiste, et en tire des raisons de modérati
alors qu'Ilidge y appuie ses passions de rancune.

Qui ne reconnaîtra là les dissensions multiformes
poussent tour à tour les intellectuels les uns vers les au
et les uns contre les autres ?

Et il ne s'agit pas là de politique mais de philosophie

Quel parti Huxley prend-il dans tout ça ? Ici j'adm
l'artiste, et je signale hautement le bénéfice de l'art ; c
à ce point que je vois l'avantage humain d'écrire ainsi
essais romancés plutôt que des essais purs. Huxley (et
porte-parole Quarles) est divisé comme nous sommes t
divisés ; grâce à sa méthode romanesque, il peut prése

que opinion qui le tente et le repousse dans sa vivante
nomie. Et au cours d'une série de dialogues où domine
naïeutique passionnée de Rampion, il laisse peu à peu
écision se taire en lui.
ette décision montre que Huxley a changé et avancé
uis quelques années : nous ne sommes plus devant
placable érudit, l'humoriste féroce de *Crome Yellow* et
ntic Hay. Huxley a ressenti l'angoisse de son époque et,
rien perdre de sa lucidité, sans renoncer à ses dons
iques, il cherche à résoudre cette angoisse dans son
it et dans son cœur. Il pense le faire en prenant un
ain parti.
Iuxley, depuis quelques années, a subi l'influence d'un
nd artiste qui vient de mourir et qui était D. H. Law-
ce. Cet homme, sorti du peuple et de l'enfer du pays
ier, autodidacte, de corps chétif, avec une passion
mphante, a vécu et inscrit dans ses livres la défense de
nature humaine contre tous les excès et les erreurs
pres à notre temps. Cet homme sorti des profondeurs
'Angleterre, comme tous les grands hommes de tous
pays, marque une puissante reprise de l'homme sur ses
oins élémentaires et fondamentaux. Comme Rousseau,
nme Tolstoï et Dostoïevski. Plus simple et plus direct
eux. Moins puissant, moins varié, moins gâté de
hismes qu'il n'en soit pas tout à fait indemne. La
sion nue, dépourvue de tout sophisme idéologique,
vrence définit le droit à une vie sexuelle franche,
ilibrée, à la fois contre les vieilles conventions puritaines
ont perdu toute leur énergie et qui ne sont plus
ératrices que de saleté hypocrite et contre les nouvelles
ventions libertaires qui mêlent les salons et les bistrots
s une chiennerie sans queue ni tête. Lawrence défend
roit de vivre, c'est-à-dire de s'occuper de soi-même, de
goûts particuliers, de jouir des heures, à la fois contre
yrannie actuelle des maîtres capitalistes et la tyrannie
ure des maîtres communistes. Cet homme du peuple

n'est pas socialiste ; à la vérité, il est en dehors des cat gories politiques qu'il nie expressément. Il est le clerc, q pose le droit humain en dehors de toute spécification, toute discipline, le vrai clerc, l'éternel défenseur de la vi (On peut le rapprocher dans ce rappel des valeurs éléme taires à la fois du vieux Kipling, amoureux de la loi de Jungle, pèlerin passionné de toutes les simples grandeu humaines, de Wells, déblayeur de psychologies co pliquées, de Conrad, le plus humain de tous les écrivai récents (avec Knut Hamsun).

Et c'est ici que je vois se justifier mon affirmation tout à l'heure : on ne peut se sauver de l'intellectualis que par plus d'intellectualisme encore. Huxley, l'esp extrêmement intellectualisé, le voilà qui suivant le plus instinct met la main sur D. H. Lawrence, ressent passic nément la vertu humaine de ce génie, et pour la met en pleine valeur, déploie toutes les ressources de son pro génie si différent : psychologie précise et minutieuse, mi culeuse clarté d'exposition, humour exquis. Lawren dans le roman de *Contrepoint*, c'est Rampion. Jamais écrivain n'a rendu à un autre écrivain, son contempora un pareil témoignage d'admiration et d'amour. Noblesse l'intellectuel.

Huxley l'intellectuel dit : la vérité est du côté de L rence anti-intellectuel ; mais s'il rend les clefs de la qu'il a bien défendue, il sort avec les honneurs de guerre, avec armes et bagages. Et, après coup, on s'aper que ses forces intactes, elles sont au service de l'enn dont il a reconnu l'excellence. Il corrige et complèt lyrisme passionné et menacé de paradoxes de Lawrence tout le trésor largement répandu de son esprit observat et plein de sang-froid.

*
* *

Quelle est donc, en dernier lieu, la leçon qui se dégag

ce long dialogue Quarles-Rampion, Lawrence-Huxley, fortifié de tous ses à-côté : études sur l'épicurisme fanfaron du vieux Bidlake, le stoïcisme aveugle d'Edward Tantamount, la négation rageuse et bornée d'Elidge, le satanisme angélique de Spandrell, l'angélisme satanique de Burlap, la douce mystique de Mrs Quarles ?

Le ressort de notre monde se fausse ; la science est devenue esclave d'une technique affolée ; la philosophie, la recherche de la sagesse, est remplacée par un intellectualisme dévorateur d'informations et de notions, sans but ni raison ; la vie morale, débridée, oscille entre un mysticisme satanique et un paganisme tourmenté de relents religieux. Le dernier mot de toutes ces erreurs, prononcé par l'intellectuel, c'est : trop d'intellectualisme.

Conséquence : malaise, fatigue, fièvre universelle. Les uns vont vers le renoncement ; les autres vers les guerres et les révolutions. Mais au-delà de toutes ces solutions immédiates, Huxley, avec l'infinie discrétion de l'artiste, en se tenant à mille lieues de toute formule, avec cette suprême liberté qui est la garantie de sa profonde utilité et de son éternelle jeunesse, Huxley nous montre le lendemain, la nécessité de refaire l'homme en revenant aux sources.

DRIEU LA ROCHELLE

NOTES

LE ROMAN

MADAME MAILLART ; LA FIN DE MADAME MAILLART, par *Claude Aveline* (Emile-Paul).

Si j'avais à définir ce qui me semble être l'originalité principale du livre de M. Claude Aveline, je dirais qu'on y discerne d'emblée un *romancier pour qui le lecteur existe.* Rien de plus rare à l'heure actuelle parmi les écrivains qui comptent. On dirait que le romancier a perdu conscience neuf fois sur dix de la destination essentielle du roman qui est d'intéresser, d'occuper un autre esprit que le sien propre. Il écrit soit tourné vers lui-même, soit détourné aussi bien de soi que de tout autre lecteur possible. Combien de fois m'est-il arrivé en lisant des ouvrages auxquels je n'aurais pu en conscience dénier certaines qualités — mais que nous importent à vrai dire ces qualités ? — de me demander avec quelque irritation : « A qui s'adresse-t-on ici ? qui est-on censé intéresser ? » Cette question était en réalité fort déraisonnable ; car le romancier avait précisément la prétention, e suppose, de ne s'adresser à personne, d'écrire dans l'absolu, postulant, sans doute par un acte de foi implicite, qu'il rejoindrait *ipso facto* ce centre mystérieux que nous nommons l'esprit d'autrui. Le monadisme en vogue ne pouvait d'ailleurs qu'encourager ce total désintérêt à l'endroit d'une réalité aussi problématique. Il y a là un ensemble d'aberrations relativement récentes dont il serait piquant de rechercher l'origine, mais qui ne vont à rien moins qu'à détruire jusqu'à la possibilité de cette opération élémentaire qui consiste à raconter quelque chose à quelqu'un. Or, c'est bien une histoire que M. Aveline *nous* raconte, à nous et non pas à lui-

me. Il jouit avec une candeur visible et charmante des uts qu'il possède et dont lentement, méthodiquement, il se saisit en notre faveur. Mais si par rapport à nous il se sent ître du jeu, il reconnaît sa dépendance à l'endroit des person- ;es que suscite sa fantaisie, et dont il est heureusement nifeste qu'il ne fait pas ce qu'il veut. L'intense plaisir que rouve à la lecture d'un livre comme le sien vient précisé- nt de cet ensemble si complexe et mouvant des relations qui ablissent à tous moments entre lui auteur et moi lecteur, re lui et ses personnages, entre ses personnages et moi. Je veux d'ailleurs pas dire du tout qu'il entre lui-même indis- tement en scène ; rien ne serait plus faux. Nul commentaire, le appréciation. Mais il n'a pas la folle ambition de nous tituer le flux intégral du réel ; il intervient pour choisir, ır coordonner, pour éclairer telle scène en rejetant telle re scène dans l'ombre. On me fera observer que tous les nanciers en font autant. Je crois qu'il n'en est rien et que cet , souverain chez les grands maîtres d'hier, un Tolstoï, un rdy, est aujourd'hui à peu près perdu. Observons d'ailleurs il est lié à l'ampleur des dimensions ; et l'auteur des *Thi- ut* est à l'heure actuelle un des seuls écrivains français qui issent à cet égard entrer en ligne de compte. La technique n Maurois ou d'un Lacretelle exclut au contraire jusqu'à la ssibilité de réussites semblables, et je pense quant à moi 'un livre comme *Ce qui était Perdu* constitue non une trans- sition, mais une imitation du roman tolstoïen dans un regis- instrumental qui ne se prête pas à une semblable tentative.

Je suis d'ailleurs fort loin de me dissimuler les objections que *ıdame Maillart* ne manquera pas de soulever. La plus sérieuse relative à l'unité du livre ou plus exactement à la façon nt les valeurs s'y distribuent. Il présente cette double parti- arité : d'être un ouvrage de proportions très vastes, mais où ıt retracés des événements qui se déroulent dans un espace trois mois. Il ne saurait donc figurer à aucun titre parmi les nans-sommes que nous avons vu se multiplier au cours de dernières années. D'autre part la façon même dont il s'em- nche semble donner à supposer que Philippe Denis est le rsonnage central et que le sujet du livre c'est l'expérience 'il est destiné à faire au sanatorium de Chevrière ; plus pré-

cisément n'est-ce pas son amour pour Madeleine de Charm
et l'échec final de ses projets matrimoniaux ? Là parait bien ê
l'axe du roman. Mais alors pourquoi celui-ci s'intitule-t
Madame Maillart ? De plus un sujet aussi mince justifie-t-il d
développements d'une telle ampleur ? Il est permis d'en dout
Il est évident, au surplus, que c'est autour du personnage
Madame Maillart et non point de Philippe ou de Madeleine
Charmes que se concentrent les plus forts reliefs de l'œuv
Mais ce personnage lui-même apparait comme étant en quelq
manière *en flèche* par rapport à l'axe du livre. D'où une anom
lie qui, à mon sens, est perpétuellement sensible à l'esprit
lecteur, malgré l'effort persistant qu'a fait M. Aveline p
marquer le rôle décisif que jouent Madame Maillart et surt
peut-être l'ambiance particulière qu'elle a créée autour d'e
dans la genèse des sentiments de Philippe pour Madeleine. Qu
fait il n'ait été amené à prendre garde à Madeleine que dans
mesure où elle bénéficie du rayonnement mystérieux qui éma
de Madame Maillart, on n'a aucune peine à l'admettre ; mais
ne pense pas qu'on puisse soutenir que, par la suite, la relati
qui s'établit entre les deux jeunes gens reste colorée par s
origine. Il serait abusif de prétendre que les forces qui tend
à les séparer ne se donnent libre cours après leur retou
Paris que parce que Madame Maillart n'est plus là pour exer
entre eux son proxénétisme perfide. Mais c'est parce q
M. Aveline sentait obscurément la nécessité *technique* qu'i
avait à resserrer les liens entre elle et les jeunes gens qu'il a
amené à inventer l'inutile épisode du wagon-lit qui me par
je l'avoue, « théâtre » au sens péjoratif du terme. Mais j'ajo
que l'ordre de griefs auquel il s'expose par là et aussi par
certain excès d'ingéniosité dans l'agencement du livre, nota
ment dans l'histoire de Segonnaux ne me paraît pas très gra
Ou plutôt il y a là en réalité comme une rançon de ses rem
quables qualités mécaniciennes. Qualités si rares aujourd'h
où nul ne se préoccupe plus d'ajuster les pièces d'un récit,
les équilibrer, où l'invention est en général si pauvre, q
faut, je pense, les saluer avec une gratitude particulière, s
trop s'appesantir sur leur contrepartie. Il faut bien voir, d'
leurs, quelles étaient l'ampleur et aussi la difficulté de l'en
prise qu'a tentée cette fois l'auteur du *Point du Jour*. Il s

appliqué à dresser devant nous un monde de personnages bariolés, la société qui peuple un sanatorium, mais sans avoir un instant l'idée d'écrire, à la façon d'un Kessel par exemple, un livre *sur* les tuberculeux. Ses personnages ne sont point conçus comme des spécimens ; ils ont chacun leur place dans une certaine histoire et contribuent à la faire progresser vers son terme. Cette histoire d'ailleurs les dépasse et s'achèvera ailleurs dans un autre décor. Ce n'est pas tout ; elle-même est reliée au centre vivant, et, pour tout romancier, unique qui est le foyer même de sa vie en tant que vécue. Une très grande partie du livre aurait pu être écrite à la première personne. Une partie seulement, cependant. A un moment donné s'opère le changement de centre optique qui pour tout romancier constitue une opération si délicate et si périlleuse. Je pense que M. Aveline l'a accomplie avec une habileté remarquable. Dans la première partie du livre il a réussi à créer autour du personnage de Madame Maillart assez de curiosité, assez d'attente active pour que nous éprouvions le besoin de passer en elle et de voir le monde par ses yeux, Mais par la suite il est amené à occuper à nouveau son centre de perspective initiale pour en changer encore. Ces transferts à la longue ne vont pas sans inconvévients, d'autant que la force de réalisation intérieure dépensée par le romancier n'est pas la même suivant qu'il s'établit ici ou là. On ne trouve pas dans son livre la remarquable équité dans la répartition des accents et des lumières qu'on admire par exemple dans le *Contrepoint* d'Aldous Huxley ; mais ce ne peut être là que le fruit d'une expérience technique qui ne se laisse acquérir qu'à la longue. Tel quel ce livre est remarquable et laisse prévoir des œuvres plus importantes qui permettront de le situer dans un ensemble et d'en reconnaître plus clairement encore l'intrinsèque nouveauté.

GABRIEL MARCEL

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SOUS L'OLIVIER, par *Edouard Herriot* (Hachette) ; L'ACROPOLE, par *Albert Thibaudet* (Editions de la N. R. F.).

Le voyage dans les Balkans, surtout en Grèce, dans la Mer

Egée, de M. Edouard Herriot, aura été pour lui comme pour nous l'occasion de relire plus d'un de ses prédécesseurs. Avec plus de courtoisie que de désinvolture, M. Herriot paie sa dette même aux plus infimes de ces érudits ou de ces voyageurs. Pour situer son livre, nous n'aurons à citer que les plus illustres : plus érudit que Chateaubriand, plus érudit surtout que Barrès, comme eux cependant M. Herriot prétend ne pas borner ses curiosités à la seule antiquité classique. Son livre commence par des impressions sur la Serbie d'aujourd'hui ; des grecs contemporains l'aident à visiter la Grèce antique. La fin du voyage nous amène dans une Crète préhistorique, inconnue hier et connue aujourd'hui par l'archéologie seulement. Dans les pages centrales du livre, la « magie des pays où quelque homme illustre a vécu » laisse apparaître davantage l'érudit. Ce voyage, c'est une fête qu'il donne à sa mémoire, et ses citations sont l'expression d'un lyrisme particulier. Bon critique de soi-même, peut-être aussi critique discret des impertinences faciles de Barrès, M. Herriot proclame cet enthousiasme de la réminiscence : « Que l'on ne vienne pas en Grèce, si ce n'est pour y fixer dans un cadre précis une vie spirituelle antérieure ! La roche rugueuse de Colone, que dira-t-elle au voyageur, s'il n'y découvre Œdipe exilé, avec sa chevelure inculte et sa besace ? » Délaissant même pour un instant les impressions personnelles et les souvenirs de voyage, M. Herriot fait parler sur l'Acropole Socrate et Calliclès en un dialogue qui veut rappeler tous les tours et détours, toutes les apparentes inutilités du dialogue platonicien. Lecteur passionné de Platon, je ne crois pourtant point que les formes de son dialogue puissent être transplantées aux autres langues. Aujourd'hui la prose affranchit la parole, veut être plus directe et plus nue. De même qu'à *Eupalinos* ou à *l'Ame et la Danse* je préfère le *Cahier B* ou *Monsieur Teste*, je préfère aux dialogues entre Socrate et Calliclès sur l'Acropole les pages qui précèdent, la brève méditation sur les mystères d'Eleusis : « Quelle saveur dans cette phrase de l'écrivain chrétien, nous révélant que le plus beau des mystères Eleusiniens était la présentation d'un épi moissonné en silence... L'âme apparaîtrait comme une graine assoupie ; la présence de faucilles dans les tombes signifierait l'espoir de la future moisson... » De même, les pages sur la Demeter voi-

lée, bel effort pour ranimer un marbre par un symbole sans lui ravir son secret, sont fortes et touchantes ; elles rappellent sans désavantage, dans un autre ton, la méditation tragique de Taine sur la Niobé de Florence.

Dans l'*Acropole* de M. Albert Thibaudet aussi, on trouve la fête d'une mémoire surabondante. Au reste, on n'ignore pas que, de tous les écrivains contemporains, M. Thibaudet s'est trouvé le plus favorisé de la mère des Muses. Son ouvrage nous invite, en harmonieux et complet témoignage de l'archéologie contemporaine, à relire ses prédécesseurs, la *Philosophie de l'Art*, de Taine, ou plus précisément les études de Boutmy ou de Beulet sur le même Acropole. Le progrès qui s'est fait depuis un demi-siècle a consisté surtout à retrouver l'antiquité de cette antiquité, à retrouver les racines et la tradition lente de ce qui passait pour un moment éclatant de l'art et de l'histoire. Parmi tous les textes dont M. Thibaudet fait converger la lumière sur les marbres et les cailloux de l'Acropole, peu de divinations sont aussi curieuses que celles de Platon qui, dans son Critias, avait aperçu la forme primitive et plus large du plateau, rongé par les roseaux, dont l'Acropole n'est qu'un débris. C'est avec une bonne volonté bien sympathique, triomphant de l'étonnement compréhensible du bourguignon, que M. Thibaudet salue dans le maigre sol de l'Attique une terre porteuse de fruits. Le seul point où je me risquerais à ne pas suivre M. Thibaudet, c'est dans sa discussion avec Viollet le Duc. Quiconque a réfléchi à l'architecture, à ses rapports avec la pensée humaine, doit connaître les belles pages de Viollet le Duc sur le *module* des Grecs et l'*échelle* des architectes médiévaux : le module serait la recherche d'une harmonie en soi, née des rapports que les diverses parties d'une architecture ont entre elles : l'échelle au contraire établissant toujours des rapports du monument à l'homme. M. Thibaudet a raison dans toutes les idées par lesquelles il réfute Viollet le Duc : le temple grec n'était pas fait pour les humains, mais pour le Dieu ; etc. Mais si l'on se reporte au *Dictionnaire de l'Architecture*, on y trouvera la distinction de Viollet le Duc beaucoup plus large et plus nuancée que M. Thibaudet ne l'a faite. Si bien que la réfutation même de M. Thibaudet s'y trouve à peu près comprise.

L'avouerai-je ? Oui, on peut bien l'avouer, puisque des voya-

geurs aussi avertis que MM. Thibaudet et Herriot le sentent d'eux-mêmes : c'est un guide dangereux que l'architecture pour comprendre le passé, et peut-être surtout le passé de la Grèce. Ce n'est point devant les marbres de l'Acropole ni même devant les œuvres les plus souples et les plus exquises du Céramique, qu'il faut tenter de comprendre Eschyle, Aristophane ; c'est devant les vivants. Regardez l'une des cartes aériennes de Paris ; tentez d'imaginer là-dessus le poids du temps, les écroulements et la poussière : quelle image morne, figée, niaisement et officiellement stylisée, de notre civilisation. Nietzsche avait déjà tenté contre une image trop apollinienne de la Grèce antique, un redressement nécessaire. Peut-être les pèlerins qui auront eux-mêmes pratiqué le Stade, navigué sur des coquilles submergées à chaque instant, s'en rapprocheront-ils de plus près. Il a déjà fallu surmonter — et tous les délicats de Racine et Sainte-Beuve à Pierre Louys formaient une tradition difficile à surmonter — une fausse antiquité que représentait seule la basse époque, que représentaient Théocrite, le faux Anacréon, Longus et l'Anthologie : c'est par là que les civilisés croyaient s'entendre avec l'antiquité. Nous sommes arrivés à remonter plus haut, à dépasser la sérénité elle-même. En relisant les traductions d'Eschyle par Paul Claudel, je pense qu'un voyage de Claudel en Grèce serait une chose magnifique, sans doute dans le même sens que le *Centaure* de Maurice de Guérin. Serait-ce complet ? Non, il n'aimerait pas Socrate, cela complèterait Herriot ou Thibaudet. Il faut des têtes diversement faites pour nous rapporter de la Grèce le miel, l'huile et le vin.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LE COMTE DE LAUTREAMONT ET LA CRITIQUE.

Toute œuvre poétique, si elle est capable de supporter ce nom, l'est par la vertu d'un nœud dialectique, d'un moment de l'esprit qu'elle incarne et signifie ; elle est, aussi bien que le fruit d'une évolution passée, l'annonce du développement futur des graines qu'elle porte. Et les hommes, hâtifs à juger, l'ayant fait, sont partagés en deux groupes ; les uns ont reconnu dans l'œuvre le mouvement même de leur esprit et du monde,

, se voyant prophétisés, ils admirent ; les autres, s'ils ne sont
ut à fait aveugles, tremblent plus ou moins consciemment
vant l'image trop évidente d'un destin que leur paresse
esprit, leur lâcheté, leur égoïsme ne peuvent admettre, et
ettent et attaquent. Le rôle du critique est de faire connaître
euvre comme carrefour dialectique au public de la première
rte, et de la défendre contre le second.

L'œuvre de Lautréamont mérite exceptionnellement, à ce
re, le nom de poésie ; car en elle-même, ce qui est rare,
rès la thèse absolument posée surgit la thèse antagoniste. Or
mais nul n'avait analysé quelles démarches dialectiques se
ursuivaient fatales dans *Les chants de Maldoror* et les *Poésies*,
l n'avait déroulé d'un seul coup le rigoureux ruban qui se
nse et se calcule dramatiquement, nul n'avait été le critique
Lautréamont avant que Léon Pierre-Quint publiât *Le
mte de Lautréamont et Dieu*[1]. On aurait pu d'avance, et
n'est pas peu dire, lui confier cette tâche ; ils l'auraient
, du moins, tous ceux qui depuis longtemps ont reconnu
Léon Pierre-Quint un des rares critiques probes envers
x-mêmes, envers les œuvres critiquées et envers le public ;
critique ayant pour principe — ses travaux sur Proust
rticulièrement en témoignent — de chercher à restituer
ante, vraie et efficace la pensée d'un auteur ; et cela, en
ndant raison de tout le concret de l'homme et de l'œuvre
ssi intégralement que s'il devait rendre raison de ses propres
tes ; sans jamais consentir à fermer les yeux sur la chaîne de
Pourquoi ? » qui se déroule sans fin dans l'esprit de l'homme
eillé. Si je veux dessiner schématiquement le procès intime
la poésie de Lautréamont, je me trouverai à peu près résu-
er le livre de Léon Pierre-Quint ; rencontre qui ne doit rien
hasard.

Maldoror se dresse comme le révolté intégral, dressé dans

1. *Le Comte de Lautréamont et Dieu* par Léon Pierre-Quint (Editions
s Cahiers du Sud). M. Jacques Spitz, dans le numéro d'août de
N. R. F. s'est déjà exprimé au sujet de ce livre. La lecture de sa
te m'a convaincu que désormais le silence, même agréablement
daigneux, de ceux qui doivent et qui peuvent défendre Lautréamont,
ait une trahison véritable. Il est nécessaire aujourd'hui de rappeler
elles furent les attitudes, et quelle doit être la fonction de la critique
l'égard d'I. Ducasse.

une lutte sans merci ni répit contre un Dieu qui a toujours é
le suprême objet de la révolte humaine ; il est grand contre
démiurge comme Caïn, Prométhée, comme telle philosoph
gnostique, et comme telle créature de William Blake. Maldor
veut l'absolu immédiatement : il l'obtient en érigeant comm
absolu sa conscience actuelle, la conscience lucide de l'homm
dont le pouvoir de comprendre dépasse effroyablement le po
voir de posséder. De sorte qu'en se dressant contre Dieu,
élève très haut, fuyant toute sorte de sommeil, l'intelligen
humaine, et sa plus pure manifestation, les mathématiqu
Mais cet absolu humain est universel ; aussi Maldoror symp
thise-t-il — Léon Pierre-Quint est le premier à l'avoir soulig
— avec tout homme conscient et révolté, avec tout homme n
encore corrompu par la civilisation don de Dieu, avec l'enfan
avec l'adolescent ; ces êtres-là, il les aime, il veut diriger le
lutte implacable contre la famille, l'école, la religion, la ju
tice, toutes ces chaînes ; et contre celle qui les réunit toutes,
conscience du bien et du mal.

Mais le monde n'a pas changé d'un point parce qu'on
renié ; pour le changer, il faut commencer par se soumet
déjà à lui. Il faudrait se tuer — et encore ne faudrait-il p
mourir instantanément par un simple acte de volonté ? —
renoncer à la révolte absolue, qui est un pur moment abstr
développant en lui contradiction dès qu'il tend à passer à l'ex
tence. Il ne s'agit pas d'une abdication ; l'esprit prend con
cience de cette contradiction et instaure un nouvel état de
révolte ; il la pose à l'intérieur de lui-même comme la seu
réalité, le monde sensible devenant simple apparence. C'est
moment idéaliste de la révolte. Son signe premier est l'*humou*
« sens de l'inutilité théâtrale — et sans joie — de tout » sel
Jacques Vaché [1]. L'*humour*, comme moment idéaliste da
l'activité humaine, et l'*amour* profond engendré chez Maldor
par le sens de sa communauté maudite avec l'homme lib
contre Dieu, donne naissance au *sadisme*, humour sexuel. Po
tiquement, le mouvement en soi-même de l'esprit devient *i*
piration toute-puissante, créatrice ou révélatrice d'un mon
merveilleux, qui est celui des rêves, où tout est possible, où
révolte trouve sa satisfaction.

1. Jacques Vaché, *Lettres de guerre* (Au Sans Pareil).

Ainsi les « grands thèmes » des *Chants de Maldoror*, comme
s énumère Léon Pierre-Quint, naissent de la contradiction
ırgie au sein même de l'attitude de révolte intégrale ; spécia-
ement : l'humour, le sadisme, l'inspiration, le merveilleux.
'expression de cette résolution dialectique en un poème aurait
ıffi à faire une œuvre des plus grandes.

Lautréamont ne s'est pas arrêté ici. Il semble faire une volte-
ice pour critiquer ce stade idéaliste de la révolte, pour en cri-
quer au moins l'expression, et voici la *Préface aux Poésies* :
démonstration par l'absurde » de la vanité d'affirmer ou de
ier, « machine infernale » posée dans l'appareil de la pensée,
elon les expressions de M. Jean Paulhan[1], reprises par Léon
ierre-Quint. A. Rolland de Renéville, comparant cette opinion
vec celle des surréalistes, qui entendent la *Préface* comme un
ejet définitif de toute manifestation artistique, et suivant une
bservation personnelle, disait exactement ce qu'il faut dire :
Ces trois hypothèses, loin de s'opposer, se complètent ; il en
essort que les contraires se suscitent l'un l'autre par une opé-
ation de renversement — qu'ils sont interchangeables — et
ue leur confrontation amène l'absence de toute activité au
rofit d'une lumière incommunicable[2]. »

* * *

Or dans cette lumière incommunicable subsiste tout le contenu
ynamique de la révolte première et l'œuvre de Lautréamont, se
efermant sur elle-même, devient le germe d'un développement
utur. L'esprit parvenu à l'unité silencieuse se constatera iden-
ique dans la marche des phénomènes et dans celle de la pensée;
l verra chaque aspect sensible de l'univers se dévorer lui-même
elon une dialectique immuable. Dans l'adhésion à ce mouve-
nent perpétuel, le révolté enfin pourra *réaliser* sa révolte en
levenant un révolutionnaire. Ce passage, qui s'accomplit dans
on développement individuel depuis l'enfance jusqu'à la matu-
ité, il le voit aussi tracé dans l'histoire politique, sociale et
nême littéraire. Les soulèvements populaires s'ordonnent en
utte des classes. Les surréalistes, ayant fermé, de la révolte

1. Jean Paulhan, *Jacob Cow le Pirate ou Si les mots sont des signes.*
2. A. Rolland de Renéville, dans les *Cahiers du Sud*, avril 1930.

intégrale à l'humour universel, la même boucle que Lautré-mont, cherchent à en sortir à travers le marxisme. Il suffit qu germe en quelques esprits la graine léguée par l'ancêtre Isido Ducasse, pour que, de proche en proche, s'enflamment l consciences, explosent en Révolution les vieilles révoltes com primées.

La voilà bien, la « machine infernale » ! Mais l'apparen phénoménale menacée par cette dialectique, et particulièreme l'apparence sociale résiste et se défend. Peu à peu surgisse autour de Lautréamont tous les ennemis que la Société susci toujours contre les vrais poètes. Ce sont d'abord des attaqu grossières ; on cherche par exemple à montrer que Lautré mont est un personnage mythique, et que les *Chants de Maldor* sont une farce littéraire ; on a voulu y voir une mystificatio de Rémy de Gourmont [1] ; « On m'a assuré, dit M. Marc Arland [2], et j'incline à le croire, que Lautréamont était un pseu donyme de Victor Cousin ». Ou bien, on fait de ces *Chan* l'œuvre d'un fou ; il faut voir, dans le numéro du *Disque ve* consacré au *Cas Lautréamont* en 1925, comment cette opinio de Léon Bloy et de Rémy de Gourmont est reprise par Lauren Tailhade, par Albert Thibaudet, par Maeterlinck (« ...démenc plus ou moins volontaire et fermentation du tréponème pâle » dit ce dernier). Pour Henri de Régnier [3], les *Chants de Maldoro* sont un « étrange amas d'élucubrations », un « tissu d'insanité déclamatoires ». Enfin on peut essayer de présenter l'œuvre d Lautréamont comme de simples divagations littéraires, la ran ger parmi « ...ces œuvres dont l'audace toute extérieure s laisse aisément imiter », comme fait M. René Lalou [4].

Ici nous sommes tout près des attaques les plus graves, parc que les plus sournoises. On tente d'affaiblir la puissance réell des *Chants de Maldoror*, en prenant très haut leur défense, mai sur le plan littéraire pur. Lautréamont devient un poète d talent, un styliste admirable, un maître du lyrisme, de l'épo pée, du roman policier, de l'ironie, un grand écrivain nulle ment dangereux. On va plus loin ; on en fait un personnag

1. Cf. *Le Quotidien*, 11 mars 1930.
2. *Le Cas Lautréamont* (Le Disque Vert, 1925).
3. *Le Figaro*, 6 mai 1930.
4. *Les Nouvelles Littéraires*, 26 avril 1930.

cré, que l'on crée arbitrairement s'il le faut — M. Philippe
oupault a rendu un bien mauvais service à Lautréamont en
tissant son Ducasse [1] —, on suscite le snobisme autour de
i ; on affecte l'intimité avec le poète pour interdire aux autres
y toucher. Ainsi Jean Cocteau, s'effrayant de voir les surréa-
tes essayer d'imposer devant le monde les ombres telles
elles de Rimbaud et de Lautréamont, écrivait — dans ce
ême *Disque Vert* : « La maison Isidore-Arthur et Cie, Max,
diguet et moi avons seuls flairé la chose ; .., mais je suis fier
une solitude en pareille compagnie ». Ainsi, que l'on prostitue
poète ou qu'on le cache, c'est dans le même but : lui ôter
n pouvoir explosif.

Deux voies sont possibles pour amener le vrai Lautréamont
jour et le défendre contre ses ennemis : l'une négative,
utre affirmative. La voie négative est celle, tout spécialement,
André Breton. Lautréamont n'est pas un poète de talent, un
liste admirable, un maître du lyrisme, de l'épopée, du roman
licier ou de l'ironie ; n'est pas l'ami intime de M. Un-Tel ;
est pas un personnage pittoresque. Il faut sauver Lautréamont
s tentatives de détournement et de castration qui s'exercent
r lui ; il faut empêcher qu'on ne l'admire au nom d'une
leur que par avance, et quelle qu'elle fût, il eût reniée. Et il
it aussi l'imposer comme tel, car il ne s'agit pas, pour André
eton, d'hermétisme, (« J'estime, disait justement André Gide,
e le plus beau titre de gloire du groupe qu'ont formé
eton, Aragon et Soupault, est d'avoir reconnu et pro-
mé l'importance littéraire et ultra-littéraire de l'admirable
utréamont »).

Dialecticien, André Breton, ayant nié de Lautréamont tous
attributs sous lesquels on voulait l'étouffer, ne pouvait que
réjouir de voir Léon Pierre-Quint entreprendre sa défense
r la seule voie affirmative possible, celle que soutient une
e dialectique. Cette rencontre, pour une même démonstra-
n, de deux chemins opposés est assez frappante pour que je
ive la souligner. Il est remarquable que Breton « approuve
s vivement » et il le dit, déclare-t-il, « parce que c'était con-

1. Préface à l'édition complète des œuvres du comte de Lautréa-
nt (Sans Pareil).

tre toute attente » l'idée que Pierre-Quint avait eue de « *parle* de Lautréamont. »[1]

Parce que Pierre-Quint a saisi le point central de la poésie e de la révolte de Lautréamont, qu'il l'a dégagé de tous les fau vêtements dont on a cherché à le dissimuler il a pu en *parle* positivement comme on pouvait seulement en parler : en assu rant à l'œuvre la position unique où elle est capable de tout son efficacité. « Il lui a laissé sa terrible grandeur, son boule versant mélange de faiblesse humaine et de force destructive sa merveilleuse lucidité aux détours éclatants[2] ». Il l'a fa d'abord en réunissant dans un même mouvement dialectiqu tous les aspects du poète de Maldoror ; d'où l'accent de so livre, clair, non pas de la clarté d'une vulgarisation, mais de clarté rigoureuse des mathématiques ; car, plutôt que de porte un jugement, il s'efforce d'illuminer les détours d'une pensé vivante, empêchant désormais tout jugement trouble ou falla cieux de séduire l'esprit à la faveur de l'ombre. Et vivante, vic torieuse des croque-morts de l'esprit, cette pensée l'est aus par ce que Pierre-Quint lui prête de sa vie et de la nôtre ; pou abattre mieux tout espoir de ne voir dans l'œuvre de Lautréa mont que littérature, qu'outrances d'expression sans consé quences concrètes, il se donne lui-même corporellement ave des souvenirs d'enfance, de vacances, à la pensée du Comte et ces souffrances horribles des bagnards évadés, nous pouvon les toucher presque, nous pourrions les subir ; si Léon Pierre Quint les compare aux tourments de Maldoror, ces tourmen sont donc aussi réels ? C'est cela que nous risquons sur le ch

1. Il m'est malheureusement difficile de citer ici plus longuement c déclatations de Breton, qui ne s'est exprimé à ce sujet que dans u correspondance et des conversations privées. Mais je donnerais l'expre sion exacte de ma pensée en reprenant textuellement certains term d'une lettre d'André Breton déclarant à Léon Pierre-Quint à prop de son livre : « Ceci nous sauve littéralement d'un demi-siècle d'idio qui se fût encore passé à essayer de ne pas le comprendre, par l moyens habituels... j'admire toute la conduite de votre pensée dans livre, et cette clarté de plus en plus grande qui s'empare des chos que vous regardez. Et cette absence apparente de passion qui vo fait — comme moi — confondre les choses de passion, en définitiv avec les choses de raison. »

2. G. Ribemont-Dessaignes, dans *Europe*, 15 septembre 1930.

in de la révolte ? Oui, enfin on est obligé de savoir à quoi gage une œuvre comme celle d'Isidore Ducasse ; obligé de voir que si la « machine infernale » éclate, ce n'est pas du ut pour rire. Finis enfin les petits frissons littéraires. Enfin est bien de nos carcasses humaines ici présentes qu'il s'agit. nfin on voit clair.

RENÉ DAUMAL

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LE MALHEUR DE LA CONSCIENCE DANS LA HILOSOPHIE DE HEGEL, par *Jean Wahl* (Rieder).

Ce très dense et très riche ouvrage constitue une introduction l'étude de l'hegelianisme. A l'origine de la dialectique, il y rait une mystique ; avant d'être une méthode et un système, le aurait été une intuition affective. Théologien d'abord, egel serait parti de problèmes moraux et religieux, plutôt que éculatifs.

Qu'est cette Conscience Malheureuse, centre vivant de la pene hegelienne à en croire M. Wahl ? C'est la conscience douureuse des contradictions que le philosophe doit péniblement rmonter, c'est la déchirure de la conscience individuelle, gne du déséquilibre qui règne dans l'humanité et dans l'unirs, et dont la signification une fois découverte révèlera à cette nscience même, avec sa valeur positive, la caractéristique sentielle de la Notion et de l'Esprit. Les étapes successives, approximations et oppositions par lesquelles elle s'élève de séparation douloureuse (les éléments opposés étant des éléents non satisfaits) à la conciliation et au bonheur de la synèse sont autant d'épreuves de son malheur, autant d'approxiations de son bonheur. Faire avec le désespoir le plus prond l'espoir le plus invincible, telle a été la tâche que s'est nnée Hegel, tâche analogue à celle de Nietzsche. Au cours ces douloureuses oppositions et des efforts pour les suronter, toutes les démarches familières à la dialectique hegenne, le jeu antithétique de la pensée, l'effort synthétique, le our à la thèse, le procès phénoménologique où la conscience xpérimente elle-même, tous ces motifs hegeliens, avant d'être

pensés comme des moments d'un procès logique ont été éprou vés comme des sentiments : notamment le thème fondament de la négativité propulsive et celui du dépassement rédempteu de ce qui est dépassé, de cette intégration et transmutation d la souffrance dans le bonheur, de cette mort et mort de mort, dont les significations se rejoignent, transposées, dan l'*Aufhebung* hegelienne, qui montre, en établissant un point d vue supérieur d'où les précédents se trouvent conciliés, qu'un chose peut être à la fois détruite et subsister.

Après avoir tracé à grands traits l'histoire de la Conscienc Malheureuse depuis le judaïsme jusqu'aux philosophes con temporains, Hegel examine comment la notion mystique de mort de Dieu conduit à interpréter dans un sens à la fois phi losophique et divin la douleur de la Conscience Malheureuse C'est là le point crucial où est révélé mystiquement le poin d'union et de disjonction entre l'unité et la séparation, où Conscience Malheureuse reçoit sa valeur positive fondée dan les conditions de la révélation à soi de l'esprit, bref où nou atteignons les idées, essentielles à l'hegelianisme, de Notion d'Esprit. Nous nous en tiendrons à cette seule analyse, d'ai leurs essentielle.

L'incarnation de Dieu représente l'union immédiate de l'in telligible et du sensible, du temps et de l'éternité. Grâce l'union de l'*au delà* et du *ceci*, le *ceci* prend une significatio nouvelle : il apparaît comme le moyen nécessaire par lequ Dieu se manifeste, comme le moyen nécessaire de l'oppositio de l'esprit à soi. Cette signification de sensible ne serait jama saisie, sans ce contact immédiat du sensible et de l'intelligibl Cette signification une fois révélée, l'histoire humaine devie histoire divine, théologie, toutes les formes de la souffranc humaine prennent un sens nouveau : ce sont les momen mêmes de la douleur infinie, de cette opposition à soi pa laquelle la divinité se réalise. A l'incarnation est liée la mort d Dieu. Dieu meurt, c'est-à-dire il s'anéantit comme sensible ; sensible meurt comme tel, mais pourtant se conserve sous un forme spirituelle ; car l'incorporation sensible de l'esprit sub siste pour cet esprit par la conscience dont elle a été conditio c'est-à-dire par la conscience universelle que ce sensible n'e pas irrémédiablement séparé, qu'il est au contraire impliqu

ar Dieu et par l'esprit comme la vie même par laquelle est pos-
ble son auto-connaissance. C'est le moment de l'*Aufhebung* du
ensible, en d'autres termes de sa rédemption en même temps
ue de sa suppression. Dieu est mort, dure parole en même
emps que la plus douce. Elle signifie la mort du Dieu abstrait,
e la séparation, de l'historique comme tel et en soi, comme
ait détaché. La mort sensible de Dieu, c'est la mort du sen-
ible historique, la résurrection du sensible en esprit, ou du
Dieu vivant, car cette opposition à soi manifeste sa vie. La
nort de Dieu a une signification purement historique et une
ignification transcendante ; s'en tenir à l'historique pur comme
ertaines religions positives, c'est méconnaître complètement
e sens transcendant et rester prisonnier du mal : mais mécon-
aître l'historique au point de ne pas voir en lui le moyen
écessaire par lequel Dieu se révèle et se réalise, c'est mécon-
aître cette négativité de Dieu qui est sa vie et retomber dans
a mort de Dieu. La réflexion de Hegel sur la souffrance et sa
éflexion sur l'esprit se rejoignent. L'esprit consiste à produire
u différent qu'il se concilie, la religion à produire une dou-
eur qu'elle se concilie ; le Christ est comme la notion un indi-
idu qui est une généralité, la notion est comme le Christ ce
ui meurt pour renaître. L'idée de la mort de Dieu réalise
leinement l'idée de la vie de la notion : l'infini revêt le carac-
ère du fini, c'est ce qui a lieu dans la production du Verbe au
ommencement, dans le passage de la philosophie de l'esprit à
elle de la nature, première décision de l'esprit de se détermi-
er comme extérieur. Idées mystiques et idées logiques se
ondent par l'identité de la Conscience Malheureuse et de la dia-
ectique comme médiation, négativité, séparation. La média-
ion théologique qui rassemble les hommes et Dieu, s'unit à la
nédiation logique, où le raisonnement, unifiant par la média-
ion les contraires, remédie à la contradiction dont souffre
'idée et ferme la blessure. La négation de la négation est le
rai, de même que le sentiment de la perte de la vie est connais-
ance de la vie... D'où l'idée d'un Vendredi Saint spéculatif,
ar lequel ce qui est présenté comme histoire est dépassé, l'éter-
el et la durée étant unis dans la conception d'un changement
ans l'éternel.

Il y a une très grande part de vérité dans ces vues sur l'ori-

gine religieuse de la philosophie hegelienne. Mais on est en droit de se demander si la dépréciation de l'élément dialectique et logique n'altère pas la juste idée que nous devons nous faire de Hegel. Nous ne retrouvons pas dans cette admirable juxtaposition de petites touches et de nuances, dans cette fusion subtile et un peu trouble de thèmes mystiques, dans ce pluralisme ondoyant l'impression que nous laisse la lecture du moindre fragment hegelien : cette impression de tension logique, de dynamisme énergique qui nous élève impérieusement de moments en moments plus élevés. L'aspect logique et dialectique est laissé dans l'ombre, les éléments issus de Fichte et de Schelling ne sont que subsidiairement indiqués. Le procès phénoménologique nous est présenté comme une suite de réactions affectives, comme un passage originairement irréfléchi d'un contraste à un autre. L'origine de ce procès est pourtant entièrement logique, elle vient de Fichte, elle a sa source dans la volonté d'arriver à une certitude entièrement démontrée, où les éléments subjectifs inconscients qui conditionnent à notre insu le contenu de toutes les affirmations soi-disant démontrées, sont réintroduites jusqu'à épuisement dans la conscience claire. Hegel n'a-t-il pas lui-même caractérisé sa manière comme une « méditation logique » ?

CLAUDE ESTÈVE

*
* *

REVUE DES LIVRES

La Formation de l'être, par *Jean Rostand* (Hachette).

M. Jean Rostand résume dans ce livre toutes les théories, de Pythagore à Hertwig et à l'école morganienne, qui ont voulu expliquer la formation de l'homme. Son exposition est nette et sans pédantisme. Si l'on ne considérait ce livre qu'en lui-même, on regretterait peut-être que M. Rostand ne se fût pas étendu davantage sur les découvertes modernes. Mais l'on sait qu'il les a exposées dans *les Chromosomes*.

M. A.

*

En marge de l' « Oiseau bleu », par *Jeanne Roche-Mazon* (L'Artisan du Livre).

« C'est au mois de juillet 1669 que Mme d'Aulnoy décida de faire trancher la tête, en place de Grève, a son mari. Elle avait alors dix-

ait ans, et elle était enceinte de son quatrième enfant. Son entreprise ouva la plus complète approbation et même un appui sans réserve nt chez sa mère que chez l'amant de sa mère, Comboyer. » L'étonnt est que le livre tienne les promesses de ses trois premières rases. Le procès de M. d'Aulnoy n'a pourtant ni l'attrait des causes lèbres, ni celui des faits divers recherchés par M. Gide. Cette affaire fit pas beaucoup de bruit et la psychologie la plus courante suffit ur en saisir les ressorts. Mais même des personnages très ordinaires viennent attrayants lorsque des circonstances romanesques les ligent à défendre leur peau. Ceux qu'a fait revivre Mme Jeanne che-Mazon ne laissent pas de piquer la curiosité. On ferait presque proche à l'auteur de les avoir dessinés d'un trait respectueux, mais léger.

D. M.

*

Paul Desjardins, par *Jean Dietz* (Cahiers de la Quinzaine).

Pénétration, sobriété, sens et choix des valeurs, font de l'étude concree par M. Jean Dietz à Paul Desjardins un modèle de méthode bioaphique. L'auteur d'*Esquisses et Impressions*, de *La Méthode des Classues français*, du *Devoir Présent* (1892), le fondateur de l'*Union pour Action morale* et de l'*Union pour la Vérité*, des Décades et du Foyer ternational d'études de Pontigny, y est présenté dans ses rapports ec la Société de son temps. Humaniste à qui, de l'Affaire Dreyfus à guerre et à ses suites, rien des événements publics n'est étranger, . Paul Desjardins a, comme Lagneau, « retenu des objets leur seule leur rationnelle », tâché, à chaque secousse de l'opinion, de « réingrer dans l'humanité » les hommes en proie aux passions collectives. itique — et pas seulement critique littéraire, — sage d'une sagesse nt les formules donneraient un volume précieux, éducateur délié. x élites françaises et étrangères qu'il a groupées, il ne cesse d'enseiner à la manière de Socrate une méthode pour bien conduire sprit et approcher la vérité. A ce degré, ainsi orientée, l'intelligence t une vertu.

FELIX BERTAUX

*

Poétique du ciel, par *Guy Lavaud* (Emile-Paul).

Les vers de M. Guy Lavaud sont légers, monotones et précieux. La ntaxe mallarméenne y vient soutenir parfois un symbolisme à bout souffle :

La vague expirée (blanche écume
A qui suit seulement son mouvement de plume)
Et dissous par le vent ou par le sable bus
Ses frissons, ses soupirs et ses pleurs retenus,
Laisse au reflux, le soir, pour le songe et le rêve

Une algue longue et lourde à la couleur des tresses,
Et celui qui s'arrête et la prend quelquefois,
Il sent que c'est la mer et l'amour dans ses doigts...

J. ·

*

Le livre des passe-temps, par *Léon Vérane* (Emile-Paul).

Disciple de Jean Moréas, de Jean Pellerin et de Vincent Musell Léon Vérane apporte à la tâche dont il a fait choix, de la verdeur, ‹ l'entrain, une joie saine et drue. Pourquoi ne nous laisse-t-il jama oublier la tâche, ni le disciple ?

Et des filles, l'œil atone,
Sous le peignoir les seins lourds,
Ecoutent le gramophone
Qui sur le zinc s'époumonne
A chanter la belle amour.

J. ‘

*

La Rue sans nom, par *Marcel Aymé* (N. R. F.).

Une rue de petite Italie exactement bornée et sa populatio flottante. L'inévitable marmaille et les chiens errants. Le drame e aux portes des maisons avec arrêt obligatoire au cabaret Minch « cochon gras » à la fois honni et respecté dans un rôle éminemme social de mastroquet. Le gros vin, et la chair triste dans les fumé d'un passé de mauvaise vie difficiles à dissiper. Et les accordéons ‹ dimanche et les beuveries des soirs de paye.

L'on ne saurait assurer que les réelles qualités de l'auteur aie trouvé ici leur meilleur emploi. L'on n'oublie pas assez en effet certai récits où le sens de l'âme paysanne ou villageoise se trouvait serré ‹ ses contours les plus fuyants pour ne pas déplorer ces gros pla articulés de fait-divers que la pitié de l'auteur ne parvient pas po nous à transfigurer. Une hécatombe vient à bout de l'histoire af d'épargner à l'immoralité le facile plaisir de triompher.

On doit en toute justice noter de fort bons morceaux et en particuli une scène de mimétisme crapuleux d'un relief vigoureux qui, à el seule, est un petit chef-d'œuvre.

G.

*

Nous sommes prisonniers, par *Oscar Maria Graf.* Traudit l'allemand par *Jean Ably* (N. R. F.).

C'est une autobiographie « aussi passionnante qu'un roman », même beaucoup plus. Pendant la guerre, le soldat Graf réussit à faire passer pour un idiot : cette mystification nous donne des scèn

le farce courtelinesque. Libéré, il vit à Munich, au gré des événements : ouvrier boulanger, puis parasite, mercanti, militant révolutionnaire. Souvent arrêté, toujours relâché, il se tire de tout sans avoir pourtant conscience d'être un homme libre. « Nous sommes prisonniers », prisonniers de la société qui nous contraint, des classes dirigeantes qui finissent toujours par avoir le dessus. Ce livre montre comment un être qui ne tient au monde qu'à sa liberté réussit malgré tout à l'obtenir. Le récit est aisé, naturel sans composition ni souci de l'effet produit : ce sont les avantages d'une bonne autobiographie sur un roman. Les événements politiques, révolution et réaction, sont décrits de façon partielle, à peu près comme la bataille de Waterloo dans Stendhal.

Oscar Maria Graf ne cherche pas à se flatter. Il ne tire pas gloire d'avoir été mercanti, il s'abstient de faire de faciles morceaux de bravoure anarchistes ou pessimistes : il n'a garde de se prendre trop au sérieux. Tel quel, il nous apparaît comme un individualiste cynique et plein d'humour, qui tient à la fois de Hamsun et de Strindberg.

JACQUES DECOUR

*
* *

REVUE DES REVUES

Moralités

Voici quelques-unes des « Moralités » de Paul Valéry, que publie le numéro d'été de COMMERCE :

L'infériorité de l'esprit se mesure à la grandeur apparente des objets et des circonstances dont il a besoin pour s'émouvoir. Et surtout à l'énormité des mensonges et des fictions dont il a besoin pour ne pas voir l'humilité de ses moyens et de ses désirs.

Homme de génie, il importe que ton *génie* soit si bien dissimulé dans ton *talent* que l'on soit porté à attribuer à ton art ce qui revient à ta nature.

Toutes choses sont étranges. Et l'on peut toujours les ressentir dans leur étrangeté dès qu'elles ne jouent aucun rôle ; que *l'on veut ne rien trouver qui leur ressemble*, et que leur *matière* demeure, s'attarde.

On jette un regard perdu par la fenêtre d'une chambre d'hôtel :
Le royaume de N'importe quoi est habité par le peuple de N'importe qui —
dit l'âme.

Le réveil fait aux rêves une réputation qu'ils ne méritent pas.

Morale des rêves.

Incorrection dans les rêves. Rêves où l'on commet des incorrections. — Le sens de *l'infraction* y est développé ; et il semble tendre à commettre ces actes autant qu'à les regretter, et à en avoir honte.

On trouverait par là qu'il y a une secrète identité entre l'impulsion à l'infraction et le remords : le véritable délinquant étant l'homme fortement doué pour le futur remords, — lequel serait enfin de même nature profonde que l'attrait de la faute ?

Qui donc a le courage de se contraindre à préciser l'opinion probable d'un autre sur soi-même ? Qui ose de considérer la place probable que lui donne cet esprit étranger ? Pensez-y de fort près.

J'ai observé que l'opinion ne hait pas excessivement ceux qui se vantent, et les trouve plus naturels que les modestes, desquels, non sans finesse et sans raisons, elle se méfie.

Mensonge.

Ce qui nous force à *mentir*, est fréquemment le sentiment que nous avons de l'impossibilité chez les autres qu'ils comprennent entièrement notre action. Ils n'arriveront jamais à en concevoir *la nécessité* (qui à nous-mêmes s'impose sans s'éclaircir).

— Je te dirai ce que tu peux comprendre. Tu ne peux comprendre le *vrai*. Je ne puis même essayer de te l'expliquer. Je te dirai donc le *faux*.

— C'est le mensonge de celui qui désespère de l'esprit d'autrui, et qui lui ment, parce que le faux est plus simple que le vrai. Même le mensonge le plus compliqué est plus simple que le Vrai. La parole ne peut prétendre à développer tout le complexe de l'individu.

Nous sommes enclins à donner une importance *absolue* aux choses qui provoquent en nous des effets physiques tout *irrationnels*. — Entre tous les objets, celui que distingue un pincement au cœur qu'il nous cause, — une chaleur aux joues, — une sécheresse de la gorge, — un suspens de notre souffle, — celui-là *compte* ; il masque les autres ; et les anéantit sur le moment.

Fait moderne : la théorie épousant la pratique, — d'où modification réciproque de la conception de l'une et de l'autre. Les théories toutes *pures* s'alanguissent et s'étiolent.

Toute pratique, le plus humble métier, le tour de main d'ouvrier sont soumis à une analyse et à une reconstitution raisonnée.

Peu à peu, s'introduit ainsi et se fortifie le sentiment tout neuf que la « pensée » ne vaut que comme intermédiaire entre deux états de

expérience, entre une question et une réponse ; et je la considère, uant à moi, comme une sorte de... *substance de possibilités* qui peut rendre, entre ces deux états, — moyennant certaines *contraintes* — ne valeur utilisable de transformation.

*
* *

La Mort de Perken.

Voici les dernières pages de la *Voie Royale* d'André Malraux, qu'a donnée la ŁEVUE DE PARIS. L'aventurier Perken meurt de sa blessure, dans la charrette ui l'emporte loin des Stiengs :

Il se revit, tombé ivre dans une rivière, chantant à pleine gorge au-essus du clapotement de l'eau. Maintenant aussi, la mort était autour e lui jusqu'à l'horizon comme l'air tremblant. Rien ne donnerait amais un sens à sa vie, pas même cette exaltation qui le jetait en roie au soleil. Il y avait des hommes sur la terre, et ils croyaient à eurs passions, à leurs douleurs, à leur existence : insectes sous les euilles, multitudes sous la voûte de la mort. Il en ressentait une joie rofonde qui résonnait dans sa poitrine et dans sa jambe, à chacun des attements de son sang aux poignets, aux tempes, au cœur : elle nartelait la folie universelle perdue dans le soleil. Et pourtant aucun omme n'était mort, jamais : ils avaient passé comme les nuages qui out à l'heure se résorbaient dans le ciel, comme la forêt, comme les emples ; lui seul allait mourir, être arraché.

Sa main était immobile, mais il y sentait l'écoulement du sang dont l entendait le son fluide qui se confondait avec celui de la rivière. Ses ouvenirs, eux aussi, étaient là à l'affût, retenus par la demi-crispation le ces doigts menaçants. Comme le mouvement des doigts, l'envahis-ement des souvenirs annonçait la fin. Ils tomberaient sur lui à l'ago-ie, épais comme ces fumées qui venaient avec le son lointain des ams-tams et les aboiements des chiens. Il serra les dents, ivre de fuir on corps, de ne pas abandonner ce ciel incandescent qui le prenait omme une bête : une douleur épouvantable, une douleur de membre rraché s'abattit sur lui du genou à la tête. Une galerie l'attendait, rête à s'effondrer, profondément enfouie sous la terre... Il se mordit i profondément que le sang commença à couler.

« Si je me souviens, pensait Perken, c'est que je vais mourir... » Toute sa vie était autour de lui, terrible, patiente, comme l'avaient été es Stiengs autour de la case... « Peut-être ne se souvient-on pas... » l guettait son passé autant que sa main ; pourtant, malgré sa volonté t sa douleur, il se revoyait jetant son Colt et marchant contre les Stiengs sous la lumière diagonale du soir. Mais cela ne pouvait annon-

cer sa mort : il s'agissait d'un autre homme, d'une vie antérieure. Comment vaincrait-il, en arrivant chez lui, ces mines qui martelaient sa fièvre ? La souffrance revenant, il sut qu'il n'arriverait jamais chez lui, comme s'il l'eût appris du goût salé de son sang : il déchirait de douleur la peau de son menton, les dents brossées par la barbe mal rasée. La souffrance l'exaltait encore ; mais qu'elle devînt plus intense, il sentait qu'elle le transformerait en fou, en femme en travail qui hurle pour que s'écoule le temps ; — il naissait encore des hommes par le monde... « Qu'on ne m'enterre pas vivant ! » Mais la main était là avec les souvenirs derrière elle, comme les yeux des sauvages l'autre nuit dans l'obscurité : on ne l'enterrerait pas vivant.

« Le visage a imperceptiblement cessé d'être humain » pensa Claude. Ses épaules se contractèrent : l'angoisse semblait immobile, inaltérable comme le ciel au dessus de la lamentation funèbre des chiens qui se perdait maintenant dans le silence éblouissant : face à face avec la terrible vanité d'être homme, malade de silence et de l'irréductible accusation du monde qu'est un mourant qu'on aime. Plus puissante que la forêt et que le ciel, la mort empoignait son visage, le tournait de force vers son éternel combat. « Combien d'êtres, à cette heure, veillent de semblables corps ? » Presque tous, ces corps, perdus dans la nuit d'Europe ou le jour d'Asie, écrasés eux aussi par la vanité de leur vie, pleins de haine pour ceux qui au matin se réveilleraient, se consolaient avec des dieux. Ah ! qu'il en existât, pour pouvoir., au prix des peines éternelles, hurler, comme des chiens, qu'aucune pensée divine, qu'aucune récompense future, que rien ne pouvait justifier la fin d'une existence humaine, pour échapper à la vanité de le hurler au calme absolu du jour, à ces yeux fermés, à ces dents ensanglantées qui continuaient à déchiqueter la peau !... Echapper à cette tête ravagée, à cette défaite monstrueuse ! Les lèvres s'entr'ouvraient.

« Il n'y a pas... de mort... Il y a seulement... *moi*...

Un doigt se crispa sur la cuisse.

... *moi... qui vais mourir...* »

Claude se souvint, haineusement, de la phrase de son enfance : « Seigneur, assistez-nous dans notre agonie... » Sortir enfin de cette effroyable impuissance, exprimer par les mains et les yeux, sinon par les paroles, cette fraternité désespérée qui le jetait hors de lui-même. Il étreignit ses épaules.

Perken regardait ce témoin, étranger comme un être d'un autre monde.

*
* *

Lettre à Lamartine.

qui ne voudrait aimer sans réserve M. Francis Jammes ? Il y faut d'abord lier les pauvretés qu'il donne depuis quelque temps aux *Nouvelles Lit*-es. La dernière s'appelait *Lettre à Lamartine*. M. Jammes y disait, par mple :

Tu t'en vas demander à l'enfant du travail
Un baiser de soleil, de perle et de corail,
Elle se meurt de toi sur le fenouil de plage.
Passant, ayez pitié d'une fleur de cet âge !
Qui t'ose condamner ! Elle-même eut pitié,
Elle fut ta grenade, et non pas à moitié.
. . . .
Il ne te restait plus qu'à diriger l'Etat.
C'est le suprême affront du suprême combat.
Lorsque tu déployas le drapeau tricolore,
Tu croyais aux vertus dont la Grèce s'honore.
. . . .
C'est à ce moment-là surtout que je t'admire.
Infortuné vieillard qu'aimaient jadis Elvire
Et l'enfant aux pieds nus du ciel napolitain !

encore :

De ce que tu chantas sur une harpe d'or,
Toute cette genèse, ah ! que te dire encor ?

n guise de conclusion :

Que si pourtant Mâcon espère voir renaître
Ton esprit, il saura que veille à sa fenêtre
Le fils que je te suis dans le verbe des cieux
Afin que Jéovah détruise les faux dieux.
Qu'il vienne donc, ce temps auquel mon âme aspire !
Je ne le verrai pas, mais déjà sur ma lyre
Ma main s'apprête afin de chanter dans la mort.
Celui des méconnus, est le plus noble sort.

J. GUÉRIN

* * *

MEMENTO

ACTION FRANÇAISE (18 sept.) : *Virgile*, par R. Brasillach.
HIERS DU SUD (sept.) : *Poèmes* de Léon-Gabriel Gros.
CINÉMA (sept.) : *Les films soviétiques.*
UROPE NOUVELLE (20 sept.) : *Société des Nations et société des Esprits*, par Valéry.
ROPE (15 oct.) : *L'Homme blanc* (III) par Jules Romains.

Mercure de France (sept.-oct.) : *Filosofia nova*, par Stendhal.
Revue Européenne (n° 5-7) : *Une femme partit à cheval*, par D. H. Law rence.
Revue de Paris (octobre) : *Regain*, par Jean Giono.
Tribord (sept.) : *Hommage à Guillaume Apollinaire*.

* * *

Florence Blumenthal.

Tous les mots habituels : philanthrope, mécène, bienfaitrice, ne pe vent s'appliquer à la femme au grand cœur qui vient de mourir apr de longues années de souffrances. Non pas seulement parce qu'elle r restait jamais en marge de ce qu'elle créait, parce qu'elle s'y consacr chaque fois tout entière, mais aussi et surtout parce qu'elle était to jours mue par le culte de l'esprit. Sa bonté rayonnante ne se laiss jamais guider par une pitié vague et par là même dédaigneuse. Le rô qu'elle s'était assigné en France était de préserver le capital spiritu d'un pays durement mutilé par la guerre et d'en favoriser le développ ment. Toutes les œuvres fondées par Florence Blumenthal, d'u façon directe ou indirecte, tendent à cela, qu'il s'agisse de l'érectic d'un pavillon aux Enfants-Malades ou de la fondation qui assure durée de son nom et qui, par l'attribution de bourses, facilite l débuts d'écrivains et d'artistes. Jacques Rivière fut un des premi lauréats de ce prix Blumenthal.

La liberté de jugement et la clairvoyance de Florence Blument s'étaient marquées dans le choix même des jurés, dès 1919. Faire v siner, par exemple, dans le jury littéraire Bergson, Valéry, Gide, comtesse de Noailles, indiquait la ferme volonté de sortir des sentie purement académiques.

Une autre idée chère à Florence Blumenthal était de faciliter, dehors des poncifs ordinaires, une interpénétration spirituelle franc américaine. La mort l'a interrompue dans cette tâche.

Ceux qui l'ont approchée n'oublieront ni son charme, ni sa modest ni cette passion qui s'emparait d'elle au contact de la poésie vraie. l'ai vue un jour, presque agonisante, retrouver ses forces pour feuille avec moi et m'aider à traduire une collection d'admirables lett autographes d'Edgar Poë, son poète de prédilection.

BENJAMIN CRÉMIE

* * *

Le poème de Louis Brauquier, *Océanie*, que l'on a lu plus haut, est fragment de *l'Océanie et un plan du Port de Marseille* qui va prochainem paraître, réuni à d'autres poèmes, aux éditions de la N. R. F.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

.A VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française »
us obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze
ırs avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des
erçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE
:NSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous
s lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à
heter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un
tre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union
dustrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondisse-
nt.

Jn regard d'ensemble jeté sur les dernières séances bour-
res amène à cette conclusion que nous ne sommes pas encore
tis des difficultés qui affectent depuis bientôt deux ans l'ac-
ité économique mondiale. Certes, la crise évolue et certains
teurs défavorables, comme par exemple l'exagération des
ırs des valeurs, disparaissent peu à peu de l'horizon. Mais,
ıut convenir que la réserve actuelle des acheteurs est encore
nmandée par deux inconnues d'importance. L'incertitude
itique d'abord, qui est une menace pour les éléments d'ordre
s lesquels aucune prospérité durable n'est possible. La baisse
matières premières est la seconde cause majeure de la dépres-
n boursière. Ce n'est qu'avec leur reprise que pourra se
nifester un réveil de l'activité du commerce et l'industrie
ıs lequel les marchés financiers mettent tant d'espoir. Mais
ncore, on ne peut prévoir l'heure de la hausse et le mieux
de s'y préparer comme si elle devait se produire demain.

i, en effet, quelques rares valeurs sont restées à des cours
escomptent l'avenir avec un certain optimisme, combien
ıtres qui s'échangent à des prix n'ayant que de lointains rap-
ts avec leur valeur intrinsèque et leur rendement possible.
'isiblement on a exagéré dans le sens de la baisse avec autant
deur qu'on l'avait fait dans celui de la hausse en 1928-1929.
tes, il est assez difficile d'évaluer la valeur intrinsèque d'un
: et c'est pourquoi, en temps ordinaire, le capitaliste moyen

prend pour base d'appréciation le taux de rendement. Le pr
cédé n'est d'ailleurs pas toujours juste, car il est des entreprise
comme les valeurs d'électricité, qui pourraient paraître tr
cher alors qu'elles ont devant elles un avenir des plus pr
metteurs.

Mais voilà qu'aujourd'hui ce critérium un peu simpliste
l'importance du coupon n'a plus la même valeur, la prolong
tion de la crise ayant fait craindre à la majorité des capitalist
une diminution éventuelle des dividendes de nos grandes soci
tés. Le malaise économique mondial nous a évidemment to
chés et dans presque tous les domaines de notre activité cela
traduira par une diminution des résultats de l'exercice en cou
mais le maintien des dividendes ne devrait pas, d'une faç
générale, être mis en doute car nos grandes affaires national
ont depuis longtemps adopté une politique d'extrême pruden
basée principalement sur la nécessité de stabiliser les répa
titions.

Nous n'aurons donc pas à enregistrer de grosses surpris
dans les prochaines déclarations de dividende et à défaut d'aut
chose, c'est une certitude qui a son importance, car elle pe
servir de base à beaucoup d'opérations fructueuses.

Il n'est, en ce moment, au pouvoir de personne d'assign
un terme à la crise dont nous souffrons mais, par contre, ch
cun peut, sans risques, prendre, dès maintenant, position
vue d'une reprise qui interviendra au moment où l'on ne l'atte
dra plus comme cela s'est d'ailleurs régulièrement produit lo
de toutes les crises antérieures. Patience, vigilance et décisi
sont les trois qualités indispensables au capitaliste qui pen
avec raison qu'il ne faut jamais désespérer de la Bourse.

André Ply,

de la Banque de l'Union industrielle frança

PETIT COURRIER

A. C., Annonay. — L'entreprise dont vous nous parlez peut vc
donner des satisfactions à brève échéance, son compartiment éta
aujourd'hui très en faveur.

S. M., Rouen. — Nous vous conseillons de lever vos titres,
moins que votre bénéfice ne soit vraiment intéressant. L'affaire est
grande classe et vaut beaucoup mieux que les cours actuels.